This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN MIE4 C

Can 10196.1.30

Harvard College Library

FROM THE BEQUEST OF

THOMAS WREN WARD

TREASURER OF HARVARD COLLEGE
1830–1842

Can 10196.1.30

CHRONIQUES

PAR

HECTOR FABRE

QUEBEC:
IMPRIMERIE DE *L'ÉVÉNEMENT*

1877

CHRONIQUES

PAR

HECTOR FABRE

QUEBEC:
IMPRIMERIE DE *L'ÉVÉNEMENT*

1877

Cam 10196.1.30

HARVARD COLLEGE
MAR 10 1915
LIBRARY.

2168-14

Ward fund

BOUND MAY 11. 1915

AVIS AU LECTEUR.

Notre littérature est en pleine floraison. Chaque saison voit naître un ouvrage nouveau, prose ou vers. Autour de moi, mes confrères se relisent, se recueillent et font réimprimer leurs écrits. Qu'est-ce à dire? Il y a donc des lecteurs au Canada, et même des acheteurs? L'abonné fidèle nous suivrait du journal jusqu'au livre? Je me pique d'émulation et je veux comme les autres en tenter l'épreuve. Aussi bien mes amis m'y invitent, et, en refusant de me rendre à leurs instances, j'aurais l'air de douter d'eux, autant pour le moins que de moi-même.

Je commence aujourd'hui mon entreprise par un volume de *Chroniques* et je la continuerai peut-être, si le lecteur m'y convie, par un volume de *Causeries Littéraires*. Ces chroniques réimprimées sans retouche, et de dates diverses, auront, à défaut d'autre mérite, celui de rappeler au lecteur quelques souvenirs, déjà à demi-effacés, qui le rendront indulgent pour l'auteur.

H. F.

CHRONIQUES

QUÉBEC. (*)

MESDAMES ET MESSIEURS,

Le désastre qui vient de frapper Québec a excité dans le cœur de la population de Montréal, toujours ouvert aux nobles sentiments, une vive et profonde sympathie. Si la souscription qu'elle a versée jusqu'ici dans le fonds de secours n'a pas été aussi forte que l'émotion qu'elle a ressentie, il faut l'attribuer uniquement aux appels réitérés faits à sa générosité, dans ces derniers temps surtout, au nom d'infortunes augustes ou touchantes. Montréal est la patrie adoptive des souscriptions : elles y poussent en toute saison ; si quelques-unes n'arrivent pas au chiffre que l'on comptait atteindre, c'est que d'autres

(*) *Causerie* lue dans une soirée musicale et littéraire, donnée, à Montréal, le 5 novembre 1866, au profit des incendiés de St. Roch et de St. Sauveur.

leur ont nui et que le terrain épuisé n'a pas eu le temps de se renouveler.

Je ne viens pas vous faire un nouveau récit de l'incendie dont les poignants détails vous sont connus. Ce qui était le plus propre à émouvoir vos cœurs, on vous l'a dit, et je n'y pourrais rien ajouter. Permettez-moi donc de vous présenter, en regard de cette sombre peinture de Québec désolé, un tableau de Québec dans ses beaux jours, lorsqu'aucun nuage ne l'assombrit, tel que le voient et le regrettent, du fond de leur exil lointain d'Ottawa, les employés du gouvernement. Ce sera une manière comme une autre, je m'en flatte, de vous le faire aimer, de vous intéresser à son sort.

C'était autrefois une affaire capitale, un événement dans la vie d'un homme, qu'un voyage de Montréal à Québec. Il y pensait longtemps d'avance et, avant de partir, ajoutait un codicille à son testament. On se décide plus vite maintenant à aller en Europe et les malles sont plus tôt prêtes. La famille éplorée allait reconduire au port le hardi voyageur ; on lui faisait des recommandations touchantes, des adieux émouvants ; on se jetait à l'eau pour lui serrer une dernière fois la main.

Le voyage se faisait en goëlette. Parfois, au bout de huit jours de vents contraires et de navigation en arrière, on apercevait encore le toit de la maison paternelle et le mouchoir agité en signe d'adieu par une main infatigable : heureux si la barque ne faisait pas naufrage sur l'Ile Ste. Hélène ou n'allait pas se perdre dans les Iles de Boucherville.

Le lac St. Pierre était redouté à l'égal de la mer. On lui prêtait une humeur d'Océan ; on lui attribuait des naufrages dont il était innocent. Régulièrement, en le traversant, les estomacs sensibles avaient le mal de mer.

Le voyage durait parfois quinze jours. Les gens qui faisaient le trajet à pied vous dépassaient sans allonger le pas.

Aux goëlettes succédèrent des bateaux à vapeur, qui n'allaient guère mieux. Il fallait les faire remorquer par des che-

vaux pour qu'ils pussent remonter le Pied-du-Courant. Ils arrivaient essoufflés.

Plus tard, les bateaux devinrent meilleurs, mais il fallut, par patriotisme, continuer à voyager dans ceux qui n'allaient pas. Les bons appartenaient à des Anglais, les mauvais à des Canadiens, et le prix de passage sur ceux-ci n'en était que plus cher. N'importe ! on n'hésitait pas : on laissait les bureaucrates voyager à l'aise, et l'on montait, le cœur joyeux, le corps résigné, à bord du *Charlevoix*, du *Patriote* ou du *Trois-Rivières*.

J'en ai bien peur, il ne faudrait pas recommencer l'épreuve. De ce temps-ci, le *Patriote* voyagerait à peu près vide. Parmi ceux qui m'écoutent cependant, il y en a qui se souviennent avec bonheur du temps que je rappelle et qui recommenceraient volontiers à voyager dans le *Charlevoix*, si on leur rendait la jeunesse qui leur faisait trouver les lits moins durs et le trajet trop court.

Québec avait, à cette époque, un renom d'hospitalité, d'amabilité qu'il a conservé, quoique nos mœurs aient perdu de leur entrain. Aussitôt qu'on signalait un étranger à l'horizon, une partie de la population se portait à sa rencontre. Les uns s'occupaient de ses malles, les autres lui offraient leur voiture ou le débarrassaient de sa canne, de son chapeau, de ses enfants. C'était à qui l'aurait le premier. On l'invitait à dîner, à se promener, à se fixer dans nos murs, à prendre une femme sans dot. Et du premier jour au dernier, il s'amusait, il engraissait. De retour à Montréal, on lui trouvait dix livres de plus et un entrain, une gaieté qu'on ne lui avait pas connus. Il ne se faisait pas répéter deux fois une invitation et se plaignait du sérieux de ses concitoyens. Le printemps suivant, il reprenait à petit bruit la route de Québec et allait, dans la capitale, se dégourdir de son hiver.

L'hospitalité québecquoise, de nos jours encore, a cela de particulier, qu'elle n'attend pas pour s'offrir que le temps soit passé de l'accepter. Elle est spontanée, aimable, pressante.

Dès l'arrivée, les invitations pleuvent, les portes s'ouvrent et les plats sont sur la table. En abordant les étrangers, on ne leur dit pas comme ailleurs :

— Tiens ! vous voilà, vous arrivez ! Quand partez-vous ?

Il y a toujours un plaisir en train, une fête en voie de préparation. Si l'on ne se gaudit pas chez vous, c'est chez le voisin. Cela s'organise en un clin d'œil : le temps de faire aux invités habituels le signal convenu ; pas de scène domestique, pas de complication de *réveillon*.

En revanche, l'on ignore le secret ou l'on n'a point le goût des grandes démonstrations, où d'infortunés orateurs sont mis au supplice du discours perpétuel, sont condamnés à réchauffer les mêmes harangues jusqu'à ce qu'elles perdent leur saveur ; où l'on élève aux nues, dans un immense ballon-omnibus, le personnage qu'il s'agit d'honorer, l'affaire qu'il faut louer, l'événement, le héros, la souscription du jour.

Québec, le vieux Québec, le Québec d'en dedans des murs, est avant tout une ville aristocratique. Il n'est pas permis de se loger dans les faubourgs sans sortir de ce qu'on appelle *la société ;* il faut ne pas franchir les fortifications, limites sociales aussi bien que militaires, ou aller hors barrières. Une fois qu'on a émigré dans le faubourg, on ne rentre jamais complètement en ville ; on repasse la porte St. Jean, mais les portes des salons vous restent fermées. *Ne pas être de la société !* châtiment terrible, peine infamante à laquelle une femme bien née préfèrera toujours la gêne, le pain sec.

Le premier luxe à Montréal, c'est de s'acheter de beaux meubles ; puis de se bâtir une belle résidence. Depuis quinze ans, chacun a renouvelé son mobilier et reconstruit le toit de ses pères. L'entraînement a été tel, qu'il y en a qui ont élevé des monuments superbes qu'ils n'habitent qu'à demi ; ils demeurent au rez-de-chaussée, et les chambres du premier étage restent fermées à clef. Lorsqu'arrivent quelques amis de la

campagne, on tire le paquet de clefs et on ouvre le salon, la salle à dîner, la chambre à coucher, le boudoir.

En entrant, cela sent le vernis et tous les meubles roides et enveloppés d'indienne à ramages, sans la plus légère égratignure, sont rangés dans un ordre sévère. Le visiteur admire et est prié de ne pas s'asseoir.

A Québec, le premier luxe est d'avoir chevaux et voiture. Il y a tant de côtes que l'on se lasse d'aller à pied toute sa vie ; et puis, les promenades hors de la ville sont si belles ! Cependant, autant que possible, le monde élégant se promène dans la rue St. Jean. Il se forme parfois, l'hiver, un long cortége d'équipages qui stationnent à la porte St. Jean, pendant que le défilé se fait lentement. C'est un grand embarras de voitures, mais un gracieux spectacle. Les piétons seuls en souffrent : ceux d'entre eux que l'on écrase reçoivent de prompts secours dans les excellentes pharmacies qui abondent sur le parcours ordinaire du *Tandem Club*.

C'est donc commettre une injustice envers Québec que de le juger par ses maisons : il faut le juger par ses voitures et par l'usage constant que l'on en fait. On ne les garde pas sous remise et, par conséquent, l'on n'attend pas le bon plaisir des domestiques pour les en tirer. Vous en connaissez de ces braves gens que l'on ne voit jamais dans leur voiture, tant ils ont peur de l'user ; qui ne sortent point le soir, de crainte d'enrhumer leurs chevaux ! A Québec, je n'en connais point.

Quant aux meubles, on les garde tant qu'ils se tiennent debout, jusqu'à ce qu'ils s'en aillent d'eux-mêmes. Les salons où l'on s'amuse ne sont pas les salons garnis de meubles élégants et fragiles qui inspirent le respect et commandent la circonspection. Vivent les salons qui ont de l'usage, dont les fauteuils ont vieilli sous les causeurs ! Le sans-gêne des meubles invite à l'intimité.

La population québecquoise aime la vie au grand air. Autant que possible, elle passe les belles journées hors de chez

elle. La rue St. Jean est trop étroite pour la contenir. Je commets peut-être une imprudence en disant que la rue St. Jean est étroite, car le faible d'un certain nombre de Québecquois est de la croire large, un peu trop large même.

Il y a quelques années, j'avais osé insinuer le contraire dans une chronique. Un Québecquois fanatique, homme d'esprit d'ailleurs, blessé dans son amour-propre civique, prit la peine de mesurer la rue St. Jean, puis la rue Notre-Dame, et comme il avait eu soin de choisir les endroits les plus larges de la première et les plus étroits de la seconde, il se prouva à lui-même que la principale rue de Québec était plus large que la principale rue de Montréal. Cette statistique à la main, il m'accabla.

La rue St. Jean n'est point une voie romaine ou un boulevard. On y circule à l'aise, quand on est seul. Les trottoirs sont grands comme des gants sept et quart. Le rôle des flâneurs y est particulièrement difficile à tenir, car lorsqu'ils s'y rencontrent plusieurs à la fois, il y a encombrement et la circulation est arrêtée.

Il me semble que la rue St. Jean devrait être réservée aux piétons. Elle est juste assez large pour cela. On ne serait plus exposé à sentir sur son pied le pas d'un cheval. Les promeneurs et promeneuses circuleraient de long en large. Ce serait comme une vaste salle, comme un immense passage en plein air. On mettrait des chaises au coin de la rue. Un murmure de voix s'élèverait d'un bout à l'autre de la voie ; des places voisines, on entendrait le bruit des conversations.

A ce tableau il faut bien quelques ombres ; avouons que Québec ne change pas. En revenant à Québec après trois mois d'absence, j'ai retrouvé, au coin des rues St. Jean et Ste. Angèle, un flâneur que j'y avais laissé en partant. Il était dans la même posture ; seulement, il paraissait un peu las d'être resté si longtemps debout.

On bâtit à Québec une maison bourgeoise par an, et l'on

met quelquefois deux ans à la bâtir : l'une est à moitié construite lorsque l'autre commence. On devine qu'une maison neuve est à Québec un événement surhumain, qui intéresse non-seulement le mortel privilégié qui la doit habiter, mais encore toute la ville qui la traite comme un témoignage irrécusable de sa prospérité aux yeux de l'étranger, comme un monument municipal. Le propriétaire devient un homme public et civique.

Québec ressemble en cela à un grand nombre de villes européennes, que les générations se transmettent intactes comme un dépôt sacré. Il n'y a pas une pierre de plus, mais aussi il n'y a pas une pierre de moins. L'enveloppe matérielle des souvenirs subsiste comme les souvenirs eux-mêmes. Le cadre du passé est toujours là pendu au mur de la réalité, même s'il est vide et si le passé est déchiré et oublié. Si les ancêtres, si les jeunes gens, les amoureux, les familles d'autrefois ressuscitaient, ils retrouveraient, à la même place, tout ce qu'ils ont laissé : la vieille maison où ils ont été heureux et où ils ont pleuré ; la fenêtre qu'ils ont si souvent regardée, le soir, le cœur tremblant, les yeux humides, l'âme émue, pour voir l'ombre de l'être aimé, sur les rideaux blancs ; le marteau de cuivre qu'ils ont souvent soulevé dix fois sans le laisser retomber. Les vieilles gens, en s'endormant pour toujours, ont encore devant les yeux les témoins muets de leur jeunesse si loin enfuie, les objets vieillis avec elles qui les entouraient au temps de l'espérance et des commencements.

La rue St. Jean a d'admirables succursales où les promeneurs sont à l'aise : la Plateforme, le Jardin du Gouverneur, l'Esplanade.

La Plateforme est le rendez-vous habituel des flâneurs. C'est là que les gens vont s'ouvrir l'appétit et digérer les bons dîners. A toute heure de la journée, il y a quelqu'un, un oisif qui se chauffe au soleil ou un penseur qui rafraîchit à la brise son front brûlant. On s'y rencontre le matin, on s'y retrouve

le soir ; les conversations s'ajournent de jour en jour ; on reprend le lendemain le fil du dialogue interrompu la veille. Vous ne connaissez pas l'adresse d'un avocat, employé, médecin ou journaliste à qui vous avez affaire, et vous dédaignez de demander au *Directory* un vil renseignement : allez sur la Plateforme ; tôt ou tard il y viendra. Les avocats, dossier sous le bras, cravate blanche au vent, y font une courte et imposante apparition avant l'ouverture du tribunal ; les médecins y envoient les convalescents, guérison garantie, et les maris leurs femmes quand elles s'ennuient, guérison également garantie ; les employés y oublient l'heure du bureau ; enfin, les journalistes s'y félicitent de leurs articles, préparent en commun la polémique qui doit passionner leurs adhérents respectifs, s'entre-aident fraternellement en se fournissant des armes les uns contre les autres. C'est aussi sur la Plateforme que les veuves de trente ans retrouvent des maris, non pas ceux qu'elles ont perdus, d'autres, de meilleurs !

Il est facile de distinguer l'habitué de la Plateforme du simple curieux et du passant. Règle générale : l'habitué, en arrivant, va droit devant lui jeter un coup d'œil sur le fleuve. Ce n'est qu'après avoir constaté que le pont est solide ou les flots agités, qu'il abaisse son regard sur les autres promeneurs et commence sa promenade de long en large.

La vue de la Plateforme est incomparable. Le spectacle est si beau, que je lui rendrai l'hommage discret de ne point le décrire, après tant d'autres qui n'ont point réussi à le bien peindre. Au matin d'un beau jour, on se croirait à Naples, avant la venue de Garibaldi. Qui que vous soyez, amant de la nature ou secrétaire d'une chambre de commerce, vous ne vous lasserez jamais de contempler ce vaste horizon, de respirer ce grand air ; non-seulement vous vous porterez mieux, à cause de l'exercice, mais encore vous sentirez la douce et puissante influence de la nature sur le cœur, sur l'esprit ; vous sentirez vos idées s'agrandir, vos sentiments s'élargir, un rayon

dorer vos chiffres, et peu à peu vous glisserez sur la pente de la poésie, mais d'avance promettez-moi de ne point rouler jusqu'aux alexandrins !

Un soir d'été, lorsque la Plateforme est couverte de flâneurs ; que Lévis se parsème de lumières ; que la Basse-Ville illumine ses rues étroites, ses longues lucarnes, et laisse monter jusqu'à vous la vive rumeur que fait le mouvement des affaires ; que l'on distingue sur les eaux les grandes ombres des navires qui louvoient dans le port : la scène est d'une animation merveilleuse. C'est alors surtout que l'on est frappé de la ressemblance entre Québec et les villes européennes. On dirait une ville de France ou d'Italie transplantée ici : la physionomie est la même, et il faut que le jour revienne pour que l'on remarque l'altération des traits produite par le passage en Amérique. Le vieil escalier de la rue de La Montagne, bordé de magasins où le jour ne pénètre jamais, de boutiques que l'on ne saurait peindre, est un monument qui ne serait pas déplacé à Venise ou à Madrid. On rencontrerait sur ses marches ferrées *Figaro* en personne, que l'on ne songerait pas d'abord à s'en étonner et qu'on le saluerait comme une vieille connaissance, un joyeux ami ; on verrait sortir une *senora* au long voile d'une de ces petites boutiques, qu'on se rangerait machinalement sur son passage, sans songer ensuite à se retourner.

Les Québecquois tiennent à la Plateforme comme les Parisiens au Jardin des Tuileries. Sous Louis-Philippe, le peuple ébaucha quelques révolutions, parce que le roi-citoyen avait laissé percer le projet de se faire tailler un jardinet à même le grand jardin public. La presse de l'opposition fit de chaleureux appels aux principes de 89, et l'excellent père de famille qui régnait sur la France, fut forcé de renoncer au droit qu'a tout citoyen de planter des choux, si cela lui plaît.

Dernièrement, à Québec, le Principal de l'Ecole Normale crut pouvoir, sans enfreindre les libertés publiques, sans porter atteinte à la sécurité nationale, ériger une clôture derrière

l'Ecole Normale, qui, comme on sait, donne sur la Plateforme. Le terrain envahi n'était que de quelques pieds de largeur et n'entamait point la promenade publique ; la clôture avait pour unique effet de dérober à la vue les dépendances de l'Ecole, qui n'ont rien de pittoresque. Cette clôture prit sur les nerfs des flâneurs, les journaux se fâchèrent, une partie de la population s'emporta ; le bruit courut que l'on méditait de s'emparer de la Plateforme et de la réserver au service exclusif des élèves de l'Ecole Normale. Enfin, un jour, une bande d'élégants émeutiers mit le siége devant l'ancien château, arracha la clôture et, après l'avoir violemment secouée, la précipita en bas du Cap. Les habitants du quartier Champlain reçurent ce cadeau avec reconnaissance ; et, durant une quinzaine, à l'heure du souper, on entendit pétiller le bois du gouvernement dans tous les poêles de la rue Champlain.

Le jour où il y a musique militaire, le Jardin du Gouverneur relègue la Plateforme dans l'ombre. La foule élégante se porte au Jardin ; les toilettes nouvelles s'y montrent pour la première fois et y reçoivent les feux de la critique : celles qui restent maîtresses du terrain dictent les modes de la saison. Le chapeau victorieux passe sur toutes les têtes. En vain, les maris détournent le regard pour ne pas voir ce point fascinateur : le lendemain, ils le trouvent au sommet de leurs femmes, avec une note de la modiste du jour au bout des attaches. C'est au Jardin aussi que les jeunes clercs de l'élégance font leur début et marchent, en vêtement court, sur les traces des *dandys*.

Quant au monument de *Wolfe et Montcalm*, placé comme une sentinelle à la porte du Jardin, il menace ruine, et il pourrait bien, un de ces jours, déserter son poste d'honneur.

L'Esplanade est réservée aux élèves de l'Ecole Militaire qui aiment à s'y asseoir sur les affûts de canon, afin de rêver à leur aise aux *victoires et conquêtes* de la future Confédération canadienne.

Les côtes de Québec sont célèbres et redoutées des piétons. Dans cette ville à pic, on monte toujours et l'on arrive sûrement quand on a de bonnes jambes. Nous y avons vu, comme ici, des ascensions inattendues, tandis que des gens de mérite, très bien équippés pour la course, restaient en bas de la côte, enviant les mauvaises montures qui, bien menées, l'escaladaient en quelques traits.

Le grand événement de l'hiver, à Québec, c'est le pont de glace. Prendra-t-il ou ne prendra-t-il pas ? Telle est la question qui s'agite dans tous les esprits durant le mois de décembre. Chacun a sa théorie pour faire prendre la glace : celui qui n'en a pas est suspect d'indifférence à l'égard de la prospérité de la ville. Chaque soir, les gens se quittent en se promettant que le pont prendra dans la nuit. En se retrouvant le matin, ils ont une excuse toute prête pour le pont qui n'a pas pris. Lorsqu'enfin il prend, c'est un cri de joie à le faire repartir, s'il avait les nerfs sensibles. Tous les gens en état de patiner se précipitent dessus et ne le quittent plus.

Il y a deux ans, un simple armateur, propriétaire d'un vapeur armé pour fendre la glace comme l'onde, conçut l'audacieux projet de ravir à Québec son pont. Un matin, comme le pont se formait, il lança l'*Artic* à toute vapeur pour en briser la *clef*. A l'instant, la nouvelle de cet attentat se répandit par la ville, et une foule impétueuse accourut sur le rivage en redemandant à grands cris le pont qui s'en allait et en poursuivant l'armateur qui s'en allait encore plus vite. Celui-ci échappa à grande peine à un bain glacé. Heureusement pour lui que le pont survécut à l'attentat et reprit le lendemain. La glace n'en fut que plus solide et plus belle : l'outrage fut oublié.

La maison du Parlement a perdu ses bruyants locataires. Elle est à louer. A Ottawa, les députés ont passé la dernière session à regretter ce modeste logis, où ils s'entendaient parler.

Il y a quelque trente ans, quand la session avait lieu en

été, les bons députés du bas du fleuve venaient à Québec en goëlette. Ils amarraient leurs embarcations au rivage et y logeaient durant toute la session. Chaque soir, après la séance, ils redescendaient à la Basse-Ville en chantant la *Claire Fontaine;* et les principales lumières que l'on voyait briller sur le fleuve, durant la nuit, étaient des lumières parlementaires.

Un jour, — cette fois c'était l'hiver, — on vit s'arrêter à la porte du Parlement une grande *traîne* surchargée de *coffres.* Un brave homme et sa femme en descendirent, regardèrent longtemps chacune des vingt-quatre fenêtres de la façade de l'édifice et finirent par se décider à frapper à la porte. Un messager vint ouvrir.

Le voyageur lui présenta ses civilités et lui dit qu'il était le *membre pour le comté* de Berthier ; qu'il venait avec sa femme prendre son siége et qu'il avait apporté ses provisions pour l'hiver.

Il ne lui manquait qu'un poêle de cuisine, et il espérait bien qu'il y en avait un dans sa chambre.

La vie politique est une école de scepticisme. Le messager, nourri dans la Chambre, jugea son homme et le fit causer. Le *membre pour* Berthier comptait trouver une chambre toute prête dans la maison du Parlement, pour lui et sa femme, s'y installer commodément, y consommer les vivres qu'il avait apportés, et, lorsque son approvisionnement serait épuisé, s'en retourner dans son village.

Le messager fut forcé de lui dévoiler l'âpre réalité, de lui avouer qu'il n'y avait pas de chambre pour lui en Parlement. Alors, enfonçant son *casque* sur ses yeux, le député tourna le dos pour toujours à l'arène parlementaire, et, d'un vigoureux coup de fouet, il fit reprendre à son cheval la route de Berthier.

En arrivant, l'on ne voit que la Basse et la Haute-Ville, et l'on croit que c'est tout Québec. On ne songe ni à St. Roch et St. Sauveur, qui sont derrière, ni aux trois Lévis, qui sont vis-à-vis. Il faut pourtant en tenir grand compte en assignant à

Québec son rang parmi les autres villes. Tandis que Lévis voit approcher un avenir brillant, St. Roch grandit sans cesse. St. Sauveur, au moment où le désastre que nous déplorons est venu le renverser sur des ruines fumantes, s'étendait rapidement. Québec est donc comme un groupe de villes.

Cette population de St. Roch et de St. Sauveur, si douloureusement éprouvée, est pleine d'énergie et de vitalité. C'est peut-être la population la plus profondément, la plus exclusivement française de tout le pays. Gaie et ardente, elle a conservé ou comme retrouvé le caractère français. Les jours de fête, elle sort de la ville et se répand dans la campagne. On se croirait dans les environs de Marseille ou de Bordeaux, si la nature n'était ici bien autrement belle que là-bas.

St. Roch et St. Sauveur, ainsi que Lévis, sont l'avenir de Québec. Si Montréal porte à sa glorieuse aînée une fraternelle sympathie, elle doit aider de toutes ses forces les quartiers décimés à se relever, à reprendre leur accroissement, leur progrès si soudainement interrompu. Notre amour-propre de race est intéressé à la prospérité, à la grandeur de la capitale nationale du pays, de la ville qui a le mieux conservé dans ses mœurs, et jusque dans sa forme extérieure, l'empreinte française, le cachet gaulois. Il n'y a pas, il ne saurait y avoir, entre les deux villes, d'autres sentiments qu'une rivalité généreuse, qu'une émulation patriotique.

Montréal est la capitale commerciale du Canada ; Québec est la ville des grands souvenirs de notre histoire. C'est là où notre nationalité a commencé ; et, pendant un demi-siècle, la ville de Champlain a abrité dans ses murs le Parlement national du Bas-Canada, à qui nous devons la liberté. Ne jetons jamais sur ce passé un voile que la postérité lèverait pour nous condamner ; ne laissons s'effacer de notre mémoire aucun souvenir, ne laissons se lézarder aucun monument.

Le Canada a, en ce moment, une capitale de hasard : le gouvernement est à la campagne. Espérons que, lorsque fati-

gué de solitude, las de la vie contemplative des bois, l'envie lui viendra de rentrer en ville, il retournera dans l'ancienne capitale. Montréal est assez indépendante de fortune, assez riche, pour faire ce cadeau à Québec.

UNE PROMENADE A ST. ROCH. (*)

MESDAMES ET MESSIEURS,

Dans tout concert bien organisé, il y a un mauvais chanteur ou un pianiste enragé ; et même le concert n'est complet que si le mauvais chanteur ou le pianiste enragé figure dans les deux parties du programme. Au commencement, il vous fait trembler pour l'avenir et regretter d'être venu ; à la fin, il vous console de voir la soirée sitôt finir.

Chanteur ou pianiste, c'est d'ordinaire l'élève qui paie le mieux le professeur et qui a arraché à la complaisance de son maître la promesse qu'il le ferait figurer dans ses concerts à titre d'échantillon de son art, comme le plus beau fruit de sa serre-chaude musicale, comme le plus magnifique jet de son réservoir à notes. Il crie ou il pianote ; il pose en ténor à la voix douce, au cœur tendre, ou il se démène en musicien inspiré ; tandis que ses parents, son père, ses oncles, ses frères, ses

(*) *Causerie* faite dans un concert de bienfaisance donné à la Salle Jacques Cartier, à St. Roch de Québec, en janvier 1869.

neveux, distribués dans les quatre parties de la salle, applaudissent à tout rompre. Le public se sent soulagé quand il salue et se retire ; mais la famille enthousiasmée n'est pas satisfaite et rappelle son protégé pour l'entendre de nouveau.

Mesdames et Messieurs, dans ce concert, je n'ai pas besoin de vous le dire, le mauvais chanteur ou le pianiste enragé n'a pas encore paru. Vous l'attendez, vous le cherchez des yeux, vous le sentez vous menacer à chaque instant, vous vous dites qu'il va venir.....

Eh bien ! le voici : c'est moi ; c'est moi qui, désordonné dans mon ambition, complet dans mon malheur, remplace à la fois le mauvais chanteur et le pianiste enragé ; les notes que je tiens à la main sont les seules fausses notes que vous entendrez durant la soirée.

Il faut, vous me l'avouerez, un certain courage pour prendre ainsi la parole au milieu d'un concert, pour venir lutter à l'aide d'une simple *causerie* contre les romances, les chansonnettes et les airs de violon. On court risque d'être mis en pièce ou en musique, avec accompagnement de sifflets.

Aussi, prévoyant l'orage, voulant conjurer le danger, j'ai fait comme l'élève-musicien dont je parlais tout à l'heure ; je me suis assuré d'un certain fond d'applaudissements sur lequel vous êtes libres, bien entendu, de semer des cris d'enthousiasme. J'ai dispersé dans la salle, mieux que des parents, mes plus fidèles lecteurs, — ceux pour qui j'écris de préférence, — mes meilleurs abonnés — ceux qui paient leur abonnement d'avance et en papier ; — et ils m'ont promis de m'acclamer à tout événement.

On m'a glissé entre la première et la seconde partie pour que je tienne moins de place. Je ne viens donc que remplir un quart d'heure d'entr'acte et donner aux artistes le temps de se reposer.

Le sujet que j'ai choisi vous touche de fort près : *Une Promenade à St. Roch.*

Je flânais l'autre jour rue St. Pierre—pour prendre l'air des affaires. En m'éloignant à regret de l'étalage d'un changeur, je me rencontre face à face avec un de mes anciens concitoyens que je connaissais à peine à Montréal. A ma grande surprise, il se précipite vers moi, s'empare de mes deux mains à la fois et les sert avec effusion. Il avait l'air d'un homme qui retrouve son père, au détour d'une rue, dans un embarras de voiture, après trente-cinq ans de séparation. Sentant que toute résistance serait inutile et pourrait provoquer chez ce malheureux une réaction funeste, je m'abandonne à ses caresses.

—Que je suis heureux de rencontrer une figure amie si loin de chez moi, s'écrie-t-il visiblement ému. Figurez-vous que je suis à Québec depuis ce matin à six heures ; le bateau arrive de trop bonne heure, quand les journées sont si longues à l'étranger ! Il y avait longtemps que je voulais voir Québec ; mais l'habitude de ne pas aller plus loin que St. Lambert me retenait. Cependant, le crâne de Montcalm m'attirait ; je voulais savoir au juste ce que c'était que la Plateforme dont on m'avait tant parlé et même, ajouta-t-il en baissant les yeux, je désirais m'abonner à votre journal.

Il mentait ; il me flattait bassement. Mais n'importe ! puisque dans ce passant démonstratif, je découvrais un abonné, il ne fallait pas le laisser se perdre.

—Enfin, reprit-il, je me suis décidé à me mettre en route. J'ai profité du temps de l'Exposition ; il y a tant de monde en ville qu'on ne sentira pas mon absence. Le départ a été charmant ; le quai était couvert de monde qui avait l'air d'envier mon sort. Il y a des gens qui ne peuvent pas voir partir les autres, sans que les pieds leur en démangent. Au moment où le bateau s'éloignait, plusieurs personnes ont agité leurs mouchoirs ; naturellement, j'ai pris cela pour moi, et j'ai répondu de mon mieux à cette avance en déployant au vent les deux mouchoirs que, par précaution, j'avais emportés. Mais lorsque nous perdîmes de vue la ville, je me sentis le

cœur serré : le voyage commençait. Si le Capt. Labelle n'avait pas relevé mon courage défaillant, je crois que je me serais arrêté à Sorel. Enfin, j'arrive ici, que vois-je ? Une ville qui monte toujours. Chaque fois que je demande mon chemin, on me dit : Montez la côte. Je monte, et en haut de la côte, j'en trouve une autre. Cela s'enchaîne. On m'avait dit que cette ville était toute française. Le premier individu que j'aperçois, c'est un nègre qui m'offre le *Telegraph*, de Montréal, avec des nouvelles de l'avant-veille et des articles parus dans la *Gazette*, de Montréal, le mois dernier. Puis, on m'avait assuré que la population avait le culte des souvenirs historiques. Je viens de voir le monument de Wolfe et Montcalm ; il est dans un état presqu'aussi délabré que le monument Nelson ; je n'ai pas osé m'approcher trop près pour le voir, de peur de le recevoir tout entier sur ma tête. Enfin, lorsque je suis allé sur la Plateforme, il n'y avait qu'un promeneur, encore plus étranger que moi, qui m'a demandé si l'on pouvait se rendre par terre à Lévis. L'hiver, lui ai-je répondu pour le satisfaire à demi.

—Vous êtes injuste, lui dis-je, vous avez jugé la ville par ses côtes. Vous faites un peu comme cet habitant de la Beauce qui vint en ville l'été dernier, durant une des plus chaudes journées de la saison. Il était arrivé de bonne heure, aussi lui, et il avait remarqué devant presque toutes les portes, un morceau de glace qu'Arel y déposa. A son retour chez lui, on lui demanda s'il avait bien souffert de la chaleur à la ville : " Non, dit-il ; figurez-vous que la Corporation a la bonne idée de faire déposer à chaque porte un morceau de glace. Vous ne pouvez vous imaginer comme cela rafraîchit la ville. "

—Mais, dis-je à mon interlocuteur, je vais vous conduire dans la plaine, au sein de la ville vraiment française, exclusivement canadienne, à St. Roch. Là vous serez plus près de la France que nulle part ailleurs en Amérique ; là vous vous retrouverez dans le Canada d'autrefois, le Canada que guidait Papineau, qu'amusait la verve du *Fantasque*, qui mêlait dans

une même flamme ardente et pure l'esprit national et l'esprit libéral. Oubliez où vous êtes, et vous vous croirez vraiment dans une des grandes villes de province en France ou dans un des quartiers populaires de Paris. C'est la même physionomie animée, joyeuse : le vieil esprit gaulois circule et éclate en saillies ; parfois, aux jours de lutte ou de danger, on voit éclater l'impétuosité de la race, cet élan devant lequel tout plie et que suit la victoire.....

J'en étais là de mon discours, lorsque je vis arriver une des voitures du chemin de fer de la ville se dirigeant vers St. Roch. Je proposai à mon interlocuteur d'y monter ; il accepta, et nous voilà en route.

Vous faites tous les jours, Messieurs, ce trajet que vous trouvez trop court quand il y a une jolie femme vis-à-vis de vous dans le char. Le sort nous favorisa : il y en avait deux ou trois, et je crois que, si je cherchais bien, je les retrouverais dans cette salle.

L'une avait tout-à-fait le type français ; une de ces figures charmantes, tant l'expression du sourire et l'éclat des yeux y révèlent la malice de l'esprit corrigée par la faiblesse du cœur. Elle ne tenait pas en place ; elle avait toujours un mot à dire, un pli de sa robe à dégager : tant et si bien qu'au bout d'un quart d'heure, sans faire d'avance à personne, sans parler à d'autre qu'à sa voisine, elle avait un peu tourné la tête à la plupart de ceux qui se trouvaient dans la voiture.

L'autre offrait un type différent, celui de la mère de famille canadienne, dans l'épanouissement de sa beauté, durant la tendre jeunesse de ses enfants. Elle avait trente ans à peine, une grâce de maintien, une dignité d'attitude qui donnaient à sa physionomie un caractère distingué et séduisant à la fois. Mais ai-je besoin de vous tracer son portrait ? Vous l'avez vue depuis huit jours dans cette salle, mettant au service d'une bonne œuvre toutes ses aimables qualités, son zèle, son activité, sa douce influence. Elle vous a fait faire, Messieurs, la

charité malgré vous. Vous êtes entrés au bazar avec l'intention de ne point faire de largesses ; elle vous a entraîné à vider votre bourse, vous a empêché de le regretter et vous a fait revenir ici le lendemain. Tout réussit entre ses mains, et dans un temps où tout le monde crie famine, elle fait donner à tous.

Nous n'étions pas dans la voiture depuis dix minutes, que mon compagnon me lança un regard qui me fit comprendre qu'il commençait à perdre de ses préventions contre Québec.

A côté de lui se trouvait un personnage, qu'à sa cravate blanche et à son teint encore animé par une récente plaidoirie, on reconnaissait facilement pour un avocat. Fidèle à sa profession jusqu'en omnibus, il avait déjà adressé la parole à tout le monde, sauf à nous : demandant à celui-ci des nouvelles de ses affaires, à celui-là des renseignements sur un procès, offrant une prise de tabac au troisième et la main aux dames pour monter en voiture. Notre présence l'intriguait ; il avait l'air de flairer en mon voisin un agent politique. Il ne tarda pas à engager la conversation, et je lui dis le but de notre promenade. C'était le mettre dans son élément. Il nous raconta l'histoire de St. Roch depuis les élections de 1847, avec toutes sortes de détails intimes, caractéristiques, intéressants, curieux ; entr'autres, le trait de ce capitaliste souscrivant pour chacun des deux candidats qui se disputaient le mandat d'un comté, afin d'être sûr, dans tous les cas, d'avoir un ami en Chambre : £500 pour celui qui avait le plus de chances, et £300 pour celui qui en avait moins !

L'art de se faire élire est le premier des arts dans un pays libre. Il y a des gens qui l'exercent à bon marché, d'autres à qui il en coûte bien des croquignoles, selon l'expression pittoresque de votre représentant à la Chambre Locale. Il nous en expliqua tous les secrets.

C'était encore là un excellent type de l'avocat français,

plein d'entrain, de verve et de saillies, ne perdant point les bonnes causes et gagnant les mauvaises.

Mais pendant que je causais ainsi, nous marchions, et mon compagnon admirait l'élégance des maisons, la richesse des magasins, la largeur et la propreté des rues. Il oubliait les côtes qui l'avaient rendu de si mauvaise humeur. Il était frappé du cachet français qui marque votre vie extérieure comme vos sentiments. Il subissait l'influence de ce milieu tout canadien qu'il ne faisait pourtant que traverser ; le souvenir de Montréal s'effaçait graduellement ; il oubliait insensiblement le peu d'anglais qu'il savait ; et nous n'étions pas arrivés au terme de notre course que déjà il me disait : Savez-vous qu'il ne me déplairait pas d'habiter Québec ?

Le char, cependant, arrivait à la rue St. Ours.

St. Sauveur, à moitié relevé de ses ruines, s'étendait devant nous, et nous apercevions, à droite, l'Hôpital-Général que l'héroïsme du lieutenant Baines a sauvé, et devant nous, cette église de St. Sauveur que votre générosité va contribuer à achever.

Comment passer en ces lieux sans évoquer l'ombre de ce brave jeune homme, sans le voir apparaître lui-même dans un rapide éclair du souvenir, s'élançant sur les murs croulants comme il se serait élancé à l'assaut ou à l'abordage, périssant par la poudre comme s'il avait été devant l'ennemi, comme s'il avait défendu sa propre patrie, les asiles sacrés de ses propres compatriotes ! La gloire a bien des degrés, que l'on gravit de diverses manières ; les hommes arrivent à l'immortalité par bien des chemins. Mais aux yeux du philanthrope et du chrétien, y a-t-il rien qui vaille ce dévouement, cette mort ? Tant qu'il y aura ici une population ayant le culte du cœur, oubliera-t-on jamais cette funeste journée et cette héroïque victime ?

Dans cet immense désastre que rappellent encore tant de ruines qu'on n'a point relevées, tant de misères qu'on n'a pu

soulager, l'église de St. Sauveur était tombée au milieu du vaste quartier dont elle était le foyer religieux. Mais l'élément dévastateur n'a pu chasser les prêtres dévoués auxquels déjà l'on devait tant : ils ont relevé le temple abattu, et bientôt, grâce à eux, grâce à vous, il n'y paraîtra plus.....

Mais il me faut finir, et rejoindre mon compagnon dans l'omnibus.

Je le retrouvai tout revenu de ses préventions.

— Savez-vous, me dit-il, à quoi je pense ?

— Non.

— Eh bien ! cette petite promenade m'a charmé ; j'ai bonne envie de venir demeurer à Québec.

— C'est ce que j'ai fait moi-même, lui dis-je, et je n'ai jamais eu l'occasion de le regretter.

Permettez-moi d'ajouter, Mesdames et Messieurs, qu'après l'accueil bienveillant que vous venez de me faire, je le regrette encore moins.

LA CHAMBRE LOCALE A VOL D'OISEAU. (*)

MESDAMES ET MESSIEURS,

La Chambre locale va se renouveler pour la seconde fois. Déjà, de tous côtés, on voit poindre les candidats. Les électeurs vont se disputer le plaisir de les élire. A l'automne, nous aurons une Chambre nouvelle et fraîchement décorée. C'est peut-être le moment de jeter un coup d'œil sur l'ancienne. Si vous voulez bien accepter pour cicerone un spectateur parlementaire qui compte déjà de nombreuses années de galerie, je vous guiderai à travers les détours de cette petite scène, où plus d'un de ceux qui me lisent viendra peut-être siéger bientôt. Si vous n'êtes pas satisfait du tableau, vous en trouverez un plus exact, sinon plus gai, dans les *Journaux de la Chambre.*

Ce n'est pas cependant à une séance ordinaire de la Chambre que je voudrais vous faire assister, car ce serait faire de la politique. C'est la physionomie générale de la Chambre que

(*) *Causerie* faite à la Salle de Musique, à Québec.

je vais dessiner devant vous, telle qu'on peut l'observer de la galerie des journalistes. Nous sommes là une quinzaine qui avons pour pâture les nouvelles, et pour idole le public. Penchés chaque nuit vers la Chambre, afin de recueillir les moindres sons de l'éloquence parlementaire, le plus léger soupir du ministre qui s'endort sous le harnais ou du député qui s'éveille pour voter, nous passons nos jours à écrire ce que nous n'avons pas toujours entendu.

Chacun a sa nuance d'opinion et son genre de talent. Les uns s'attachent à reproduire fidèlement les paroles des orateurs— c'est là, pour parler franc, un métier de chien ; les autres, s'élançant des *ordres du jour*, s'élèvent dans les hautes sphères de la politique lyrique ou voltigent le long des nouvelles. Celui-ci se plaît à peindre sous de brillantes couleurs le député qui a le don de lui plaire, et celui-là à immoler sur l'autel de la patrie le député qui lui prend sur les nerfs.

De temps à autre, la galerie s'accorde une récréation. Elle se retire dans ses quartiers. On nous a réservé un coin dans l'édifice, et ce coin, propice au travail et même à la causerie, est charmant. On y peut vivre séparé du reste du monde, si l'on veut, confiné dans le sein de la presse, notre vieille bavarde de mère. Ceux qui aiment le paysage n'ont qu'à se mettre à la fenêtre ; ceux qui se complaisent dans les orages du cœur n'ont qu'à rentrer en eux-mêmes.

Nous laissons nos armures et les souvenirs de polémique au pied de l'escalier, en entrant. L'adversaire disparaît sous le confrère, et les gens de talent s'y rendent la justice qu'ils se refusent trop souvent dans les journaux. La paix et la concorde règnent en ces lieux d'où partent les écrits qui mettent le feu aux quatre coins du pays. La postérité ne connaîtra rien de nos entretiens. L'un fait des mots, l'autre les assaisonne, un troisième les met sur le feu : nous les savourons à la ronde.

Mais revenons à la *galerie des journalistes*. Au-dessous de

nous s'étend la Chambre, les sommets touffus ou plus ou moins dénudés, et frappés de la foudre, des députés. Les compte-rendus ne donnent jamais un tableau complet de la Chambre. On y parle rarement de ce que surprend le regard. Les députés n'ont point de secret pour nous ; nous voyons jusqu'au fond de leurs pupitres, et parfois aussi jusqu'au fond de leurs cœurs. Mais, par profession, nous sommes discrets. S'ils écrivent sur papier rose ou vert, il nous est bien difficile de ne pas nous en apercevoir. La façon dont ils couvrent de la main la moitié du papier, le soin calligraphique tout particulier qu'ils prennent, le front qui s'illumine, trahissent le sujet de la correspondance, le tendre secret. De notre observatoire, nous voyons commencer les amours entre les ministres et les députés dits indépendants, naître le premier désir, s'échanger les premiers regards, s'accorder les premiers gages. Nous savons tout, avant que le vote ne vienne rendre publique la secrète alliance.

Il y a trois catégories de députés : ceux qui parlent, ceux qui écoutent, ceux qui fument, sans compter ceux qui plaisent aux dames et leur rendent les séances agréables. Les orateurs, s'ils n'avaient pas des auditeurs attitrés qui simulent l'attention, ne parleraient souvent que pour les galeries et les rapporteurs. On écoute un député la première fois qu'il parle, pour voir comment il se tire d'affaire, pour voir s'il a une voix de ténor ou de baryton : rarement la seconde. En général, aussitôt qu'un député se lève, un tiers de ses collègues se lèvent en même temps et disparaissent dans la direction du *comité de la pipe*. C'est spontané et irrésistible. On dirait qu'il y a un ressort dans les fauteuils, et qu'aussitôt qu'il cesse d'être comprimé à un endroit, il se soulève sur toute la ligne et fait sauter les députés.

Le *comité de la pipe* a joui d'une grande renommée. C'était là où, disait-on, au milieu des nuages de fumée, se décidait le sort des ministères. Aujourd'hui, ce n'est plus guère qu'une

salle de récréation où les députés déposent le fardeau de leur mandat et oublient leurs électeurs. De temps à autre, on envoie un messager voir qui est en train de parler. Le messager rapporte que c'est M. X. ; alors on rallume. On a souvent reproché aux députés de fumer. L'accusation est injuste.

Un député doit être fait à l'image de ses électeurs. On doit pouvoir, en le voyant, les reconnaître. Ce principe admis, est-il possible de dire qu'un député qui ne fume pas peut représenter fidèlement ses électeurs qui fument tous ou presque tous ? Un député doit fumer comme ceux qui l'élisent, et même davantage.

De temps à autre, on y surprend un député qui raconte à ses collègues les péripéties de son élection. Il vivait tranquille et ne songeait pas à servir son pays. Survient un émissaire du gouvernement qui lui déclare qu'il est le seul homme qui puisse terrasser l'hydre de la révolution dans son comté. Ces choses-là ne sont jamais désagréables à entendre. Il ne doute pas un instant que l'émissaire n'ait raison ; il s'étonne seulement que le pouvoir soit si bien informé et voie si juste ; cela redouble son estime pour lui.

La lutte fut chaude et la nomination un coup d'éclat. Il se révéla orateur, au dire même de ses adversaires : un discours n'est pas aussi difficile à faire que le vulgaire se le figure. Il suffit de s'y mettre. Il n'y a qu'à parler un peu plus fort que dans la conversation ordinaire. Puis arrivent les détails, l'ordre de bataille qui a été suivi ; des rangs entiers ont été emportés ; on a rompu des côtes jusque-là solidement libérales. Enfin, le comté est à jamais acquis au parti de l'ordre.

Un autre, de nuance plus avancée, se plaint de son curé. Heureusement qu'il a été vengé par l'organiste du village. Le prédicateur venait de tonner contre la fausse liberté et le candidat libéral, lorsque l'organiste, qui n'y entendait pas malice, se mit à jouer la *Marseillaise*, dont les notes révolu-

tionnaires éclatèrent comme des coups de tonnerre aux oreilles du prédicateur, qui n'avait pas encore quitté la chaire.

Parfois aussi, quelque orateur populaire cède à la tentation de répéter en petit comité, afin de prouver que c'est uniquement par modestie qu'il ne parle pas en Chambre, une harangue fameuse qui a décidé la victoire dans une grande bataille électorale.

Règle presque invariable : tout député qui ne prend pas la parole durant la première session à laquelle il assiste, est destiné à garder le silence durant toute sa carrière parlementaire. Ceux qui ne voient pas le feu de suite, aux premières batailles, n'osent pas plus tard se jeter dans la mêlée et remettent la partie de combat en combat. Les gens qui font le plus de bruit à la porte des églises sont souvent ceux qui en font le moins dans l'enceinte législative. Leurs collègues les glacent. La crainte de prêter à rire à leurs adversaires les clouent sur leurs siéges. On a vu des foudres de guerre qui avaient ravagé des comtés entiers, venir s'éteindre ainsi sur le seuil parlementaire.

De retour dans ses foyers, le député qui n'a dit mot durant la session, éprouve le besoin de se justifier de ce mutisme prolongé. A l'en croire, c'était dans les comités qu'il s'épanchait. Les hommes sérieux ne parlent que là ; ils laissent la déclamation aux jeunes et les grands discours aux chefs, se réservant pour les entretiens serrés, les discussions bien nourries, où les ministres puisent les éléments des lois et les lumières nécessaires pour éclairer la route de l'Etat. Il aurait fallu l'entendre lorsqu'il déployait cette logique dont les habitués de la Chambre ne soupçonnaient même pas l'existence. Le vote suivait de près ses dissertations lumineuses.

A côté du député qui, avare de ses discours, ne parle que dans les comités, il faut placer le député qui présente à chaque session les deux ou trois mêmes *bills*. Son nom est attaché à certaines questions, et personne n'a droit d'y toucher que lui.

Dès les premiers jours de la session, il présente ses bills : la Chambre ordonne qu'ils soient imprimés, afin que personne n'en ignore. Les *bills* imprimés, il en adresse des exemplaires à tous ses électeurs, grands et petits. Le dimanche, on parle de lui dans tous les villages de son comté, à la porte des églises. On se dit : Il paraît qu'il fait de la besogne, notre membre !

Cependant les *bills*, après avoir obtenu leur seconde lecture, sont renvoyés à des comités d'où ils ne reviennent jamais. A chaque session cela recommence. Le député présente ses projets de loi, les fait imprimer aux frais de l'Etat, en expédie copie à ses électeurs ; et ils vont expirer dans les comités pour renaître l'année suivante.

Les électeurs s'informent parfois de ce que sont devenus ces bills. Le député a une explication toute prête : c'est l'opposition des membres anglais des *townships* qui a tout fait manquer. Il avait l'appui de bon nombre de ses collègues ; il était déjà comblé de félicitations par les électeurs des comtés voisins ; tous les jours des membres recevaient de leurs amis des lettres dans lesquelles on disait :

" Surtout, votez pour le *bill* de M. X."

La minorité anglaise, jalouse des progrès qu'allait faire la population française, grâce à cette législation intelligente, s'y est opposée de toutes ses forces. Il a bien fallu céder et attendre une session plus favorable.

Si tous les députés ne vont pas à la bibliothèque du Parlement, tous fréquentent la chambre de lecture.

La première chose que fait un journaliste en entrant dans la chambre de lecture, c'est de regarder si quelqu'un lit son journal. Il y a là un moment de vive émotion ou d'amer désappointement. Si, par hasard, (cela n'arrive pas à tous les journaux) deux ou trois personnes sont attroupées autour d'un de vos articles, vous vous éloignez discrètement pour ne pas les gêner. Mais il faut prendre garde, dans votre joie, de

vous tromper et de prendre pour vous une démonstration qui s'adresse à la prose d'un autre.

Le plus grand compliment que l'on puisse faire à un journaliste, c'est d'enlever son journal de la file. Si c'est un journal de l'opposition, on soupçonne de suite le gouvernement d'être au fond de l'affaire. Souvent, pourtant, l'auteur du larcin n'a voulu que se procurer du papier pour envelopper son *lunch*. Mais l'erreur est douce et la perte n'est pas irréparable ; on peut être sûr que le journaliste viendra à la sourdine remplacer la feuille envolée.

Il y a des députés qui ne lisent que les compte-rendus où ils voient briller leur nom. Ils vont même jusqu'à relire le séduisant passage. Ces jour-là, ils disent à leurs voisins à la Chambre, d'un ton indifférent : Avez-vous lu le *Sémaphore ?* il m'*abîme*.

La tribune de l'*Orateur* est un salon à la mode. On n'y danse pas, et c'est bien juste. On s'y dispute le cœur des jeunes députés et des conseillers législatifs encore verts.

Plus d'une élégante a son tabouret au premier rang ; et tout en jouant de l'éventail, prête l'oreille aux galants propos d'un homme d'Etat agenouillé à ses pieds. Le petit chien de la maison y vient retrouver sa maîtresse sans jamais s'égarer.

Du haut de la galerie, ces dames dominent les délibérations et prêtent au gouvernement l'appui de leurs beaux yeux qui votent confiance.

J'avais promis de faire cette causerie courte, je m'aperçois qu'elle est déjà un peu longue ; je l'abrège, et je termine par une anecdote.

Je ne sais si votre expérience s'accorde avec la mienne, mais je n'ai jamais rencontré un homme sincère qui ne m'ait avoué qu'il nourrissait l'envie de se présenter et l'espoir d'être élu. Ce fatal désir naît au collége, où l'on vous enseigne à admirer pardessus tout les orateurs. Il atteint jusqu'à l'enfance.

Dernièrement, un des membres de la Chambre locale qui a un fils de douze ans, remarqua avec inquiétude qu'il dépérissait à vue d'œil. Il n'aimait plus les gâteaux et il jetait au loin ses jouets. Le père au désespoir, le presse de questions pour l'amener à avouer la cause de sa tristesse. Enfin, poussé à bout, l'enfant finit par tout confesser.

—C'est, vois-tu, dit-il à son père, que je voudrais être comme toi membre de la Chambre locale !

Il est facile de prévoir que ce gamin mourra ministre provincial.

BALS D'ENFANTS.

MONTRÉAL, 15 janvier 1862.

L'*Écho* a publié le premier jour de son nouveau règne, un excellent article sur les *bals d'enfants*, qui est venu répéter au public tout ce qui a été dit, il y a quelque temps, dans une retraite de dames, au Sacré-Cœur, par une religieuse éloquente et spirituelle. Une des personnes privilégiées qui assistaient à ces conférences, une de celles qui les écoutaient le plus avidement, les appréciaient le plus vivement, et *se promettaient* le mieux d'en pratiquer les enseignements, par l'entremise de ses neveux et nièces, héritiers et héritières, me les a rapportées avec enthousiasme, et m'en a donné, je crois, grâce à cet enthousiasme, un sentiment fidèle. Je regrette de ne le pouvoir ressaisir tout entier pour en faire part à mes lectrices.

Madame Trincano connaît et peint notre monde, comme si elle y vivait, et le sermonne, comme si elle espérait le voir se corriger.

Elle mêle à ses critiques justes et piquantes, toutes sortes de grâces irrésistibles et d'indulgences séduisantes ; jamais la raison n'a eu plus d'esprit, et la sévérité des dehors plus aimables. Ses critiques, ses conseils, ses exhortations, ses sermons, si l'on veut, se déguisent sous la forme de causeries improvisées, vives, animées, attachantes. On croit causer avec elle ; elle devine ou prévoit l'objection, l'arrière-pensée, la réticence, l'exprime et y répond. Elle parle pour chacune et à chacune à son tour ; à ce point, que la plupart ne pensent pas n'avoir fait qu'écouter tout le temps.

Laissant la foudre sacrée aux prédicateurs frappant les vices à coups sûrs et redoublés, elle pénètre dans notre monde avec son esprit clairvoyant, sa fine expérience, son sens délicat des nuances, formé pour les épreuves d'une grande existence, et dont la vie religieuse n'a fait qu'augmenter la sûreté et la vivacité. Une fois entrée, elle ôte aux choses, aux habitudes, aux lieux-communs, aux faiblesses générales, les étiquettes rassurantes que nous leur mettons, les fleurs artificielles dont nous les ornons. Elle retrace d'une main sûre la filiation apparente ou cachée qui existe toujours entre la faute particulière, la faiblesse à demi-innocente, et les abus généraux. Chacun s'isole lorsqu'il fait le bien, pour que l'on voie sa vertu. Pour faillir, au contraire, on se précipite au plus épais de la foule, et l'on affirme céder au mouvement irrésistible du monde. Il y a bien des gens, et des meilleurs, qui ne résistent pas à l'abus, du moment que c'est un usage suivi par les voisines. Entre un juste et un attroupement de pécheurs, ils n'hésitent pas : ils vont du côté du grand nombre.

S'il m'était permis de risquer un mot, j'essaierais de plaider les circonstances atténuantes pour quelques-uns de nos défauts, pas tant cependant pour les défauts eux-mêmes, que pour celles qui les mêlent comme un assaisonnement profane, mais charmant, à leurs innombrables qualités ; je tenterais de fléchir quelques sévérités, et d'excepter de la pratique de

certaines vertus rigides les pécheresses vénielles qui sont la parure et la joie de nos salons. Mais il vaut mieux que je me contente de dire que les observations de Madame Trincano sont d'une vérité saisissante, et que les coups dont elle frappe les poitrines sont contrits et spirituels.

Dans une de ses conférences, Madame Trincano a parlé des *bals d'enfants*, qui ont eu lieu, en grand nombre, dans les familles canadiennes à Montréal, l'été dernier. Le tableau qu'elle en a tracé était d'une justesse de ton et d'une exactitude telles que celles mêmes qui y figuraient ont reconnu leurs bonnes amies. Si j'avais ce tableau, je n'aurais qu'à le suspendre ici, et ce serait le plus beau jour de cette modeste chronique ; mais je ne puis offrir qu'une simple esquisse sur le même sujet.

Le premier tort de ces *bals d'enfants*, c'est d'être des concours ouverts à la vanité, de petits théâtres de luxe, des expositions de toilettes ; les triomphes sont pour les mères prodigues, au lieu d'être pour les mères sages, prévoyantes, économes.

On habille les petites filles comme s'habillaient les demoiselles, il y a quelques années, et comme personne ne s'habillait il y a vingt ans. On leur fait danser des quadrilles dès le bas âge, comme si elles n'avaient pas le temps d'en danser de dix-huit à cinquante ans ; — on leur met des robes de soie avec falbalas au sortir du berceau ; — les étrangers cessent de les tutoyer à leur première dent, les parents éloignés aux molaires. Une fois dans le monde, elles se pincent, se renfrognent, posent pour la gravure de mode ; — elles ne savent plus courir, gambader, rire aux éclats, déchirer leur robe, se barbouiller de confitures, escamoter la perruque de leur oncle, et vider dans la poche d'un visiteur enrhumé, la tabatière de leur grand-père. Elles ont des gants jaunes comme leur père, les jours de bals et de noces ; elles ont un sourire grave comme leur grand'mère dans le portrait qui est

au grenier, coin des souvenirs. Si, tenté par la fraîcheur de leurs joues, et pressé de jouir légitimement de ce qui vous sera interdit plus tard, vous essayez de les embrasser, selon votre bon plaisir et votre droit, vous êtes accueilli avec mauvaise humeur ; le petit être vous accuse de le défriser ou de chiffonner sa dentelle. J'ai voulu cet été embrasser un bambin, qui a refusé mon accolade d'un geste mortifiant en disant :

— Entre homme, mon cher, on ne s'embrasse pas.

C'est là une des faces du progrès alarmant du luxe parmi nous. Hélas ! les robes d'indienne s'en vont ; il n'y a que les hommes qui les aiment ; que quelques fidèles qui en aient le fanatisme. Comme c'est joli pourtant les robes d'indienne ! comme c'est frais, léger, charmant ! C'est la toilette de quinze ans, c'est la robe que l'on a mise à tous ses rêves de clerc et de rimailleur ; c'est la toilette de la gaieté, de l'insouciance, de la jeunesse ! toutes les héroïnes que nous avons logées dans notre cœur et dans une chaumière, (à l'âge où l'on croit aux chaumières) portaient des robes d'indienne ; celles qui ont eu les primeurs de nos cœurs, la première fleur de notre imagination, portaient des robes d'indienne.

Mais je reviens aux *bals d'enfants*. Pendant que les enfants imitent les fillettes, celles-ci font du sentiment avec des écoliers, ayant, pour la plupart, cette laideur inachevée et gauche qui caractérise l'espèce humaine aux abords de l'adolescence. Ces jeunes gens sont éloquents et nuageux ; ces demoiselles sont émues. Ils ne disent que des niaiseries sentimentales empruntées à la rhétorique du mauvais goût, qui n'ont rien de commun avec les sentiments vrais et sincères. Ils se donnent des ridicules qui ne sont pas de leur âge, et s'imposent les ennuis et les tourments de sentiments dont ils ne savoureront que plus tard la fraîcheur et les douces joies.

Voici ce que j'ai entendu dire à un jeune écolier s'adressant à une fillette, un soir que je regardais ce petit monde danser mieux que père et mère :

— " Il y a longtemps, mademoiselle, que j'ai été frappé de l'éclat de vos beaux yeux ; je n'ai pas attendu le plaisir de vous connaître pour vous admirer, et pour me sentir entraîné vers vous par un de ces courants sympathiques, auxquels on tente en vain de résister, et dont les flots brûlants ne touchent le cœur qu'une fois dans la vie. En vous voyant, j'ai senti que ma vie était fixée, et que j'étais condamné au doux supplice de la passer à vos pieds. Je vais rentrer dans l'esclavage du collége encore une fois ; mais j'y emporte votre cher souvenir pour me soutenir dans les tribulations de l'étude. Bientôt je serai libre, et nous unirons nos destinées..... "

Il me paraît difficile, après avoir entendu ou dit ceci, de se remettre allègrement à la prose du collége ou du couvent et aux thèmes. Ce qui est plus ridicule encore, c'est qu'il y a des gens sensés, raisonnables, de grands garçons, qui débitent de semblables fadeurs à des ingénues de treize ans. Ils leur font les mêmes déclarations qu'aux jolies veuves. Rien n'est plus attristant, à mon avis, rien ne révolte plus le sens moral comme de voir manquer de respect à l'enfance. C'est lui manquer de respect que de lui parler de ce qu'elle doit ignorer. Parlez-lui plutôt de ses jouets, de ses poupées, que des soupirs inédits de son cœur et de l'impression que font ses yeux bleus sur votre fade imagination de danseur, corrompue par le lieu-commun.

De grâce, Mesdames et Messieurs, rajeunissons les hommes, si nous pouvons, mais ne vieillissons pas les enfants. Rester enfant le plus longtemps possible, rester jeune toute la vie, c'est le secret du bonheur. N'abrégeons pas les saisons heureuses en les hâtant ; laissons le printemps s'évanouir de lui-même, et reprendre et refleurir mille fois.

LA VIEILLE RUE NOTRE-DAME.

MONTRÉAL, 1er mai 1862.

Il y a dix ans que je fus admis à flâner dans la rue Notre-Dame et à étudier le Droit. De ces deux professions que j'embrassais avec une inégale ardeur, il en est une au moins dont j'ai pratiqué tous les faciles devoirs avec une consciencieuse fidélité. Dans l'une, j'ai été clerc, et clerc médiocre, lisant Pothier lorsque c'était la prose légale de mes patrons que je devais transcrire de ma moins mauvaise écriture, et lisant Châteaubriand lorsque je devais lire Pothier ; mais dans la profession de flâneur, j'ai été maître dès le premier jour. A première vue, j'ai adopté la rue Notre-Dame, et la rue Notre-Dame m'a adopté. Tous les jours, beau temps, mauvais temps, pluie, neige, le 2 décembre comme le 24 février, le 24 mai comme le 24 juin, je n'ai pas failli à la tentation, au devoir, de me promener rue Notre-Dame, de quatre heures à cinq.

L'historien futur de la rue Notre-Dame devra me faire causer. Je lui fournirai des renseignements précieux, des souvenirs piquants ; je lui ferai connaître ce que c'est au juste qu'un flâneur convaincu.

Il faut qu'il vienne bientôt cet historien ! car la rue Notre-Dame se dépouille de sa vieille physionomie, la rue Notre-Dame des anciens jours s'en va rapidement. Elle n'est plus étroite et resserrée sur tout son parcours ; le chemin de fer urbain augmente le nombre des passants, trouble les conciliabules des flâneurs au coin des rues, et leur donne le scandale de la vitesse.

Saisissons quelques traits de la vieille rue avant qu'ils ne s'altèrent ! Consacrons-lui une chronique en attendant l'histoire ! Qui aurait plus le droit d'en parler que celui qui l'a beaucoup aimée !

Il faut d'abord s'entendre sur ce qui constitue vraiment la rue Notre-Dame. Le règlement municipal nomme ainsi la longue et étroite rue qui s'étend du faubourg St. Joseph au faubourg Québec ; mais cela est du dérèglement. La rue Notre-Dame des flâneurs, la vraie, est comprise entre le coin de la Place d'Armes et le coin de la rue St. Vincent. Un pas plus loin, vous êtes déjà un peu dans la rue St. Joseph ou dans la rue Ste. Marie ; Nelson, impassible sur sa colonne, est au-delà de la frontière ; l'aspect change, le trottoir se dégarnit, le passant ressemble au passant des autres rues, au passant de la rue St. Paul ou de la rue St. Laurent : il regarde devant lui, il marche, il arrive, mais il ne se promène plus.

Que de souvenirs dans cet étroit espace ! que de flâneurs y ont promené leur curiosité, leurs caprices, leurs ennuis ! Demandez à vos grands parents qui voguent dans les eaux de la soixantaine sous pavillon neutre, comment on y flânait autrefois, plus gaiement, plus familièrement qu'aujourd'hui. La ville n'avait alors qu'une rue, la rue Notre-Dame ; il y avait une rivière dans la rue Craig ; on allait à la chasse rue Sher-

brooke ; il fallait être armé jusqu'aux dents pour se risquer vers le *Beaver Hall*. L'été on faisait des parties de canot, de la Place-Viger au Griffintown ; on pouvait pêcher à la ligne Place-à-Foin.

Il faut regretter amèrement qu'aucun flâneur de cette époque ne nous ait laissé de mémoires, écrits au jour le jour, avec des portraits esquissés en marge. Que d'anecdotes sont perdues ! que de délicieux traits de mœurs sont effacés ! que de jolies figures de promeneuses sont oubliées ! Personne n'a songé, et personne ne songe encore à recueillir, à élever, à conserver dans la mémoire les enfants perdus de la gaieté canadienne !

Je voudrais voir un homme d'esprit, qui aurait longtemps vécu dans le commerce et l'intimité de nos aînés, se faire leur historien, leur biographe ; nous introduire dans le monde d'il y a cinquante ans, d'il y a vingt-cinq ans. L'esprit d'aujourd'hui n'est plus l'esprit d'hier ; il est plus cherché, il est moins original, il est moins gai surtout. Leur esprit, à eux, venait de leur gaieté ; le peu de gaieté que nous avons vient de notre esprit. Le grand art de s'amuser pour s'amuser, s'affaiblit de plus en plus ; on ne sait plus préférer l'éclat de rire à tout, même à l'esprit et surtout à la médisance.

Il y a encore quelques flâneurs du passé, mais ils flânent peu dans la rue Notre-Dame. Ils ne font qu'y passer. Comme ils se promènent surtout pour leur santé, ils vont chercher le grand air dans les grands chemins, aux environs de la Montagne. En revanche, ils sont des guides sûrs dans Montréal, des thermomètres infaillibles de l'esprit public : ils marquent les nouvelles. Ils savent où l'on danse ce soir, où l'on mourra demain : ils connaissent le chiffre des faillites, l'heure des enterrements, la date des mariages, l'âge et la parenté des trois quarts de la population, le plan et le coût des maisons qui se construisent, la série des propriétaires et locataires de chaque logis. Il semble que les accidents les envoient avertir.

ils y assistent toujours ; puis, ils s'en vont par la ville répandant le récit. Vous les voyez aller de passant en passant, la douleur publique peinte sur la figure, en débitant le fait divers du lendemain. Ils ont toujours été le principal témoin de l'accident, le premier arrivé sur le théâtre du sinistre, le dernier parti. Ils ont proposé l'avis qui a prévalu, le secours qui a tout sauvé. Ils se félicitent d'avoir été là, si à propos, et se demandent avec une curiosité inquiète ce qu'on aurait fait sans eux.

Le plus spirituel de ces flâneurs, celui qui a le plus vu, le plus raconté, assistait à une assemblée publique il y a quelques années. Un orateur, entraîné par l'improvisation, en vint à parler du grand incendie de 1852. Au premier mot, le flâneur lâche un cri de joie, traverse la foule, bondit sur l'estrade, et s'écrie, l'œil encore illuminé par un reflet de l'incendie :

— C'est moi qui ai vu le feu, le premier.....

Et il raconte l'origine du désastre ; il décrit la maison qui en fut la première victime ; il suit l'élément dévorant dans sa course immense ; et il n'abandonne la parole que lorsque tout est brûlé.

Le flâneur moderne de la rue Notre-Dame est un être multiple. Les variétés abondent. Il y a d'abord au premier rang, le type suprême, le flâneur cosmopolite. Celui-là flâne partout où il se trouve ; il saurait ne pas flâner ; il flânerait dans l'unique rue d'un hameau, s'il y avait encore des hameaux. Je connais un ancien flâneur de la rue Notre-Dame, proscrit de sa patrie par les nécessités de l'existence, qui, dans le petit village où il est exilé, ne manque jamais au devoir de flâner avant le coucher du soleil : il se promène dans la seule rue de son village, entre les quatre ou cinq maisons qui la bordent, et les ménagères de ces maisons règlent leurs pendules sur lui. Ce flâneur incorrigible, ce flâneur incorruptible, est un des hommes que j'honore le plus.

Le flâneur cosmopolite ne tient compte de rien de ce qui décourage ou ralentit, dans sa course, le flâneur ordinaire. Il n'a d'autre but que la flânerie. Sa curiosité s'adresse à tout. Plus il y a de passants, de passantes, plus il y a de spectacles, plus il est joyeux. Mais il sait se contenter de peu et trouver sa proie dans la disette comme dans l'abondance. Il supporte patiemment les importuns, lorsque les importuns l'arrêtent devant un joli chapeau. Il rentre après cela dans le travail, aussi satisfait que Titus lorsqu'il avait accompli une bonne action romaine.

Au-dessous du flâneur cosmopolite, il y a le flâneur proprement dit, celui qui flâne lorsqu'il fait beau et que la rue Notre-Dame est giboyeuse. Il y a le flâneur-amateur qui n'y paraît que de temps à autre, dans les belles saisons. Il y a aussi les flâneurs qui ne vont que par bandes, et dont la promenade est scandée de relais aux coins des rues et aux bords des fontaines.

Ce n'est pas tout, et je ne prétends pas signaler toutes les variétés de flâneurs. Il y a encore le flâneur timide qui a besoin d'un prétexte pour flâner ; il est toujours sur la route du bureau de poste, petite vitesse ; il va et vient en attendant les malles, qui, pour lui, arrivent invariablement après le départ des promeneuses.

Il faut ajouter à cette liste le flâneur *d'occasion*, celui qui flâne en attendant quelqu'un ou pour voir quelqu'un, pour voir la dame de ses pensées ou le chapeau fané de la dame de ses pensées porté par une des bonnes de la maison. Le but de la promenade atteint, ce flâneur s'éclipse. Les vrais flâneurs n'ont qu'une médiocre estime pour ces flâneurs-là, qui utilisent la rue Notre-Dame et la paient d'ingratitude.

Enfin, il y a les flâneurs de contrebande : l'homme d'affaires échappé de son bureau ; l'ancien flâneur domicilié à la campagne qui vient chercher dans la rue Notre-Dame ses anciennes connaissances, le fantôme de sa jeunesse, les souvenirs de sa

cléricature. D'ordinaire, ceux qui se permettent ces petites excursions hors de leur domaine, ont pour *cicerone* un flâneur émérite, qui commente le texte qu'ils ont sous les yeux.

On reconnaît facilement le faux flâneur, celui qui ne flânait pas hier, et qui ne flânera pas demain. Il a la démarche mal assurée ; il va trop vite ou trop lentement ; il ne sait pas s'arrêter au coin de la rue ; il ne sait pas tout voir sans trop regarder ; enfin, il menace de se perdre sans cesse dans la foule des passants.

Voici quelques-uns des articles du code du flâneur de la rue Notre-Dame :

1o. Tous les hommes sont nés pour être des passants, mais il n'y a que quelques passants qui soient nés pour être des flâneurs.

2o. On devient passant, mais on naît flâneur.

3o. Le chemin de fer urbain est un passant, mais il ne sera jamais un flâneur.

4o. Le père d'un passant peut être un ex-flâneur, et plus souvent encore le fils d'un passant est un flâneur.

5o. On cesse d'être flâneur en devenant père de famille, propriétaire ou conseiller municipal.

6o. Le veuvage, la perte de sa propriété ou de son élection municipale fait rentrer le flâneur dans ses droits et son titre.

7o. Un flâneur trouvé coupable d'avoir porté un parapluie par simple précaution, ou d'être entré dans un magasin à cinq heures de l'après-midi pour faire un achat sérieux, est déchu de son grade et renvoyé dans la rue St. Paul.

8o. La plupart des passants voudraient être des flâneurs. Dans tout passant, il y a un flâneur mort jeune.

9o. Les passants s'arrêtent un peu partout : au coin de la rue St. Jean-Baptiste, aux quatre coins de la rue St. Gabriel ; les flâneurs ne s'arrêtent qu'au coin de la Place d'Armes, côté Lyman, au coin de la rue St. Lambert, et au coin de la rue St. Vincent.

LE JOUR DE L'AN.

QUÉBEC, 4 janvier 1864.

Une jolie veuve dont le front était couvert d'un nuage de mélancolie sous lequel ses beaux yeux brillaient du plus doux éclat, me disait aux approches du jour de l'an :

— Savez-vous ce qui agace mes pauvres nerfs de ce temps-ci, ce qui me rend maussade pour tout le monde, moi qui ne l'ai jamais été que pour mon mari ? C'est l'approche du jour de l'an. Vous ne sauriez imaginer quelle antipathie je porte à cette réjouissance annuelle, à cette fête banale que le calendrier nous impose, que les hommes subissent pour ne pas déplaire aux femmes et que les femmes tolèrent pour ne pas faire pleurer les enfants. L'obligation de former des vœux de bonheur du bout des lèvres pour tous ceux qui vont venir m'en demander, de voir défiler dans mon salon une procession de gens qui me débiteront, souvent cinq ou six à la fois, les mêmes banalités en secouant sur mes tapis la neige de leurs bottes, m'emplit l'âme des plus noires pensées. Si vous

saviez comme vous êtes ridicules et ennuyeux, vous autres hommes.....

Je m'inclinai.

— Ce n'est point une personnalité : c'est une observation générale à laquelle vous ne faites point exception, naturellement.

Je m'inclinai de nouveau.

— Je disais donc, lorsque vous m'avez interrompu, que vous ne sauriez imaginer combien vous êtes ennuyeux et ridicules, vous autres hommes, lorsque vous vous livrez à cet exercice, à cette pantomime annuelle qui consiste à traverser une centaine de salons au pas de course, à vous asseoir une minute sur le coin d'une chaise pour répéter les refrains de la journée et à vous enfuir aussitôt qu'une autre bande de visiteurs arrive ! Dans l'intérêt des hommes surtout, on devrait abolir le jour de l'an ; à la rigueur, il n'est supportable que pour les femmes, pour qui tous les prétextes de mettre une jolie robe, sont bons. Nous ne vous recevons pas, croyez-le bien, pour apprendre de vous quel temps il fait cette année et quel temps il faisait l'année dernière ; mais tout simplement pour que vous admiriez l'art de nos toilettes et que vous alliez dire à celles à qui cela peut déplaire, comme elles nous vont bien. Malgré cela, comprenez-vous qu'il y ait un jour de l'année où l'on soit obligé, si jolie et spirituelle que l'on puisse être, de causer de la neige ou du beau temps, avec des gens qu'on ne reverra que pour leur entendre dire la même chose, douze mois après ?

— Mais il me semble, madame, lui ai-je dit, qu'il y a un moyen bien simple et que je n'ai pas la prétention d'inventer, de se soustraire aux ennuis du jour de l'an : c'est de le supprimer pour soi-même, c'est de fermer sa porte aux visiteurs et de se mettre sous clef dans sa chambre avec un roman à lire ou une coiffure nouvelle à essayer.

— Vous déplacez la question, comme disent les journaux.

Sachez qu'une femme ne peut pas faire autrement que les autres femmes, sans se compromettre et s'exposer à ces mille et mille traits de la critique amicale qu'elle redoute d'autant plus qu'elle excelle à les lancer. Le monde féminin est régi par une multitude de lois dont le détail échappe à la grossière perception des hommes et qu'aucune femme n'a le courage de secouer. La police de ce petit monde, gracieux et charmant au dehors, à ce que vous dites, rempli au dedans, à ce que je sais, de petites passions, de malice et d'envie, la police est faite par la critique la plus vigilante et la plus aiguisée. Il faut de l'héroïsme de la part d'une femme pour braver les autres femmes ; quant aux hommes, ce qu'ils disent ne nous importe que lorsque nous les aimons. A coup sûr, je meurs d'envie de ne pas recevoir au jour de l'an, et cependant, je recevrai ; et cela, parce que je n'ai pas de raison à donner à mes bonnes amies pour m'excuser de n'avoir pas reçu leurs maris, qui, accablés de visites à faire et bien pourvus de cartes, seraient cependant enchantés de ma discrétion. Les unes diraient que je n'ai pas reçu parce que j'avais mauvais teint, ajoutant que cela m'arrive plus souvent qu'à mon tour depuis quelque temps ; les autres insinueraient que l'absence d'un valseur quelconque avec lequel j'ai dansé deux ou trois fois sans conviction au dernier bal, m'inspire ce goût soudain pour la solitude....., etc. Il me faut donc bon gré mal gré subir la loi générale ; je m'en console en donnant à ma toilette toute l'attention que je suis censée prêter à la conversation de mes visiteurs, et je me venge de la corvée que m'impose le respect féminin en remportant le prix de beauté.

Lancée dans les entraînants sentiers du paradoxe, mon interlocutrice transporta bientôt la conversation dans un ordre de considérations plus générales ; puis, revenant à son point de départ, elle résuma son opinion à peu près comme suit :

— Ce que je condamne surtout dans le jour de l'an et ce qui révolte mes libres penchants et mes instincts d'indépen-

dance, c'est le plaisir à jour fixe, c'est le bonheur à terme. Je veux prendre mon temps pour être heureuse ; je veux choisir mes jours pour être gaie comme je choisis ma société pour causer. Je n'aime pas la joie commandée d'avance ; elle est déjà refroidie quand on la goûte. L'imprévu est la première condition du plaisir. On s'amuse rarement là où l'on croit s'amuser ; on se plaît souvent là où l'on a craint de s'ennuyer. L'homme qu'on aime le mieux est celui qu'on connaît le moins, et il n'y a rien de charmant comme un indifférent un peu spirituel après un tête-à-tête avec l'objet aimé. Prôner d'avance un amusement, c'est imiter les gens qui vous préviennent qu'ils vont vous faire rire ; le rire ne vient pas, le plaisir non plus. Il faudrait arranger les choses de manière à ce qu'on pût s'amuser lorsque cela vous plaît, s'ennuyer lorsque cela ne vous déplaît pas. Mais les hommes, eux, ne savent ni s'amuser ni s'ennuyer. L'ennui, pris sans se presser, sans s'impatienter, à son aise, est pourtant une des plus douces choses de ce monde. L'unique valeur des choses humaines est dans le contraste. Comme un peu d'ennui fait du bien après trop de plaisir ! Comme la conversation monotone et sans surprises d'une personne sensée, repose après l'éblouissement d'une causerie spirituelle et semée d'éclairs ! Si la destinée s'arrangeait de manière à distribuer dans le cours de la vie les ennuis et les émotions, les plaisirs et les épreuves, en un ordre sans cesse varié, ce bas-monde serait vraiment trop agréable à habiter.

Il y avait bien des choses à répondre à cette série de paradoxes ; je plaidai de mon mieux la cause qui m'était confiée ; puis, la conversation prit une autre tournure. Changeant soudainement d'impression avec cette mobilité, cette inconstance qui forme un des charmes les plus vifs de la conversation des femmes, mon interlocutrice passa du paradoxe sceptique au paradoxe sentimental.

— C'est singulier, me dit-elle, mais il y a des jours, et

presque toujours les mêmes, où je me rappelle certaines choses avec une lucidité et une vivacité extraordinaires. Moi qui suis éprise de l'inconnu, folle de l'imprévu, j'ai le culte des anniversaires intimes, j'ai dans le cœur de mystérieux autels élevés aux plus douces émotions de ma vie, où sont suspendues des images depuis longtemps effacées de la réalité ; j'y rallume parfois la flamme du passé pour y revoir les sentiments qui l'ont agité. Hélas ! je sais mieux me souvenir que je ne sais rire ; le regret pousse mieux en mon âme que le plaisir : le temps efface ce qui en arrêtait l'essor et empoisonnait mes rapides joies, pour ne laisser subsister que ce qui était vraiment doux et ravissant. En revoyant ce qu'il a aimé dépouillé de toutes les ombres qui lui en cachaient les beautés, mon cœur répand dans des rêves sans fin tout ce qu'il a refusé à la réalité la plus charmante. Inconcevable et douloureuse impuissance que de ne pouvoir aimer sans toutes ses illusions, que de sentir sans cesse son cœur s'éteindre et ne battre longtemps que dans l'isolement du souvenir !

Me voilà bien loin du jour de l'an 1864, et je crains d'avoir laissé ma chronique s'égarer trop longtemps au-delà des bruits du jour, dans ces subtiles discussions sur les choses du cœur qui durent depuis que le monde a été livré à l'empire de l'amour et à la tyrannie des jolies femmes. J'ignore si en racontant la causerie qui précède j'ai cédé plutôt à l'entraînement du souvenir qu'à l'intérêt bien entendu de mes lecteurs ; mais il me semble que, pour l'instruction du genre humain, il est utile de recueillir toutes les nuances d'opinion de celles à qui nous devons les plus belles leçons et les meilleurs exemples dans les questions délicates et les problèmes difficiles qui touchent aux sentiments.

Le jour de l'an à Québec a ressemblé, cette année, à tous les jours de l'an passés. Le principal sujet de conversation,

à part le temps bien entendu qui garde en tout pays, ce jour-là, le rang suprême, a été la disette d'amusements. Les jeunes filles et les jolies veuves s'indignent de cette somnolence de la verve sociale et de ce long silence des pianos discrets ; les mères de famille qui désirent marier leurs filles (et quelles sont les mères qui n'ont point ce légitime désir ?) soupirent et poussent leurs maris à donner l'exemple et à précipiter par une grande soirée la saison en retard ; les pères de famille, en proie à un désespoir contenu, flottent entre le regret de renoncer à se coucher à neuf heures et la nécessité d'obéir à leurs femmes. Ce malaise général va, dit-on, cesser bientôt. Les dames aimables et bienfaisantes qui prennent soin des plaisirs de la société lui préparent de charmantes surprises, et il est probable que la vivacité joyeuse du carnaval effacera le souvenir des langueurs de l'automne.

Après les vœux qui se sont élevés de toutes parts vers les chefs de maison en faveur des soirées, c'est peut-être le pont de glace qui a été l'objet de plus de souhaits et de manifestations d'intérêt. S'il avait pu entendre tout ce qu'on a dit de lui, il mettrait sans doute son amour-propre à ne pas désappointer tant d'espérances ardentes, à ne pas rendre plus inutiles encore tant de paroles inutiles !

Quant au temps, son règne quoiqu'encore florissant et glorieux, achève peut-être. Bien des gens ont essayé de n'en point parler ; quelques-uns ont réussi. Trois ou quatre jeunes gens, entr'autres, avaient formé une ligue contre lui. Ils avaient échangé la promesse solennelle de n'en point souffler mot de toutes les visites, sous peine, pour celui qui violerait la consigne, d'avoir à les recommencer. Les choses allèrent merveilleusement durant presque tout le jour de l'an ; chaque fois que d'autres visiteurs avaient abordé légèrement ou traité à fond la grande question du jour, ils étaient restés muets et distraits ; chaque fois qu'une dame, feignant d'être poussée par une curiosité déjà bien des fois satisfaite pourtant, avait

eu recours à cette grande ressource pour suppléer aux lacunes d'une causerie hésitante, ils avaient laissé tomber la question sans y répondre.

Cinq heures allaient sonner ; ils étaient fort satisfaits d'eux-mêmes, lorsque, sur le point de finir la corvée des visites, l'un d'entre eux se trouve face à face avec un de ses amis d'enfance, un de ses compagnons de collége, un ancien camarade de plaisirs, qu'il n'a pas vu depuis dix ans. Avec un élan et une explosion de joie que tous les gens de cœur comprendront, il court à lui, il lui serre les mains et lui lance ce cri de l'âme :

— Comment ! toi !.... à Québec.... faisant des visites.... et par cet affreux temps !....

On devine la stupeur de l'infortuné condamné au ridicule de se présenter deux fois dans les mêmes maisons en racontant sa mésaventure. Cette dernière partie du supplice cependant lui a été épargnée. Presque partout on avait si bien, au milieu du tumulte du jour et de la foule des visiteurs, oublié son passage, qu'on le reçut comme si on ne l'avait pas encore vu et en lui servant la même conversation qu'il avait déjà entendue. Dans certaines maisons, on l'a trouvé changé depuis l'année dernière ; une jeune demoiselle lui a dit avec un regard rempli de bonnes intentions :

— Il y a bien longtemps que nous n'avons eu le plaisir de vous voir. Il faut que ce soit le jour de l'an pour que vous veniez nous faire visite.

Enfin, une bonne dame qui lui raconte chaque année, en détail, ses premiers pas dans la vie, en se plaignant que cela la fait vieillir, lui a dit pour flatter sa petite taille, quoiqu'il ait trente ans sonnés :

— Mon Dieu ! il me semble que vous avez encore grandi depuis l'année dernière. Je vous ai vu pourtant bien petit. Quand on pense que j'ai connu votre père à votre âge ! ça me fait vieillir.....

Je devrais peut-être parler des toilettes du jour de l'an, discuter, commenter et surtout admirer ces œuvres d'art. Mais c'est là un sujet trop délicat pour que je m'y risque ; j'aurais peur de commettre une de ces fautes de détail, imperceptibles aux yeux peu exercés des hommes, mais irrémédiables aux yeux des femmes, et après lesquelles on est jugé et mal jugé. Les femmes seules sont dignes de juger les femmes ; elles seules savent admirer dans toutes ses nuances une toilette réussie, avec une conviction ardente et un enthousiasme réfléchi ; elles seules surtout savent découvrir dans la toilette qui éblouit nos faibles regards le point faible où doit se poser la critique pour en détruire l'effet. Il y a peu de femmes qui réussissent plus de deux ou trois fois dans la vie à obtenir une toilette inattaquable, réduisant au silence ou contraignant à l'admiration les bonnes amies. La félicité qu'éprouve une jolie femme ce jour-là l'indemnise amplement de la mortification et des ennuis que lui ont causé parfois les toilettes triomphantes de ses rivales. Autant il est maussade d'entendre des jolies femmes causer avec passion des cuisinières qu'elles ont renvoyées, autant il est instructif, intéressant, entraînant, de les entendre disserter sur les mille questions renfermées dans une seule toilette, analyser les chiffons, approfondir l'harmonie des couleurs et l'accord des nuances.

Il me reste un souhait à faire pour terminer ma revue du jour de l'an, et je demande à mes lecteurs de s'unir à moi dans ce souhait :

Souhaitons tous ensemble que la mode qui vient délivre les femmes de ces affreux voiles de laine dont elles s'enveloppent la figure et qui ont le tort de nous empêcher de les regarder sans avoir l'avantage de les empêcher de nous voir.

Souhaitons aussi que cette année commencée un jour maigre s'écoule grassement, et démente par sa bonne conduite les

craintes que soulève dans les esprits paisibles le jour redoutable qu'elle a choisi pour faire son entrée en ce monde.

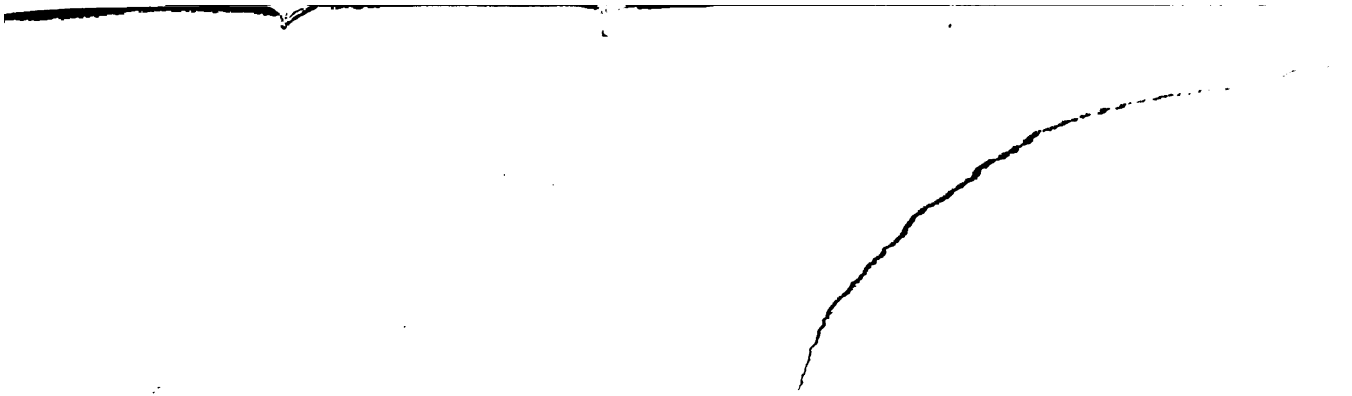
J'ai rencontré hier deux braves gens qui n'étaient point du tout rassurés sur ce point :

" Le jour de l'an un vendredi, disait l'un d'eux en secouant mélancoliquement la tête ; cela ne présage rien de bon. Heureusement au moins que ce n'est pas un 13 ! ! "

Il vient de mourir à Montréal un brave garçon qui a laissé quelques bons mots pour tout héritage à sa famille. En voici un. Employé à tout faire dans un bureau d'avocats, il écoutait leurs clients, répondait à leurs créanciers, donnait la chasse à leurs débiteurs et assistait pour eux aux funérailles de leurs amis.

Un de ces derniers était en train de faire ses malles pour le convoi qui transporte les voyageurs de ce monde à l'autre. Toujours obligeants, les patrons de ce pauvre X offrirent leurs services pour veiller le malade ; puis, ils se firent remplacer à son chevet par leur infatigable clerc. Celui-ci remplit sa mission en conscience et soigna, avec le dévouement d'un vieil ami, celui dont il faisait si tard la connaissance. Seulement, après la troisième veille, exténué de fatigues, et voyant que cela allait recommencer, il alla trouver un de ses patrons et lui dit simplement :

" Est-ce que ce pauvre M. Z n'a point d'autre ami que moi ? "



L'HIVER.

Québec, 19 février 1866.

La chronique n'a point encore ici, dans les journaux, sa place réservée, où les lecteurs s'attendent toujours à la trouver, beau temps, mauvais temps, nouvelles, point de nouvelles. Si, parfois, elle se glisse entre les articles politiques et les Faits Divers, elle n'y reste pas longtemps, s'excuse de sa frivolité comme d'un crime et disparaît. Cependant, on en trouve des fragments dans les Faits Divers et jusque dans les annonces. Tout ce qui n'est pas accident, incendie de maison ou mort d'homme, appartient à la chronique. Le marchand, l'industriel qui, dans son annonce, ne se borne pas à dire qu'il vend tels et tels articles au plus bas prix, naturellement ; mais qui, emporté par le désir de plaire, ajoute que ces articles sont d'un tissu merveilleux, comme on n'en a point vu dans nos murs, celui-là aussi fait de la chronique.

Commencer une série de chroniques par le temps qu'il fait et lorsque le carême vient de s'ouvrir, la chose peut paraître

hardie. Je l'essaierai pourtant, dût ma plume se couvrir de frimas et le lecteur à jeun grelotter sous mes froides plaisanteries.

Au fait, ne médisons pas de l'hiver, lors même qu'il y aurait dans nos rues et sur nos phrases deux pieds de neige de plus. La vraie saison du Canada, c'est l'hiver, l'hiver aux jours clairs, aux nuits sereines. Nous n'avons point de printemps. Notre mois d'avril n'est qu'un long dégel, qu'une mare de boue et de neige fondue. Le mois de mai, le mois des poètes, n'est ici qu'une suite d'averses qui, avant de féconder la terre, trempent les hommes ; il n'offre au regard qu'une longue série de parapluies ondulant sous les gouttières d'un bout à l'autre de nos rues. Notre été n'est qu'un abrégé, à l'usage des pays nouveaux, des beaux étés de France et d'Italie. L'automne vaut un peu mieux ; mais bientôt les premières neiges viennent précipiter la chute des feuilles et gâter l'effet des gazons jaunissants.

Le triomphe de notre climat, c'est l'hiver ; la nature canadienne y prend sa revanche sur ses rivales des pays méridionaux. Il n'y a que la Russie et quelques autres pays favorisés du froid, qui puissent montrer, comme nous, d'éblouissants tapis de neige étendus à perte de vue dans les campagnes ; et après tout, la neige, étalant sa blancheur immaculée, miroitant au soleil, vaut bien la verdure, qui ne brille qu'après la pluie !

Notre climat atteint sa perfection lorsqu'il y a dix pieds de neige dans les champs et que les nez gèlent avant d'avoir le temps d'éternuer pour appeler au secours. Ceux qui alors regrettent l'ombre tant vantée des grands bois et le murmure des clairs ruisseaux, ne sont pas de bons Canadiens. Le froid perçant, la neige, le vent du nord, font partie de notre patrie, il les faut aimer ; s'ils redoublent, il faut s'en frotter les mains, d'abord pour les réchauffer, ensuite en signe de réjouissance patriotique. Il n'y a vraiment que les âmes tièdes

qui aient l'onglée aux doigts. L'homme qui aime ardemment son pays, n'y gèle jamais.

Nous avons peu à peu subi l'influence de notre climat et il nous a façonnés, jusqu'à un certain point, à son image. Comparons-nous à nos compatriotes de France, à ces Français si vifs, si légers, si remuants, si brouillons, et nous verrons que le froid a ralenti notre sang et s'est glissé jusqu'à notre âme. Notre abord est plus glacé ; nous sommes plus renfrognés dans nos *capots !* Si nous n'ôtons pas notre chapeau à tout venant, comme fait le Français, c'est que nous portons une casquette ou si l'on veut un *casque*, la moitié de l'année ; si les petits pieds ne sont pas en aussi grand honneur, parmi les femmes, ici qu'en France, c'est qu'il faut les déguiser, les deux tiers de l'année, soit sous des feutres, soit sous des *claques*.

Une seule chose m'étonne, c'est que les fashionables n'aillent point passer l'hiver à la campagne, tout comme ils vont y passer l'été. Ils jouiraient du froid tout à leur aise. Au milieu de juin, au moment où les trains ne circulent que dans un nuage de poussière, une foule de gens se croient obligés de quitter la ville, où ils sont bien, pour aller périr de chaleur, de faim et de soif dans des hôtels encombrés. Ils en reviennent amaigris, criblés de coups de soleil, et ce n'est pas trop du régime fortifiant du pot-au-feu canadien pour les remettre des longs jeûnes de la villégiature, pas trop des plus épaisses flanelles pour les guérir des suites des courants d'air.

Si ce sont les mésaventures que l'on cherche, on en aura à souhait l'hiver. Par le temps qui court, les trains partent et n'arrivent plus, même lorsqu'ils portent des ministres ! Le train se met en route à grande vitesse, on croirait qu'il va dévorer l'espace ; au bout de dix minutes, il s'arrête brusquement et les voyageurs vont s'asseoir sur les bancs de neige.

La locomotive retourne d'où elle est partie, prend un magnifique élan et enlève un pouce de neige. La lutte dure quelque temps ; enfin le train passe à travers l'obstacle qui fond sous les roues. Les voyageurs tirent leur montre et se disent que voilà une heure de perdue ; le plus impatient va trouver le conducteur et lui demande s'il croit, qu'en se pressant, la locomotive pourra regagner cette heure perdue. Le conducteur sourit d'un air sceptique et s'éloigne.

De temps à autre, le même incident se renouvelle. On arrive à minuit à la station où l'on devait arriver à neuf heures. Les voyageurs se couchent de désespoir ; ils s'étendent deux à deux dans les tiroirs qui servent de lits. Ainsi *cordés* les uns par dessus les autres, ils semblent prêts à cuire ; aussi chauffe-t-on les poëles jusqu'à ce que tout le monde bout. Alors on laisse tomber le feu, de peur que les voyageurs qui sont le plus près des fourneaux ne soient trop rôtis.

Soudain, le train éprouve un choc violent : la plupart des voyageurs sortent des tiroirs et se réveillent sur le carreau. La locomotive vient de rencontrer un obstacle plus formidable que les autres et, en voulant le renverser, elle s'est *eneigée*. Il faut aller donner l'alarme à la prochaine station, à cinq ou six milles de là, et attendre la locomotive mandée en toute hâte de Québec, Richmond ou Montréal. Le voyageur qui espérait, après le premier retard, que l'on regagnerait le temps perdu, suit le conducteur pour savoir s'il y a espoir d'arriver à destination au moins le surlendemain matin ; le conducteur lui répond flegmatiquement qu'il ne peut rien promettre ; que cela dépend du temps, des locomotives, de l'état du chemin ; qu'il est probable cependant que le retard ne dépassera pas trois jours ; que, dans tous les cas, les bagages sont en sûreté.

On campe dans les *chars ;* la locomotive sans mouvement se refroidit, le bois manque, la faim arrive ; bref, personne n'a envie de rire. Les uns crient contre le gouvernement qui laisse tomber la neige, les autres contre le Grand-Tronc qui

n'a pas une route à l'épreuve des saisons ; les plus féroces menacent de faire un mauvais parti aux ministres qui, aussi transis qu'eux, partagent la mésaventure. Si on les sacrifiait, peut-être cela apaiserait-il les dieux ? La tempête demande des victimes ; livrons-lui ceux qui, ne payant pas leurs billets, sont moins chers au Grand-Tronc. Un voyageur de sang-froid fait observer qu'au contraire les conducteurs du train feront d'autant plus d'efforts pour arriver que le convoi porte des ministres ; et cet avis opportun sauve les chefs de l'Etat.

On voit, par ce simple récit, quels sont les plaisirs du voyage au mois de février. Les gens qui se plaignent de la monotonie des voyages par chemin de fer n'ont qu'à prendre passage dans un train du Grand-Tronc, un jour de tempête de neige. De temps à autre, le train déraillera pour les distraire.

L'hiver n'a jamais été plus gai à Québec que cette année. Pour compenser la perte du siége du gouvernement, la nature bienveillante nous a donné un *pont* de glace superbe. Un bon quart de la population passe ses après-midis sur le fleuve, et il y a des gens qui ne peuvent plus marcher sans patin. Le premier pas sur la glace est cependant plus glissant que dans le monde et les occasions de chute y sont plus fréquentes.

Avez-vous jamais regardé un patineur novice, que ses amis entraînent vers le *rond* qui va être témoin de ses premiers élans ? Parfois, il est plein d'assurance ; il se voit déjà sillonnant l'onde glacée d'un patin rapide, décrivant des courbes merveilleuses autour des patineuses éblouies, étonnant le monde, à ses débuts ; souvent, il est craintif et timide, redoutant les hasards de l'aventure et les perfidies de la surface polie dans laquelle se mire son élégante personne. Selon qu'il est plein d'assurance ou rempli de sombres pressentiments, il s'élance avec une fougue superbe et s'étend violemment de

tout son long sur la glace ; ou il se risque avec précaution et ne fait que s'y affaisser tranquillement.

Le premier mouvement de l'exercice du patin est invariable, c'est une chute ; tout ce que l'on peut faire est d'en amortir la violence. Sachant le sort qui les attend, maints débutants se laissent de suite glisser entre les bras de ceux qui les soutiennent. Les gens qui vous relèvent manquent de compassion ; pendant que vous vous plaignez de votre mauvaise chance et que vous frottez vos côtes endolories, ils vous poussent au sein des plus grands périls : le tourbillon des patineurs vous entraîne, il faut suivre sous peine d'être écrasé, la nécessité vous donne de l'aplomb ; et voilà comment on apprend à patiner !

Il y a patineur et patineur ; le talent, ici comme sur la terre ferme, n'est pas la règle générale. Quand on a appris à ne plus tomber, on est encore loin de savoir à fond cet art qui, sur la glace, est le premier des arts. Le beau patineur, celui qui s'élance avec grâce, qui passe, léger et rapide, au milieu des groupes, décrit toutes sortes de figures capricieuses, relève d'un clin d'œil ceux qui tombent, entraîne ceux qui hésitent, soutient ceux qui chancellent : celui-là est le roi du *rond*, et ne pose pas qui veut sur son front ce diadème qui fond au printemps.

Il y aurait ici une question délicate à traiter, mais je n'ose ; ce serait celle de savoir si la femme, dont la démarche gracieuse et légère contraste si fort à son avantage avec le pas lourd de l'homme, ne perd pas en partie sa supériorité une fois montée sur des patins ? Ce qu'il y a de certain, c'est que sur la glace elle ne règne plus seule et que son esclave lui dispute la palme de la rapidité et de la grâce. S'il faut prendre l'avis des juges compétents, de ce cercle de patineurs à la retraite qui font station près des ronds, racontant leurs exploits de jeunesse et critiquant les héros du jour, il y a plusieurs excellents patineurs pour une bonne patineuse.

S'il fallait aussi en croire ces vétérans du patin, les patineurs auraient dégénéré. Nos pères valaient mieux que nous sur la glace comme ailleurs. Un tel que vous voyez aujourd'hui cassé par les rhumatismes et essoufflé par l'asthme, éblouissait des éclairs de son patin les belles de son temps ; cet autre, qui traîne le pied, faisait ses vingt lieues sans s'arrêter ; ce troisième vous montre les patins rouillés qui lui furent offerts en 1825, comme témoignage d'admiration, par l'élite des patineurs de Québec. Sur ce sujet on ne tarit plus : le passé a cela de bon qu'on peut l'apprêter à toutes les sauces, et qu'à celui qui raconte, du moins, il paraît toujours nouveau.

La rue St. Jean soutient bravement la concurrence du pont de glace ; les piétons et les équipages y abondent au moment même où le fleuve est couvert de patineurs et de patineuses. Le départ des employés du gouvernement n'a pas diminué notre population autant qu'on le pense à Ottawa. A nous voir même plus gais que jamais, on ne croirait pas que nous venons de perdre un gouvernement ! A peine veuve d'un époux qui se croyait tendrement aimé, la ville secoue son deuil ; et c'est l'époux qui, dans sa tombe, à Ottawa, enrage de voir combien peu on l'a pleuré.

Osons le dire : la politique assombrissait Québec. Le ciel était trop souvent couvert de députés. La Chambre faisait concurrence aux salons ; ses séances empêchaient les soirées. La société comptait sur les ministres pour l'amuser ; or comme les ministres étaient trop occupés à fonder une nouvelle nationalité pour la faire danser, la société s'ennuyait.

Lorsque le gouvernement est parti, nous avons eu un mauvais quart d'heure. Un instant, on nous a vus errer sur les remparts, languissants et éplorés. Puis, le courage nous est revenu, nous nous sommes dit qu'après tout nous pouvions

nous suffire à nous-mêmes ; que le Conseil-de-Ville pouvait nous tenir lieu de Parlement et les ronds à patiner de la *galerie de l'orateur*. Depuis lors, il n'y a pas au Canada de ville plus pimpante que Québec, mieux disposée à convoler en secondes noces. S'il y a de par le monde quelque pays qui soit en peine d'une capitale, il n'a qu'à se présenter à la porte Prescott : il sera bien accueilli.

L'INVASION FÉNIENNE.

QUÉBEC, 9 mars 1866.

Minuit venait de sonner à tous les cadrans de la ville, comme on dit dans les romans qui commencent à l'heure où les gens se couchent. J'emploie cette formule consacrée, quoique je ne sois pas bien sûr qu'il y ait des cadrans en activité à Québec. Tout le monde, ou presque tout le monde, dormait : les gens paisibles d'un sommeil léger, les soldats en ronflant, lorsque tout à coup on entendit retentir dans les rues les grelots des chevaux lancés au galop ; aussitôt les sonnettes s'ébranlèrent, les marteaux retombèrent à coups pressés ; et bientôt, à la hauteur des fenêtres du second étage, apparut une ligne blanche de bonnets de nuit agités par la curiosité ou la stupeur. Une même pensée souleva les coiffures nocturnes et transperça l'âme de tous ces gens à moitié éveillés : " Les Féniens viennent d'opérer une descente à la Basse-Ville " et se fortifient dans le marché neuf. "

L'appel aux armes retentissait de toutes parts poussé par des voix enrouées par le froid de la nuit. Chaque maison qui

recèle un défenseur de la patrie, était sens dessus dessous. On voyait des volontaires sortir en toute hâte et courir au poste, sans prendre le temps d'achever de passer leur pantalon. Les officiers, les sergents, avaient fort à faire de retrouver leurs soldats dispersés dans toute la ville et endormis dans tous les coins. Une fois les résidences trouvées, il fallait se faire ouvrir, tirer les dormeurs de leurs lits, leur annoncer en deux temps la joyeuse nouvelle du départ pour la frontière avant le lever de l'aurore, et courir chez le voisin recommencer la même besogne. On devine comme il doit être agréable d'être réveillé en sursaut, dans son premier sommeil, par un individu qui vous informe que les Féniens vous attendent sur la frontière. On se retourne du côté du mur, en disant : " Allez vous promener à la frontière, vous-même ! "

Mais, plaisanteries à part, l'instinct belliqueux a bien vite dissipé chez nos volontaires les ombres du sommeil ; et, une heure ou deux après l'appel aux armes, ils étaient réunis en grand nombre au poste, pleins d'ardeur et de vaillance. Cette alerte au milieu de la nuit, cette revue à la lumière des étoiles, surexcitaient l'entrain militaire. Personne ne regrettait son lit, et tous étaient prêts à entrer sur l'heure en campagne.

Il est évident que l'on a voulu éprouver les volontaires, comme l'on a éprouvé la ville, l'année dernière, en tirant des volées de coups de canon à deux heures du matin. Sans cela, pourquoi n'aurait-on pas attendu au matin pour battre le rappel ? L'ennemi n'était pas à nos portes et l'on ne perdait rien à laisser dormir les volontaires jusqu'à l'aurore. Mais tout est pour le mieux, car ils ont prouvé qu'ils étaient prêts, à toute heure de la nuit comme du jour, à voler à la défense de nos frontières.

Voici ce qui paraît avoir donné lieu à cette épreuve militaire :

Nos ministres ont introduit récemment dans notre régime constitutionnel une modification tout à fait d'accord avec leurs goûts nomades. Non contents de siéger tour à tour à Montréal et à Ottawa, ils sous-divisent le Conseil Exécutif en trois sections : un conseil, composé de cinq ou sept ministres, délibère à Ottawa ; un autre conseil composé parfois de cinq, parfois de trois, se réunit à Montréal sous la présidence du Gouverneur ; enfin un troisième conseil, qui ne compte que deux membres, circule entre les deux autres, décrète en route et a son domicile ordinaire à Québec.

" Le conseil des ministres, s'est réuni, dit le *Canada*, hier, à Ottawa. Les ministres présents étaient Sir Narcisse F. Belleau, les hon. MM. John A. Macdonald, Campbell, Chapais, Langevin, Blair et Cockburn. Presqu'immédiatement après cette séance, Sir Narcisse Belleau, accompagné de l'honorable M. Langevin, est parti pour Montréal où une séance du conseil doit avoir lieu aujourd'hui sous la présidence du Gouverneur. Les cinq autres ministres restent ici, pendant que l'hon. Premier et l'honorable solliciteur-général du Bas-Canada vont rencontrer à Montréal MM. Cartier, Galt et McGee. "

Il reste à souhaiter que cette machine compliquée fonctionne bien et qu'un conseil ne défasse pas ce que l'autre aura fait.

Il paraît cependant que le principal conseil siége à Ottawa. Aussitôt après l'arrivée de M. McGee, venant de Montréal, ce conseil s'est réuni, avant-hier, et l'appel aux armes de 10,000 volontaires a été résolu. Il est évident que ce sont les nouvelles apportées par M. McGee qui ont décidé le gouvernement à prendre cette mesure.

Ceci nous remet en mémoire un souvenir d'histoire contemporaine. Il y a quelque deux ans, M. McGee, qui, en sa

qualité de poète, a une imagination inflammable, lança dans le public une nouvelle terrible : l'avant-garde d'une armée avait été vue près de Rouse's Point. Après avoir pris l'alarme, on alla aux informations, et il fut constaté que l'éloquent orateur, cherchant un effet de tribune, avait vu une armée là où il n'y avait qu'une simple compagnie de miliciens jouant aux barres pour se distraire des ennuis de garnison.

Je ne dis pas que, cette fois, ce soit la même chose, et que le conseil des ministres ait ajouté foi trop facilement à un récit de romancier, mais je ne puis m'empêcher de penser que cela est fort possible.

Depuis ce coup de théâtre, il ne manque pas de gens à Québec qui hochent la tête en disant que la session n'aura pas lieu à Ottawa, mais ici ; que l'on verra le gouvernement remonter la côte de la rue Lamontagne et passer sous la vieille porte de ville pour rentrer dans nos murs.

---

14 mars.

Québec justifie bien en ce moment le renom dont elle jouit dans les dictionnaires militaires, d'être la première place de guerre de l'Amérique. On ne rencontre partout que des soldats ; on se heurte à des canons ; on voit à chaque pas, toute grande ouverte et menaçante, devant soi, la gueule d'un fusil. Les gens portent des poignards dans leur gousset en guise de cure-dent et des *revolvers* à la place de tabatière. L'imagination publique est si bien montée, qu'un passant enrhumé du cerveau ayant éternué sans ménagement dans le faubourg

St. Jean, l'autre après-midi, cinq ou six personnes qui marchaient devant moi se sont retournées brusquement, croyant qu'il s'agissait d'une décharge de mousqueterie nous éclatant inopinément dans le dos. Si la chose fût arrivée, elles n'en eussent pas été surprises, car on s'attend à tout une fois sorti des portes de la ville.

Dans cette foule armée, les simples piétons qui portent l'uniforme noir, ont peine à se retrouver, et il leur faut se donner rendez-vous, par la voie des journaux, pour se rencontrer au coin d'une rue. Un gros monsieur s'est trouvé pris, hier après-midi, à la sortie de la porte St. Jean, entre deux volontaires et un Trifluvien qui avait déraillé en partant de l'hôtel Kirwin, et a été transporté par le courant jusque chez Bansley.

Une sentinelle veille sur la Plateforme à ce que les flâneurs ne soient pas enlevés par les Féniens.

Les gens que vous connaissez le mieux ne vous abordent que le fusil au bras. La moitié de vos connaissances portent l'uniforme et vous présentent la bayonnette lorsque vous leur tendez la main. Là où vous pensiez retrouver un ami, qui vous permettait la familiarité de passer votre bras sous le sien, vous vous trouvez en face d'un défenseur du pays, qui vous dit de faire un écart à gauche et de le laisser courir où la trompette l'appelle. Les commis de banque eux-mêmes, qui d'habitude concentrent toutes leurs forces pour repousser les marchands qui demandent de l'escompte, sont armés jusqu'aux dents pour défendre leur or.

Ce spectacle militaire incessant donne à la ville une animation extraordinaire. Nos jeunes soldats sont pleins de la plus martiale ardeur, et rien qu'à les voir passer dans nos rues on devine que, dans leurs veines, coule le sang français, ce sang qui, en fermentant, produit les plus beaux courages, les plus fiers élans.

Les gens timorés retirent leur argent des banques et vont

l'enfouir dans leurs caves. Dans cinquante ans, en creusant des fondations de maison, on découvrira des paquets de trente sous enveloppés dans des mouchoirs de poche usés aux coins. Il y a des gens qui se trouveront ainsi riches, du jour au lendemain, et qui ignoreront toujours qu'ils doivent leur fortune aux Féniens. D'un autre côté, des vieillards laisseront des testaments avec des clauses ainsi conçues : " Dans le jardin attenant à ma maison, No. 4, rue....., sous le troisième arbre à gauche, mes héritiers, en creusant à trois pieds de profondeur, trouveront une boîte jaune contenant ma montre en or, $4,000 en écus, etc." Les héritiers, essuyant une larme, se rendront en diligence sous l'arbre désigné.

Le quartier Montcalm a l'air d'un camp, la veille d'un engagement ; chaque maison fait l'effet d'un fort détaché. Il y a des habitations, les plus exposées sans doute, qui ont jusqu'à des garnisons de douze hommes. Il faut un siége en règle pour y entrer. Les salons sont pleins de soldats se livrant aux amusements ordinaires de la vie des camps.

Il y a des propriétaires patriotes qui sont enchantés d'offrir ainsi l'hospitalité à nos défenseurs ; mais il y en a d'autres qui ne peuvent dormir lorsqu'ils ont au-dessous d'eux, au premier étage, cinq ou six pensionnaires d'occasion qui ronflent à l'unisson, suite inévitable d'une journée d'exercices militaires.

A l'approche des troupes, plusieurs bourgeois ont vu déserter leurs domestiques. Les servantes, effrayées du bruit des armes et de l'aspect des mâles figures, ont pris la fuite à travers rues et champs.

Plusieurs aussi sont restées et ont fait entendre des plaintes touchantes : " Tous les beaux hommes sont chez les voisins ; on n'a caserné chez nous que les plus laids. On aurait dû faire une distribution plus équitable et ne pas loger tous les mili-

taires bien tournés sous les mêmes toits. Quant à se mettre en quatre pour servir des gens qui transportent avec leurs grosses bottes une partie de la neige des rues dans les salons et vous enfument sans cérémonie, il vaut bien mieux avoir affaire à des *volontaires* qui sachent tourner un mot agréable et vous lancer une œillade assassine, qu'à des individus qui ont le ton bruyant et point de tournure."

Ces protestations n'ont pas été écoutées.

On raconte bien des anecdotes. Il y a des romans qui s'ébauchent entre nos braves volontaires et des filles d'Albion. Ce commencement d'hostilité produira plusieurs unions. En tout pays, les militaires ont la renommée de conquérir aussi facilement le cœur féminin que le territoire ennemi. Nos volontaires, qui descendent du peuple le plus galant de l'univers, ne manquent pas à ces valeureuses traditions.

Un de nos jeunes volontaires aimait d'amour tendre une charmante héritière, qui habite le faubourg St. Louis. Il était épris de ses beaux yeux et des souvenirs, sous forme de rentes, que laisserait en quittant ce monde son futur beau-père. L'héritière prêtait l'oreille aux galants propos du soupirant et aurait voulu combler ses vœux, en s'unissant à lui. Mais l'auteur de ses jours, riche marchand, ne voyait pas les choses du même œil et entendait placer sa fille à plus gros intérêts. Il avait tout simplement mis à la porte le fils cadet de Mars.

Le volontaire éconduit est rentré triomphalement, jeudi dernier, un ordre de son commandant à la main, sous le toit où respire la dame de ses pensées. Le hasard, favorable aux cœurs épris, et qu'il a eu soin d'aider un peu, entre cent, lui a précisément choisi comme logement cette maison autour de laquelle il a si souvent erré en soupirant. Le père, à sa vue, a protesté contre l'arbitraire, en a appelé à la justice de son pays, aux libertés anglaises ; mais force lui a été de se

soumettre et d'accepter le pensionnaire inattendu que lui imposait un sort rigoureux. Depuis lors cependant, le volontaire, d'abord si mal reçu, a été si discret, si aimable, si obligeant, qu'il a conquis les bonnes grâces de son hôte ; ils sont devenus inséparables. Le jeune militaire lui raconte des histoires du camp de Laprairie qui le font se rouler dans son fauteuil et digérer en quelques minutes de copieux repas qui mettaient auparavant des heures à franchir les obstacles que leur opposait une dyspepsie obstinée. La jeune fille aidant, le riche marchand désire maintenant s'attacher par les liens d'une étroite parenté ce causeur si spirituel, ce convive si désopilant. Le mariage aura lieu aussitôt qu'on aura la certitude que la lune de miel ne sera pas troublée par un ordre soudain de partir pour la frontière, ou par l'apparition d'un Fénien.

---

28 mars.

Il n'est presque plus question des Féniens. De temps à autre encore, les journaux officieux annoncent que la tête de la première colonne de l'armée de Sweeney vient d'apparaître en quelqu'endroit obscur de nos frontières ; mais le public, devenu incrédule, ne se dérange pas pour y aller voir ; et le lendemain, on apprend avec certitude que ce n'était qu'une colonne de fumée montant en paix dans les airs.

C'est à qui raillera agréablement l'invasion qui n'a point eu lieu et narguera le fantôme évanoui. Les gens qui redoutaient le plus les Féniens et qui, tous les soirs, tiraient le verrou

pour les empêcher de pénétrer, durant la nuit, dans les chambres à coucher, sont les premiers à en rire sans se gêner. Quand maintenant on veut désigner un homme qui n'arrive pas là où on l'attend, on l'appelle un *Fénien*. Le mot froisse quelquefois les gens susceptibles, mais n'effraie plus les gens timorés.

Ceux de nos confrères qui s'étaient si fort scandalisés de notre attitude, ont opéré tout doucement volte-face. Ils en sont venus à se moquer de ceux qui ont pris l'alarme en voyant le gouvernement faire lever les volontaires la nuit et donner ordre de barricader la porte St. Jean. Ils ne peuvent concevoir surtout que les gens se soient mis en tête que la St. Patrice serait une St. Barthélemy. C'est précisément la dernière journée que les Irlandais eussent choisie pour faire un esclandre. Auraient-ils d'ailleurs marqué d'avance, à la craie, le jour fatal ?

C'est bien raisonner, mais il eût mieux valu encore raisonner ainsi avant l'événement.

La veille de la St. Patrice, il y a bien des gens qui n'ont dormi que d'un œil. Tandis que l'un des deux yeux était fermé, l'autre regardait du côté de la frontière et surveillait l'ennemi. De temps à autre, le dormeur inquiet croyait entendre le bruit d'une fusillade ou la voix du canon d'alarme. Il mettait un pied hors du lit ; mais, comme le froid seul le saisissait, il le rappelait bientôt sous les draps.

La St. Patrice a été une belle journée, calme et sereine. Le soleil brillait de tout son éclat, et les figures irlandaises avaient un air de calme réjoui qui rassurait les passants, mais qui n'était pas sans une nuance d'ironie à l'adresse du gouvernement. Jamais fête nationale n'a été chômée si tranquillement ; on n'a point vu un seul homme ivre de patriotisme, ni même une seule tête un peu échauffée par les rayons du jour. C'é-

tait à qui ne ferait pas de bruit, de peur d'effrayer les voisins. Les accidents qui devaient arriver ce jour-là ont été remis au lendemain, et les journaux de lundi n'avaient point de Faits Divers. Les chevaux allaient au pas et les piétons sur le bout du pied.

Cette paix profonde finit par inquiéter les gens soupçonneux qui s'attendaient à un bouleversement. Ils se demandèrent s'il ne fallait pas voir là une ruse des Féniens, voulant endormir la population, et ils redoublèrent de vigilance.

La journée s'écoule de son pas ordinaire ; la nuit arrive ; minuit sonne ; les sentinelles qui veillent sur les remparts voient naître l'aurore ; les gens qui prêtaient l'oreille pour entendre le tocsin finissent par s'endormir ; et rien, rien, pas l'ombre d'un Fénien sur le mur. Les volontaires, las d'attendre, l'arme au bras, un danger qui ne venait pas, auraient vraiment donné quelque chose pour voir surgir une bande de Féniens.

L'alarme est passée, il n'y a plus maintanant que le compte à payer ; le chiffre sera rond et la Chambre se fera peut-être tirer l'oreille.

L'affaire n'a profité qu'aux journaux qu'on s'arrachait pour avoir des nouvelles. En temps ordinaire, il ne manque pas de gens qui disent qu'on peut se passer de gazettes. Mais lorsqu'il arrive quelque crise comme celle-ci, tout le monde veut en avoir. On entoure les gens qui en reçoivent ; on recommande à ceux qui vont à la ville d'en apporter ; les abonnés affluent.

Il est fâcheux que ceux qui ont alors un si grand besoin des journaux et un si vif désir de les lire, ne fassent pas en eux-mêmes cette réflexion si simple que, pour avoir des gazettes qui vous donnent des nouvelles en temps de crise, il faut s'y abonner en temps ordinaire.

LES DÉMÉNAGEMENTS.

QUÉBEC, 10 mai 1866.

Il y a eu cette année, à Québec, encore plus de déménagements que d'ordinaire. Une foule de gens qui avaient poliment cédé leurs maisons aux employés publics, sont rentrés dans leurs foyers ; ils ont revu les murs où se sont écoulées leurs jeunes années et qui leur ont rapporté de si bons loyers depuis cinq ou six ans. Par moment, dans les premiers jours du mois, on se serait cru à l'automne dernier, sur le chemin d'Ottawa. Cette série de déménagements avait l'air d'un second transport de capitale. Il y avait assez de meubles dans les rues pour garnir une petite ville.

On voyait circuler d'antiques ménages, qui ne sont sortis qu'une fois ou deux depuis leur fondation, et qui portent la trace poudreuse d'une existence trop sédentaire. Des meubles plus frais apprenaient à leurs dépens ce qu'il en coûte de monter en voiture et gagnaient à ce métier des infirmités dont ils se sentiront toujours.

Un déménagement, c'est comme une bataille ; il y a invariablement des morts et des blessés. En vain, le propriétaire lutte pour protéger contre les coups du sort sa table à dîner, le piano de sa femme, la berceuse de ses enfants, le fauteuil des aïeux ; ce sont les objets auxquels il tient le plus qui sont les premiers écloppés.

Connaît-on rien de plus navrant qu'un intérieur de maison étalé au milieu d'une rue ? C'est comme si l'on se promenait avec son habit à l'envers. On voit les coutures du luxe.

Les meubles sont entassés dans les voitures de déménagement, non plus dans le bel ordre et la position favorable que leur donnait, dans son appartement, la main savante de la maîtresse de la maison ; mais pêle-mêle, la cuisine à côté du salon, le grenier près du boudoir. Que de choses dans une résidence élégante, empruntent le meilleur de leur éclat à la façon dont elles sont placées et au demi-jour qui les éclaire ! Ce petit théâtre dont chaque scène est soigneusement arrangée et combinée pour tromper l'œil et faire le plus d'effet possible, vous le revoyez ici, pièce à pièce, démonté, démodé. Chaque meuble, séparé de son entourage, sorti de son cadre, a l'air plus vieux que son âge et plus laid que nature.

Ce tapis, dont les fleurs vous éblouissaient encore, est usé jusqu'à la corde.

Ce large et commode fauteuil où vous étiez si bien assis, a perdu un pied qui lui a été mal remis.

Ce vaste buffet, qui recélait de si bonnes choses, a l'air d'un château branlant.

Ce poële de cuisine, où tout rôtit à point, date du siècle dernier.

Il en coûte toujours de quitter un logement où vous avez vécu un an, deux ans, trois ans, lors même que le logement serait vieux et le loyer trop cher. Les années perdues ne se regagnent pas, et vous avez beau changer de cadre, votre portrait ne rajeunit point. L'homme s'attache à tout : à la fenêtre

par laquelle il était habitué à voir passer ses amis et à regarder défiler le cortége varié des passants, au chien de son voisin qui, régulièrement, aboyait en entendant retentir la sonnette de la porte. Il regrette ses vieux habits lorsque l'usage, la mode ou sa femme, lui commande de les quitter. Il y a même des gens, esclaves de l'habitude, qui ne savent que faire quand leur accès ordinaire de rhumatisme se fait attendre. Sans douleur, ils se sentent désœuvrés.

Durant les quinze jours qui suivent le déménagement, on va de temps à autre, entraîné par le courant de l'habitude, frapper à son ancien logement. Assez souvent, vous n'attendez pas que l'on soit venu ouvrir pour vous apercevoir de l'erreur et vous fuyez comme un malfaiteur ou un gamin qui sonne aux portes. Parfois cependant, ce n'est qu'en entrant dans votre chambre garnie de meubles étrangers, que l'illusion se dissipe.

Le déménagement fini, le malheureux locataire n'est point au bout de ses tribulations. Une nouvelle série d'épreuves commence pour lui. Il subit le martyre de la propreté. On lave les planchers au-dessous de lui, les plafonds au-dessus ; l'humidité qui monte et l'eau qui ruisselle l'imbibent des pieds à la tête et le mettent en état de prendre des rhumatismes.

L'ordre ne se rétablit qu'avec le temps, malgré les soins les plus diligents. Ce n'est qu'après huit jours que chaque chose est bien à sa place et que l'on commence à s'acclimater dans sa nouvelle demeure. Avant cela, il faut faire des perquisitions pour retrouver ses cols et lancer des mandats d'arrestation pour rattraper ses gilets de flanelle.

Le transport le plus pénible, c'est le transport du piano. Ce meuble harmonieux peut devenir une cause de mort pour des gens qui n'ont pas même à se reprocher d'en avoir joué. Dans un escalier étroit et rapide, il est menaçant, quoique silencieux, plus menaçant que lorsqu'il imite les bruits du tonnerre et le vacarme des batailles sous une main novice encore.

Il écrase les gens qui le portent. On les voit prêts à succomber sous le poids de l'harmonie condensée, et les notes ne bougent pas ; mais enfin un vigoureux coup d'épaule, semblable à ce cri suprême que pousse un chanteur pour rattraper l'air qui s'en va, sauve la situation et le piano.

Il y a des gens d'humeur vagabonde qui déménagent tous les ans, en jurant, chaque fois, que c'est la dernière. Aussitôt qu'arrive le mois de février, ils ne tiennent plus en place et on les voit en quête d'un nouveau logement qui n'ait point les inconvénients des logements qu'ils ont occupés précédemment. Cependant le dernier est toujours le plus mauvais, et si telle ou telle maison, que l'on a quittée avec dégoût était à louer, on la reprendrait avec empressement. On a été bien fou après tout de ne s'en pas contenter. Il n'y a pas de maisons parfaites, pourquoi s'obstiner à en chercher ? Pourtant, il n'y a pas moyen de garder celle que l'on a.

L'ambition de tous les locataires, c'est d'avoir une maison à eux pour la rebâtir en détail. Un propriétaire qui écoute ses locataires est un homme perdu. Il commence par réparer une chambre et il finit par rebâtir la maison. Encore se rencontre-t-il parfois un dernier locataire qui lui demande de changer le terrain mal situé à son gré.

S'il y a des gens qui se font une gloire de n'avoir jamais quitté le toit de leurs pères, même pendant qu'on le remettait

à neuf, il y en a d'autres qui peuvent se vanter d'avoir promené leurs pénates par toutes les rues de la ville. Tous les prétextes de déménagement sont bons à qui aime à déménager : le quartier est mauvais, la rue est mal pavée, la cuisine est au rez-de-chaussée ou n'y est pas, les voisins ont des chiens qui hurlent au milieu de la nuit ou un coq qui chante au lever de l'aurore.

AU MARCHÉ.

QUÉBEC, 20 mai 1866.

J'ai éprouvé, samedi, une des plus fortes émotions de la vie domestique. Cette émotion, la plupart de mes lecteurs et de mes lectrices l'ont éprouvée comme moi. Je ne ferai donc qu'écrire leur histoire en racontant la mienne. Pour bon nombre de gens cependant, ce n'est plus une émotion, c'est une habitude, mais je n'en suis pas encore là.

Je suis allé, comme suppléant, faire mon marché, et j'en ai rapporté un approvisionnement qui met ma famille à l'abri de la famine jusqu'à la semaine prochaine et une *chronique* que je vais vous servir toute fraîche.

Lorsque j'étais gamin (il y a de cela déjà trop longtemps), j'allais au marché acheter de jeunes coqs, qu'au retour, je rangeais en deux corps de bataille, au milieu de la basse-cour. La lutte s'engageait sous mes yeux : tant que la victoire était indécise, mes sympathies allaient d'un combattant à un autre ;

mais aussitôt qu'elle s'était déclarée, je me rangeais du côté des vaincus et je chassais les vainqueurs. Dès lors, j'avais un penchant à prendre le parti des faibles. Ce fut là la seule passion de mon jeune âge.

Bien des années après, un de mes amis qui venait de prendre femme, m'entraîna, un jour, au marché. C'était un véritable amateur ; il aimait la vue des belles viandes, le spectacle des légumes florissants ; il vous lâchait le bras pour un dindon qu'il avait aperçu à quinze pas plus loin ; il goûtait de tous les fruits et faisait causer les habitants sur le passé des betteraves et sur l'avenir des choux. J'entrai d'abord dans ses idées et je me surpris palpant un pigeon pour voir s'il était tendre. Cependant, mon camarade me trouvait tiède et me dit tout net que je n'aimais que les produits factices et les bêtes féroces.

Samedi dernier, il y avait une foule compacte au marché de la Haute-Ville. Les revendeuses n'avaient que l'embarras des acheteurs. Ménagères affairées ; braves gens économes, marchandant sur tout ; gourmets exigeants, rejetant ce qu'on leur offre, discréditant les produits, scrutant jusqu'au fond des voitures pour y trouver les merveilles qu'ils cherchent ; pères de famille, traînant après eux deux ou trois porteurs et remplissant panier sur panier ; vieux garçons, furetant pour découvrir la succulente côtelette qui doit composer leur déjeuner, se rencontraient, se disputaient le terrain, encombraient la halle, les trottoirs. La plupart de ces gens-là avaient l'air heureux et paraissaient sourire d'avance aux bons dîners qu'ils se préparaient. Quelques-uns cependant semblaient préoccupés jusqu'à ce qu'ils eussent mis la main sur ce qu'il leur fallait ; on lisait sur leurs fronts ce doute poignant : " Si j'allais faire un mauvais marché ! "

Savoir faire le marché est le premier des arts domestiques, et celui qui possède ce talent deviendra riche. Ce n'est pas seulement le secret des bons dîners, c'est aussi celui des honnêtes aisances. Peu importe d'être industrieux et actif, si l'on ne sait pas faire le marché. Savez-vous pourquoi X est en train de faire fortune et que O reste pauvre? C'est que la femme de l'un sait faire le marché et que la femme de l'autre ne le sait pas faire. A force de payer les choses prix double, on meurt sur la paille ; à force de manger du bœuf coriace, on se ruine l'estomac.

Il y a des gens qui, dès le premier jour, savent faire le marché. A peine ont-ils aperçu un veau qu'ils l'ont deviné. Ils prévoient ce que deviendra dans la poële tel appétissant morceau qu'on leur offre. Ils voient la viande fraîche se transformer en rôti. En les regardant rôder autour des étaux, on sent qu'ils aiment à se mettre à table. L'homme qui connaît les bonnes choses a une certaine façon de les regarder qui le trahit.

La femme a, au marché comme ailleurs, un grande supériorité sur l'homme. Elle sait distinguer mieux que lui les bons morceaux, et si elle ne les achète pas toujours, c'est par économie, et afin de mettre de côté pour acheter des rubans. Elle achète mieux, elle paie moins cher. On ne la trompe pas. C'est presque toujours chose facile que de piller un homme ; mais il est presqu'impossible de voler une femme : elle crie au meurtre.

Les gens qui font le marché peuvent se diviser en plusieurs catégories. Il y a d'abord la *fidèle ménagère*, exemplaire vivant de la *Cuisinière Canadienne*, qui est là en majorité. Elle est régulière comme le cadran de chez Lamontagne ; et si elle ne sonne pas les heures, du moins les marque-t-elle aussi exactement. En la voyant passer, vous pouvez vous dire en toute

sûreté : " Il est huit heures ;" et régler votre montre sur son pas pressé.

Une fois au marché, elle le parcourt rapidement pour se faire une idée générale de ce qu'il y a ce jour-là. La revue faite, on peut deviner rien qu'à son air s'il y a abondance. Puis, elle se hâte de mettre la main sur ce qu'elle a aperçu de mieux. Elle marchande, dispute, exige, part, revient et finit par avoir ce qu'elle souhaite au prix qu'elle veut.

Il faut la voir lorsqu'on essaie de la tromper, de faire passer du vieux sucre pour du nouveau ou de lui glisser de mauvais légumes : un sourire de dédain plisse sa lèvre et elle écarte de la main le faux produit. Elle est encore plus belle à voir lorsqu'elle rattrape le vendeur de mauvaise foi qui, la veille, a substitué à ce qu'elle avait choisi quelques articles de qualité inférieure. Si les lois étaient aussi sévères qu'elle, il irait expier son crime au fond des cachots. Elle s'en venge du moins en mettant toutes ses connaissances en garde contre lui et en le signalant comme un homme sans foi ni loi. Il y en a qu'elle a ruiné ainsi.

Au-dessous de la *fidèle ménagère* se rangent les novices qui se font mettre dedans à tout bout de champ et qui servent à l'écoulement des produits de seconde et troisième qualité ; les cuisinières peu scrupuleuses qui trouvent que tout est assez bon pour leurs maîtres.

On ne connaît pas encore beaucoup ici l'art qui enrichit les cuisinières en Europe et leur permet de donner des dots à leurs filles : *l'art de faire danser l'anse du panier*. Cet art s'exerce sur tout : la cuisinière prélève une commission, qui varie de cinq à vingt pour cent, sur ce qu'elle achète, que ce soient des petits pois ou des jambons. Parfois aussi, elle achète pour son propre compte, profite des bons marchés qu'elle rencontre, et revend avec profit à ses maîtres ; ou bien,

elle se fait donner des primes par les petits marchands qu'elle encourage, à qui elle accorde la pratique des maisons où elle sert.

Nous n'en sommes pas encore là, mais cela viendra.

Parmi les hommes, on remarque les *pères de famille* qui font leur marché en gens d'affaires, s'arrêtant devant les étaux ou les voitures que juste le temps de choisir ce qu'il leur faut. On les voit bientôt regagner le bureau.

Faire le marché est pour d'autres une partie de plaisir. Ils vont lentement, choisissent à loisir, admirent en silence les bonnes choses qu'ils ne peuvent acheter, connaissent toutes les revendeuses par leurs noms et remarquent celles qui manquent à mesure que l'âge les force à la retraite. Ils s'arrêtent de temps à autre pour causer avec les autres habitués, et échanger des observations générales ou des conseils particuliers. Au lieu de la locution invariable, qui sert, même les jours de pluie : " beau temps, aujourd'hui, " ils s'abordent en disant : " beau marché, aujourd'hui. "

Il ne faut pas oublier parmi les habitués l'homme qui va au marché depuis 1830 et qui philosophe volontiers sur la hausse des prix. Demandez-lui combien coûtait le beurre frais dans l'été de 1841 : il vous le dira. C'est un tableau vivant des prix des marchés depuis trente-cinq ans :

" Le bœuf perd la tête, vous dit-il, et ne sait plus s'arrêter à un prix raisonnable. Il forcera les gens à s'en passer. Il faudra inventer une autre viande pour la soupe. La pomme, le fruit du Canada, s'en va. C'est un coup pour notre nationalité. La *fameuse* composait avec le *sucre d'érable* notre insigne national, bien mieux que ce *castor* que l'on représente si souvent sur nos bannières sous la figure d'un lapin. Nos neveux ne mangeront que des pommes américaines, pitoyable

contrefaçon de nos beaux fruits, et en fait de bourassa ne connaîtront que le nom historique du député de St. Jean."

La première question qui s'agite dans un jeune ménage est celle-ci : "Qui fera le marché? sera-ce le mari, la femme ou la cuisinière?"

Il y a des maris qui sont impropres à cette besogne. En général, ceux qui ignorent l'art de débiter un *roast-beef*, n'ont point non plus le talent de l'acheter. Ces mérites vont ensemble.

Toutes les femmes ne veulent pas faire le marché : il est évident qu'il est plus agréable d'aller au bal ; mais celles qui y consentent et y mettent du zèle sont les meilleures.

Avant de signer le contrat qui vous lie à jamais à une femme, qui vous fera peut-être manger toute votre vie de la vache enragée, on devrait décider cette question capitale.

C'est au marché qu'un observateur consciencieux apprend à distinguer entre les véritables aisances et les faux luxes ; qu'il connaît ceux qui sacrifient le nécessaire à l'apparence. Tel qui roule carosse ou dépense des sommes folles pour la toilette de sa femme, mange toute l'année des poulets maigres. C'est à la table qu'on juge ceux qui vivent bien. Le vrai Canadien crève d'indigestion quelquefois, jamais de faim.

Je crois que, de longtemps, je ne retournerai au marché. Tout compte fait, je vois que mon marché m'a coûté double, et ma chronique relue, je ne suis pas sûr qu'elle amuse le lecteur.

LA SAISON DES PLUIES.

Cacouna, 15 août 1866.

Si je ne vous ai pas écrit plus tôt, c'est que j'étais mouillé jusqu'aux os et qu'il pleuvait dans mon encrier. Maintenant que je suis à peu près séché des récentes pluies, je vais vous faire part de mes impressions sur la campagne. Voilà trois jours que je passe au soleil pour me débarrasser de l'humidité qui m'avait pénétré de part en part. Quel été, chers citadins, un été qui vaut bien deux hivers pour les rhumatismes ! Je connais des gens qui se portaient à merveille en ville et qui se sont imaginés qu'ils ne pouvaient se dispenser d'aller à la campagne. De florissants qu'ils étaient, ils sont devenus maigres, pâles et languissants. Un bon nombre ont été forcés de regagner la ville pour s'y faire guérir des maladies qu'ils avaient attrapées à la campagne, où ils étaient venus se reposer des fatigues qu'ils n'avaient point éprouvées. Un rhume épais planait sur les champs et saisissait les gens à la gorge. On reconnaissait ceux qui arrivaient de la ville à ce qu'ils

n'étaient pas enrhumés. Le fait est qu'à la campagne on ne s'entendait plus, tant tout le monde toussait et toussait fort.

Il n'y a pas de ville en Canada où le préjugé d'aller à la campagne l'été soit plus répandu qu'à Québec. Permettez-moi de présenter aux rares citadins qui fréquentent encore la Plateforme, le tableau de ce qui s'est passé depuis un mois aux eaux.

La vie était devenue d'une monotonie désespérante. Pour prendre des bains, il n'était pas nécessaire d'aller jusqu'à la rivière ; on n'avait qu'à sortir sans parapluie. Le matin, en se levant, on se rencontrait une douzaine sur le seuil de la porte de l'hôtel pour se dire d'un ton désespéré : " Tiens ! il pleut encore aujourd'hui. " Le soir, en se disant bonsoir, on ajoutait : " Il pleuvra demain. " Pendant toute la journée, la conversation roulait sur le même sujet : les uns annonçaient que la pluie allait finir, parce qu'ils avaient cru voir un nuage raser la terre ; les autres prédisaient qu'elle durerait jusqu'au mois de septembre, parce que, durant une courte éclaircie, ils avaient aperçu à l'horizon un nuage ressemblant à de la fumée, ou parce que leur malle avait craqué en se fermant. Les savants analysaient les gouttes de pluie pour y trouver des symptômes de beau temps.

Cela n'empêchait pas les gens d'arriver en foule des villes, chaque jour. Ils étaient partis à la pluie, ils arrivaient à la pluie, trempés mais pleins d'espérance. Le premier jour, ils déclaraient avec assurance qu'ils avaient apporté le beau temps avec eux et qu'il ne tarderait pas à paraître. Le second jour, ils avaient le verbe moins haut et faisaient la garde autour de leurs parapluies de peur qu'ils fussent volés ; enfin le troisième jour, ils passaient sans transition dans le groupe des désespérés et annonçaient en gémissant que le soleil ne reparaîtrait plus que pour assister avec un éclat insolent à la chute des feuilles. Sous cette pluie abondante, un gamin qui courait tous les jours par les chemins avait, disait-on, grandi d'un pied et un pouce.

Pour supporter le froid de cet été glacial, il a fallu se couvrir de flanelles, se mettre des cache-nez et faire de grands feux dans les cheminées, le soir. On passait la journée à se réchauffer et la nuit à se refroidir. Je ne compte pas les gens transis, montrant en plein mois de juillet des nez rouges dignes de janvier ; mais j'ai positivement rencontré un touriste qui m'a avoué qu'il avait eu l'onglée pour s'être tenu durant deux heures, le soir, sous les fenêtres d'une jeune personne cruelle, dans l'attitude d'un cœur qui soupire.

A ces inconvénients exceptionnels de cette saison extraordinaire, il faut ajouter les ennuis ordinaires du séjour aux eaux. Remettons sous vos yeux deux tableaux bien connus.

Voici d'abord un père de famille arrivé par le bateau ou le chemin de fer, et suivi de sa femme et de trois ou quatre enfants. Le *bébé*, qui n'a point encore fait ses dents, a pleuré toute la route, accompagné en chœur par les deux ou trois autres qui ont laissé à la maison, qui son cerf-volant, qui sa *bonne* favorite. Le premier problème, c'est de trouver un gîte. Les hôtels sont pleins. Enfin, on trouve une petite chambre où l'on entasse la famille. Durant la nuit une voie d'eau se déclare dans le toit et arrose le groupe voyageur. Le mari regrette son bureau ; la femme son petit salon où il était si facile d'établir un courant d'air ; les enfants la grosse chatte blanche qui les égratignait de temps à autre. Pour les repas, c'est autre chose encore. Il est bien connu que ce qu'il y a de plus rare à la campagne, ce sont les fruits et les légumes. Les enfants demandent à grands cris des fraises, des framboises, des bluets, etc. Le maître d'hôtel répond qu'il en attend de la ville dans quelques jours. Force est à la mère, pour faire taire les cris des petits gourmands, de leur donner un pot de confitures de l'année dernière qu'elle avait eu le soin de mettre dans le fond de sa malle. Quant aux parents, ils s'escriment sur un vieux coq qui, après avoir longtemps triomphé sur tous les champs de combat ouverts à son espèce, a fini par mourir de

vieillesse dans un obscur poulailler. Le lendemain de leur arrivée, les bambins se distribuent une série d'accidents : l'un attrape un coup de soleil, l'autre se jette dans un puits ; le plus petit fait une dent au milieu de cris aigus.

Par le même train ou le même bateau, est arrivé un célibataire seul qui vient chercher au grand air le sommeil qui le fuit et recouvrer l'appétit qu'il a perdu. Le hasard veut qu'on lui donne la chambre voisine de celle occupée par la famille ci-dessus décrite. Une simple cloison les sépare. Il lui est donné de connaître en une seule nuit toutes les joies de la famille. Il entend les enfants se plaindre tour à tour, la femme gémir et le mari gronder ; et il ne ferme pas l'œil un instant. Le lendemain, l'estomac creusé par l'insomnie, il s'élance vers son déjeuner ; mais les baigneurs ont, de bonne heure, dévasté les tables ; on lui sert un reste de gigot qui lui paraît avoir été déjà mangé une fois au moins.

Je pourrais multiplier les scènes, mais je m'arrête et je réduis toutes mes observations à une seule.

A Cacouna, à la Rivière-du-Loup, à Tadousac, etc., on ne rencontrait depuis trois semaines que des citadins qui se plaignaient de la campagne et regrettaient de n'être pas chez eux. A travers les vitres d'une fenêtre d'hôtel suintant la pluie, la ville apparaissait bien belle et fort douce à habiter. C'est étonnant aussi comme, du fond dur d'un lit d'auberge, votre lit ordinaire vous semble bon !

Si la pluie n'avait pas cessé, la campagne était déshonorée. On allait l'abandonner de toutes parts. Bien des campagnards, troublés dans leurs habitudes, faisaient des préparatifs pour aller passer l'été à la ville ! Mais le soleil a paru, le beau temps est revenu, les champs reverdissent, et personne ne songe plus à partir.

La nature, si bien rafraîchie, est ravissante ; la verdure a des nuances délicieuses, les couleurs en sont à la fois plus vives, plus douces et plus profondes. Il y a double plaisir,

après avoir contemplé un des grands spectacles que présente la belle nature canadienne, à lire quelques-unes de ces admirables descriptions qui se trouvent dans les meilleures pages des grands romanciers modernes et qui font mieux sentir encore les splendeurs qu'on a sous les yeux. Ce qui manque dans la plupart de nos ouvrages nationaux en prose, c'est précisément le sentiment vif et profond de la nature. Les écrivains européens déversent bien plus d'admiration sur leurs plus maigres coteaux arrosés de quelque filet d'eau, que nous n'en accordons aux aspects les plus grandioses des campagnes de notre pays.

LES VACANCES.

QUÉBEC, 15 juillet 1866.

Les événements ne prennent pas de vacances cette année, et les journalistes non plus. Les événements paraissent même avoir choisi le temps où d'ordinaire les gens qui aiment le frais vont à la campagne, pour se mettre en mouvement et éclater de tous les côtés à la fois. Tandis que le canon tonne en Europe, nos députés engagent, à Ottawa, leur dialogue annuel dont le télégraphe fidèle nous apporte, chaque matin, l'écho indiscret. Il pleut des nouvelles ; mettez la main à la fenêtre, si vous en doutez. Les colonnes des gazettes sont débordées et l'inondation s'étend jusqu'aux terrains aurifères des annonces que les Faits Divers menacent d'envahir. Deux malles de l'Europe viennent chaque semaine verser sur la table *éditoriale* des amas de journaux qu'il faut dépouiller en toute hâte pour en tirer, au profit des lecteurs, quelques extraits, au lieu de déguster à loisir l'esprit pétillant des chroniques parisiennes et de savourer lentement la substance fortifiante de la prose, admirable de clarté, des articles politiques. La presse anglaise, qui pourrait mieux employer l'argent de

ses généreux abonnés, se fait expédier, chaque nuit, cinq ou six colonnes d'éloquence parlementaire, qu'il faut bon gré mal gré consommer avant d'écrire son article *éditorial.*

Ce n'est pas tout. A peine le journaliste a-t-il commencé à tracer, de cette écriture relâchée particulière aux improvisateurs de la plume, sur une demi-feuille de papier fourni par l'Etat, ces mots, début obligé de tout article bien senti, (littérature ministérielle) : " Le ministère fort et puissant qui nous gouverne, " ou ceux-ci (style d'opposition) : " L'odieuse coterie qui nous tyrannise, " que l'on frappe à sa porte. Il se retourne avec l'impatience d'un écrivain que l'on arrête au milieu d'une phrase dont il a peur d'oublier la fin.

Un visiteur, dont la démarche trahit un embarras contenu, s'offre à sa vue. Une odeur de manuscrit trop longtemps retenu sous enveloppe, se répand à l'instant dans la chambre. Le journaliste flaire une correspondance déjà refusée par plusieurs journaux. L'inconnu dévoile l'objet de sa visite. Il a à se plaindre du maire de son village, et il voudrait, sous le voile de l'anonyme, en tirer une vengeance éclatante. Il est bien entendu que, dans aucun cas, son nom ne sera connu ; car ce serait l'exposer aux représailles ; et l'on comprend facilement que, s'il donne des coups, ce n'est pas pour en recevoir.

Vous faites remarquer à cet inconnu qu'il vous est impossible de lui accorder ce qu'il vous demande : la presse n'étant point une arène destinée aux querelles particulières. Il s'étonne ; puis se fâche. A quoi bon les journaux s'ils ne révèlent pas toutes les injustices, s'ils ne vengent pas l'innocence opprimée ? Il vous soupçonne d'être vendu au maire.

— C'est parce que vous avez peur de perdre son abonnement, s'écrie-t-il. Eh bien ! vous n'y gagnerez rien, je renvoie le mien.

L'esprit attristé par le regret que laisse toujours la perte d'un abonné, le journaliste reprend son article :

" Le ministère fort et puissant qui nous gouverne vient d'ajouter un nouveau bienfait à tous ceux dont il a déjà comblé le pays. "

Ou bien :

" L'odieuse coterie qui nous tyrannise vient d'ajouter une nouvelle infamie à la longue série de ses trahisons. "

On frappe de nouveau. Cette fois, c'est un abonné qui se plaint de ne pas recevoir son journal. Il lui manque un numéro sur trois ; sa femme qui lit le feuilleton enrage ; le héros du roman s'est marié sans qu'elle l'ait su, dans un des numéros qui se sont égarés.

Ici je demande la permission d'ouvrir une parenthèse. On sait ce qui se passe dans la plupart des villages, à l'arrivée de la malle. Les habitués du bureau de poste s'emparent des journaux et se forment en comité de lecture. Si quelque abonné survient et réclame sa gazette, on lui dit qu'elle n'est point arrivée ; et il s'en va pestant contre la négligence de l'éditeur. Chacun emporte le journal qui lui plaît. Dans tous les cas, les abonnés ne sont servis qu'après les habitués du bureau de poste.

Après l'abonné qui se plaint de ne pas recevoir son journal régulièrement, survient le lecteur assidu qui serait heureux de voir figurer dans les colonnes de " votre estimable feuille " une amplification de son fils, jeune rhétoricien plein d'espérances et de métaphores ; puis, arrive le frondeur de tous les abus, qui voudrait vous voir taper à bras redoublés sur tout le monde : sur le gouvernement, sur la corporation, sur les marguillers, sur les compagnies de bateaux à vapeur, sur les employés publics, et même sur les passants. Vous lui ouvrez à deux battants les portes du journal ; vous lui mettez la plume à la main et lui donnez permission d'écrire tout ce qu'il dit, pourvu qu'il le signe. Soudain il se calme ; il n'est pas sûr ; il verra ; il s'assurera de la chose ; d'ailleurs, il ne veut pas se compromettre, il n'est pas homme public, lui.

Bref, il s'excuse et s'en va. Au coin de la rue, il aborde un sien ami, à qui il raconte qu'il vient de vous révéler les abus les plus criants et que vous avez refusé tout net de les faire connaître au public. En manière de conclusion, il s'écrie :

— Il n'y a pas un journaliste indépendant. Ah ! si j'avais seulement un carré de papier et une plume !

Il y a encore l'inventeur, l'homme qui vient de découvrir le moyen de faire des omelettes sans œufs et qui ne réussit qu'à faire des omelettes de tous ses œufs. Celui-là vous confie son secret, pour qu'à un signal donné, vous le puissiez révéler au monde.

Etonnez-vous après cela que parfois les articles soient décousus, mal écrits. Si, en particulier, cette chronique vous paraît mal venue, si mon style vous semble essoufflé, sachez que je remplace à l'improviste mon confrère et ami Gérin, qui est empêché ce mois-ci de remplir sa tâche ordinaire, et qu'entre deux articles politiques, il me faut courir une étape de dix à douze pages, à bride abattue, sans laisser reposer ma plume.

Il se fait de ce temps-ci en Europe un si grand bruit d'hommes, de chevaux et de canons qu'il est impossible de n'y point prêter l'oreille, et c'est de ce côté que la Chronique doit d'abord porter ses pas.

Lorsqu'éclata la guerre d'Orient il n'y eut qu'un sentiment au Canada. Pendant que nos voisins sympathisaient avec les Russes et se moquaient des lenteurs du siége de Sébastopol, — car ils n'avaient point encore appris devant Richmond que l'on ne prend pas les villes en un jour, — nous n'avions, nous, qu'une pensée, qu'un vœu, celui de voir triompher les drapeaux unis de la France et de l'Angleterre. Notre enthousiasme nous joua même un mauvais tour. Un Tartare facétieux ayant fait courir le bruit en Europe que Sébastopol

était pris, nous nous empressâmes d'illuminer. La fête fut splendide. Cependant lorsqu'enfin la nouvelle authentique de la chute du boulevard russe nous parvint, nous eûmes, malgré l'ardeur de nos désirs, quelque peine à rallumer nos lampions.

La guerre d'Italie ne trouva pas parmi nous la même unanimité d'opinions. A coup sûr, la perspective de voir une terre glorieuse et chère au monde entier rendue à la liberté par la France, n'avait d'abord rien que de séduisant; mais la vue du Piémont nous gâtait cette perspective. La pensée que ce petit pays ambitieux allait hériter des conquêtes faites par les armes françaises, la crainte que le trône du Saint-Père ne ressentît le contre-coup de la chute des trônes des autres princes italiens, refroidissaient la sympathie que nous ressentions pour la délivrance de l'Italie.

Cette fois-ci, nous étions tout-à-fait Autrichiens, aussi Autrichiens que François-Joseph. Nous admirions ce grand empire qui avait pleine confiance en ses forces, qui osait résister à la pression diplomatique de la France, de la Russie et de l'Angleterre, et attendre de pied ferme la Prusse et l'Italie. Il nous semblait que Benedeck allait conduire les vieilles légions impériales à quelque grande victoire qui ferait rentrer dans ses frontières la Prusse domptée. Il nous tardait de voir Victor-Emmanuel recevoir sur le champ de bataille, en face du monde, la leçon sanglante qu'il méritait.

De tous les héros que notre époque a acclamé, le plus plaisant à coup sûr est Garibaldi. Ce Jérôme-Paturot belliqueux croit être le libérateur de l'Italie; il s'imagine avoir fait la conquête du royaume de Naples, tout comme Alexandre Dumas se figure avoir fait la révolution de 1830. Il passait la moitié de son temps dans l'île de Caprera à écrire des lettres à des dames anglaises qui lui demandaient des morceaux de sa chemise rouge. Il aurait dû donner pour excuse qu'il boîtait encore afin de ne pas sortir de son île, où il jouait au

Robinson de la démocratie, au milieu d'un groupe de Vendredis. Chaque matin, il se levait de mauvaise humeur parce que Victor-Emmanuel ne le faisait pas demander pour prendre Rome ou Venise. Il se plaignait de ce qu'on retenait son bras victorieux. Lorsqu'il a eu ses coudées franches, que n'a-t-il pris Venise avec les dents? Le premier choc de ses volontaires avec les troupes autrichiennes n'a pas été brillant et a mis fin, il faut l'espérer, à l'épopée garibaldienne, dont les gens d'esprit riaient depuis longtemps sous cape, mais que les badauds des deux mondes prenaient encore au sérieux.

La fortune de la guerre a tourné contre l'Autriche. Le canon rayé l'avait vaincu en Italie, le fusil à aiguille l'a vaincu en Bohême. Venise appartient à l'Italie, qui triomphe en 1866 par les armes de la Prusse, comme elle avait triomphé en 1859 par les armes de la France.

La première semaine de juillet est consacrée, de temps immémorial, à couronner le mérite naissant et à récompenser les succès de la jeunesse studieuse en lui distribuant la collection Mame ou Lefort. On ne rencontre par les rues que des pères pliant sous le poids des lauriers remportés par leurs filles, et des mères inquiètes escortant au bateau ou à la gare les malles en désordre de leurs fils.

Rien qu'à l'air des familles, on devine si les enfants ont eu des prix. Le père dont l'héritier a fait le *bourgeois* toute l'année, s'en retourne la mine renfrognée, tandis que l'indigne objet de ses tendres soins gambade devant lui, pressé de secouer les souvenirs du collége et de goûter les plaisirs de l'indépendance, tout à fait consolé d'avoir été le dernier de sa classe par la pensée de monter, matin et soir, la jument grise de son parrain. La mère jette des regards furieux sur les jeunes filles qui passent, emportant leurs couronnes, et critique leur toilette pour diminuer l'éclat de leur triomphe.

Quelques parents, prévoyant que leurs enfants n'auront pas de prix, ont le soin de les retirer du collége avant la fin de l'année ; ce qui leur fournit l'occasion de dire à leurs amis et connaissances :

— Ce pauvre enfant ! il n'a pas eu de bonheur. Il comptait avoir tous les premiers prix de sa classe, mais il avait tant travaillé toute l'année qu'il en a fait une maladie. Il a fallu le ramener en toute hâte à la maison ; jugez de son désappointement ! Il était tombé dans une sombre mélancolie dont nous ne savions que faire pour le tirer. Il rêvait chaque nuit qu'on lui volait ses prix. C'était navrant.

Parfois, c'est l'écolier qui, bien avisé, tombe de lui-même malade et échappe ainsi aux humiliations de la défaite.

En général, l'écolier qui, durant tout son cours, se tient à l'arrière-garde, emploie aussi bien ses vacances qu'il a mal employé le temps de ses études. Il pille les économies de sa vieille tante et joue au cheval fondu avec ses camarades dans le salon de sa mère.

Le calme ne renaît dans la campagne qu'au mois de septembre, à la rentrée des classes. Les vacances des écoliers finies, les vacances des parents commencent.

La ville émigre à la campagne. En revanche les Américains commencent à venir. Braves gens qui partent d'Albany ou de Boston pour respirer l'air chaud de Québec ou de Montréal. Ils se promènent en plein midi, ils suent à grosses gouttes en montant à la Citadelle, ils étouffent dans les chambres d'hôtel ; n'importe, ils s'en retournent contents et croient s'être rafraîchis le teint. Ainsi va la comédie. Les habitants de Philadelphie quittent leur ville, parce que la chaleur y est intolérable pour aller respirer l'air frais à New-York, où il fait aussi chaud, et les habitants de New-York, toujours pour respirer le frais, vont à Philadelphie soutenir le poids des

chaleurs que fuient les Philadelphiens. Au fond, s'ils restaient chacun chez soi, ils auraient moins chaud; mais les hôteliers ne feraient plus leurs affaires et les compagnies de bateaux à vapeur ne paieraient pas de dividende. Pour peu que l'on soit actionnaire, on comprend la nécessité des voyages et l'utilité des voyageurs.

Si les pluies abondantes que nous avons eues depuis quelque temps, ont fait croître les moissons, elles ont empêché les voyageurs de pousser. Les hôtels n'ont eu que des demi-récoltes de dollars. Il faut avouer aussi qu'il est tombé assez d'eau pour motiver une hausse dans le prix des parapluies. On comprend que les gens ne se risquent pas sur la route lorsqu'il leur faut mettre des caoutchoucs pour sortir. On aime mieux prendre des bains chez soi que sur le trottoir.

En revanche, la campagne, arrosée tous les jours, est charmante. Les prairies vertes et fleuries étincellent après la pluie, et le soleil sèche en un instant l'herbe humide. Heureux ceux qui, du matin au soir et tard dans la nuit, respirent l'odeur des champs, la senteur des foins, le parfum des fleurs! Leur cœur est content et leur santé florissante. L'ombre des arbres est la seule qui s'étende sur leur vie, et ils savourent en paix les dernières fraises. La fraise! le premier des fruits par ordre de naissance et par la délicatesse du goût, qui disparaît si vite du marché des villes, mais qui se cache encore quelque temps sous les touffes d'herbe, au bord des bois, où elle devient la pâture des jeunes gourmets qui courent les champs.

Nous aimons notre pays, du moins nous le disons volontiers; et sans doute que le choix de la feuille d'érable comme emblême national est une délicate flatterie à l'adresse de nos grandes forêts. Mais cette belle nature qui nous environne, qui étale sous nos yeux ses merveilles, l'admirons-nous assez, en sentons-nous toutes les beautés? Il ne suffit pas d'aller à Cacouna pour aimer la campagne, et il y a tel bourgeois qui,

en cultivant l'unique pot de fleurs de sa fenêtre, jette chaque matin sur la nature un long regard qui vaut toutes les exclamations des touristes.

En France, il est de mode de se pâmer devant le moindre brin d'herbe, de tomber en arrêt à l'aspect d'un vert bocage. Les romanciers ne se tiennent pour satisfaits que lorsqu'ils ont orné leurs fictions d'une douzaine de descriptions plus ou moins exactes de toutes les plaines, vallons ou collines que leurs personnages traversent pour se rendre au dernier chapitre. Ce serait à croire que les trois quarts des Parisiens passent leur vie à effeuiller des marguerites au pied de la colonne Vendôme et se nourrissent de feuilles de roses chez Bignon. Le lecteur finit par se lasser de voir à chaque instant l'héroïne se baisser pour cueillir une simple fleur des champs ou le héros se mettre à quatre pattes pour brouter l'herbe tendre ; il saute les descriptions.

Nos auteurs ne suivent pas l'exemple des écrivains français et ne sont guère prodigues de descriptions. Ils ont peut-être raison après tout ; ce qu'ils pourraient écrire serait tellement au-dessous de la réalité. Nous n'avons qu'à fermer le livre et qu'à regarder devant nous, pour contempler le plus beau et le plus varié des spectacles.

LA SUCCESSION-BONNET.

QUÉBEC, 22 août 1866.

Je l'ai dit ailleurs : notre littérature manque de types joyeux. On ne rit pas assez de ce bon rire que nos aïeux avaient importé de France en le développant. Nos personnages sont comme nous, graves et compassés. Ils ne gesticulent pas à tout rompre, à la façon de nos gens d'autrefois.

Ce n'est pas que ces types joyeux nous manquent dans la vie réelle. Tous les jours je rencontre des gens qui seraient tout à fait à leur place dans une œuvre comique. Ils souffrent même visiblement de n'y être pas, ils s'impatientent.

La France a toute une galerie moderne de types rejouissants, galerie non moins intéressente et plus curieuse que celle des grands hommes, car en la parcourant on ne rencontre que des figures épanouies qui n'ont coûté à l'humanité que des éclats de rire. Cette galerie s'ouvre par ce superbe personnage de Joseph Prudhomme dont l'effigie majestueuse orne presque tous les coq-à-l'âne contemporains, et se ferme provisoirement par ce marchand de crayons de génie, ce Mangin

dont le casque rayonnera dans l'avenir, qui est mort, il y a quelque deux ans, poitrinaire comme une pâle jeune fille, et à qui j'entendais dire un jour, avec un accent inimitable, sur la grande place de Lille :

" Ma brave femme de mère m'a dit au sortir de l'enfance : Mangin, tu es *bien fait*, tu feras ton chemin dans le monde, car un *bienfait* n'est jamais perdu. "

A Paris, on rencontre à chaque pas un personnage dont l'on a fait connaissance dans les esquisses satiriques : ici Jérôme Paturot, plus loin Calino. Le bottier qui vous chausse, le tailleur qui vous habille, le chemisier qui vous met au cou un faux col, le coiffeur qui vous passe un fer dans les cheveux, le cocher qui vous promène au pas et à l'heure, le garçon de restaurant qui vous sert chaud un poulet froid, sont autant de personnages comiques.

En arrivant à Paris, j'entrai chez un coiffeur à qui je confiai ma tête échevelée par l'aquilon. Ses premières paroles me donnèrent la note de l'air qui allait sans cesse résonner à mes oreilles et que plus tard j'essaierais de chanter moi-même :

— Monsieur, me dit-il, je suis en train de révolutionner la chemise. Tandis que tout marchait dans le monde, la chemise est restée stationnaire. L'art du chemisier est encore à l'état d'enfance, je vais l'émanciper ! Je prépare une chemise qui étonnera Paris et fera le tour du monde.

Ce coiffeur joignait à l'industrie des cheveux, qu'il jugeait impuissante à le porter au faîte de la fortune, l'industrie des chemises. Naïf comme on l'est à son premier pas dans une grande ville et dans la vie, je commandai une demi-douzaine de ces chemises qui devaient laisser si loin derrière elles les chemises qui avaient suffi jusqu'alors à l'humanité. Le pauvre diable à qui je fus obligé de les donner, ne pouvant les porter moi-même, a mal fini. On n'a jamais pu savoir si c'était un suicide ou un meurtre, s'il s'était étranglé au moyen de la chemise ou si c'était la chemise qui l'avait étranglé à son corps

défendant. Toujours est-il qu'on le trouva mort, trois jours après mon fatal cadeau, et qu'on fut obligé de l'enterrer dans ma chemise, faute d'en pouvoir faire sortir sa dépouille mortelle.

Le mot de mon coiffeur me rappelle celui de mon bottier, l'illustre Perrin-Leguay. A mon retour à Paris, après quelques années d'absence, je lui envoyai ma commande, en lui rappelant qu'il avait ma mesure.

— Oui, répondit-il à mon commissionnaire, j'avais sa mesure, mais *on m'aura gâté son pied en Amérique.*

Et il ne voulut rien faire avant d'avoir revu mon pied.

Un autre mot de lui achèvera de le peindre. Un de mes amis qui avait fait un long séjour à Paris, sur le point de revenir au Canada, alla lui confier une dernière commande. Perrin-Leguay lui demanda la faveur de voir encore une fois son pied et après l'avoir longtemps regardé, il s'écria d'un air triomphant :

— Vous rappelez-vous le pied que vous aviez en arrivant d'Amérique ? *Comme je l'ai formé !*

Mais je m'attarde en ces gais souvenirs, je reviens à mon sujet.

J'ai hâte de voir s'ouvrir le Musée de la gaîté canadienne : j'y glisserai volontiers quelques statuettes.

C'est peut-être dans les conversations des curés que l'on trouverait le plus d'éléments pour composer ces légères esquisses de personnages, qui ont acquis une sorte de célébrité gaie et dont le nom ne saurait être prononcé dans une réunion ecclésiastique, sans faire naître à l'instant sur les lèvres mille plaisantes anecdotes et une gaîté bruyante. Qui n'a entendu parler bien des fois du père O'Neile, par exemple ?

On trouverait aussi beaucoup à puiser dans les souvenirs des avocats qui suivaient les Cours de Circuit à la campagne, du temps où les Circuits n'avaient point encore vu disparaître leur physionomie désopilante sous leur éclat légal. Il faudrait

faire causer les vieux notaires, confidents de nos grands pères et spectateurs de tant de scènes de comédie qui menacent de rester inédites, étouffées entre un contrat de mariage et un testament.

Je n'ai point l'intention de tenter ici l'œuvre piquante que j'indique à ceux qui ont tout ce qu'il faut pour la mener à bonne fin : le goût des anecdotes, l'art du récit, l'amour de la gaîté, la passion des originaux. Je veux seulement suspendre dans un coin du *Foyer* un léger croquis d'un type qui vient de se montrer plaisamment dans une comédie des mieux montées et dont tous les acteurs ont, fort involontairement, rempli à merveille les rôles que leur avait assignés l'auteur.

Le faible de bien des gens parmi nous, c'est de croire qu'ils ont eu d'illustres ancêtres ou des aïeux millionnaires. Chacun a son château en Espagne ou en Allemagne. Les uns isolent de leur nom roturier le *de* par lequel il commence, et le transforment en particule noble ; les autres escomptent la fortune qui ne peut manquer de leur arriver du fond de la Bretagne, d'un jour à l'autre. A la dynastie éteinte des *Oncles d'Amérique*, nous voulons substituer la branche cadette des Oncles d'Europe. Il y en a à qui on annoncerait demain qu'ils sont les cousins du roi de Prusse qu'ils n'en seraient aucunement surpris. Ils feraient de suite leurs malles pour Berlin, afin d'aller réclamer leur part du butin de Sadowa. La fantasmagorie de la succession Bonnet a fait ici de nombreuses victimes.

Le but secret de plus d'un voyage en Europe, c'est de se découvrir des origines aristocratiques ou d'aller prendre possession de quelque château en ruines. A force de recherches, plusieurs finissent par trouver, au fond d'une vieille ville de province, d'antiques parentes trop bien conservées, qui leur demandent des pensions viagères. Un sentiment respectable se mêle sans doute à cette curiosité. On aime à renouer la tradition, à remonter le courant jusqu'à la source inconnue ;

on veut savoir si l'on est Breton, Normand, ou seulement compatriote des fromages de Brie.

Un auteur dramatique, qui a gardé l'anonyme, vient de tenter de corriger ce travers fort répandu par une comédie dont tout le monde parle aux champs et à la ville, et que je vais raconter brièvement.

Un brave homme vivait de peu dans le village de Kamouraska. Mettons qu'il s'appelait Bonnet et qu'à cause de cela on croyait qu'il était né coiffé. L'imagination populaire aimait à contempler en lui le descendant déchu d'une noble race, une victime résignée d'un grand malheur, l'épave d'un naufrage, l'obscur fragment d'une haute destinée brisée. Il avait des courtisans qui croyaient à son étoile et l'entretenaient dans le souvenir confus de sa grandeur passée et l'illusion de sa fortune à venir. En attendant, il chaussait les gens de son village tant bien que mal, mais personne, en prévision de l'avenir, n'osait dire où le soulier le blessait.

On écrivit en Allemagne, et bientôt on se crut sur la piste de l'héritage. Enfin un jour arrive une lettre de Francfort apportant la grande nouvelle attendue depuis si longtemps. On ne s'était pas trompé : Bonnet était bien le dernier rejeton d'une grande famille, l'héritier d'une opulente fortune. La lettre en cotait le chiffre à trente-trois millions de piastres et contenait une première traite de $108,000, un à-compte ! Il devait en arriver une pareille tous les trois mois.

Que l'on se mette à la place d'un homme qui se trouve tout à coup riche de trente-trois millions de piastres ! Cela étourdit un peu ; on se passe la main sur les yeux pour s'éclaircir la vue de ces millions. La nouvelle se répandit comme l'éclair, et on accourut de toutes parts serrer la main ou se jeter au cou du millionnaire. C'était à qui avait deviné son étoile sous les épais nuages qui l'enveloppaient. Plusieurs avaient des remords de s'être laissé chausser par lui, quoique tout le monde aurait bien voulu être dans ses souliers.

Lui, Bonnet, était simple et digne. Il portait avec aisance le poids de ses millions, il accueillait avec bonté la multitude, feignant d'ignorer la distance qui le séparait de ses égaux, de ses supérieurs de la veille, de ses obligés du lendemain. Les femmes commençaient à lui trouver la taille élégante et le port majestueux; veuf ou garçon, il attirait les regards des belles et les projets matrimoniaux affluaient sur sa tête.

Bonnet songea à l'emploi qu'il ferait de sa fortune. Chaud partisan politique, sa première pensée fut pour le candidat malheureux à qui il avait donné si souvent en vain sa voix inconnue.

" Je chasserai Chapais du comté, s'écria-t-il, je ferai élire Letellier. "

Il faut connaître le comté de Kamouraska, les luttes électorales acharnées entre deux candidats invariables dont il est le théâtre depuis douze à quinze ans, la passion, la persévérance que chacun apporte à faire triompher son candidat, pour bien comprendre ce cri de l'âme. Il n'y a pas un électeur, partisan du candidat évincé, qui n'en eût dit autant en pareille position.

Puis, Bonnet rassura ses concitoyens, qui craignaient déjà de le voir s'envoler avec ses trésors au sein tumultueux des grandes villes. Il resterait au milieu d'eux à manger ses immenses biens en famille, enrichissant tous ceux qui l'approcheraient. Non-seulement il n'y aurait plus un pauvre dans le village, mais il n'y aurait que des riches vivant des rentes de Bonnet. Chacun, de sa petite fenêtre du pignon, contemplait la douce perspective qui s'ouvrait ainsi à l'horizon du village.

Bonnet épanchait son cœur devant ses confidents qui ne se lassaient pas de l'écouter. Déjà il avait choisi le terrain sur lequel il devait se faire bâtir une résidence princière. Il esquissait le plan. A chaque instant, il ajoutait un étage, chan-

geait ses meubles, agrandissait son parc, supprimait les constructions voisines pour se ménager une plus belle vue.

On voulait lui faire choisir une compagne parmi ses amies d'enfance, les unes devenues veuves, les autres promues vieilles filles. Mais, passant la main dans ses cheveux, il aspirait à une plus brillante conquête. Nouveau seigneur de ces domaines, il prétendait conduire à l'autel la plus jolie fille du village.

A côté de Bonnet, il fallait voir son avocat, le futur administrateur de sa fortune, superbe et rayonnant. N'était-ce pas lui qui, le premier, avait soupçonné le millionnaire sous l'humble bottier? N'était-ce pas par ses soins qu'on était parvenu à découvrir ce précieux secret, et à ravir à la vieille Germanie ce trésor? Il groupait les millions; il les faisait manœuvrer dans son étude hantée d'habitude par des hôtes plus modestes; il les jetait par les fenêtres. On se serait cru chez l'intendant de M. de Rotschild. Il circulait à pas comptés, ruminant des chiffres; de temps à autre, on l'entendait murmurer: Cent mille piastres.... château.... Francfort.... Bismark....

Le voyant si agité, les gens se rangeaient respectueusement sur son passage. Apparaissaient déjà sur son front les rides creusées par les préoccupations d'une administration trop compliquée.

Après s'être abandonné à toutes les joies d'une fortune anticipée, il fallut songer à la réaliser. La lettre qui annonçait la prodigieuse nouvelle était très-explicite et fort détaillée. Avec cette lettre-là à la main, on pouvait se rendre à Francfort et ramasser l'héritage. Comme on se doutait bien en Allemagne que Bonnet avait oublié la langue de ses ancêtres, on avait eu soin de joindre au texte allemand une excellente traduction. La traite, adressée à la Banque de l'Amérique Britannique du Nord, était en bonne forme.

Il fut décidé que Bonnet irait en personne, accompagné de

son avocat et des principaux citoyens de l'endroit, réclamer à la banque le paiement, en or, de sa traite. Tout le monde était d'opinion qu'on ne pouvait mettre trop d'empressement et de solennité dans cette première démarche. Seulement, si Bonnet avait en portefeuille une traite de $108,000, il manquait de monnaie pour défrayer ses dépenses de voyage. Il y eut lutte pour savoir qui serait admis à la faveur de lui prêter de l'argent : l'avocat l'emporta. De plus, le costume de cet homme fortuné avait été jusque-là fort négligé ; il avait grandi dans l'ignorance des tailleurs. Le conseil municipal lui vota une garde-robe et les meilleurs artistes du village furent employés à l'habiller des pieds à la tête ; ils se surpassèrent.

Le jour du voyage à la ville fixé, il fut convenu que tous les paroissiens accompagneraient Bonnet et son avocat jusqu'à la station du chemin de fer. Les vieillards restèrent à garder les maisons. La démonstration fut brillante, enthousiaste, et Bonnet, en gants jaunes, s'élança, suivi de son avocat, dans le train rapide qui l'emporta dans la direction de la Banque de l'Amérique Britannique du Nord.

La nouvelle qu'un millionnaire venait de prendre le train se répandit promptement parmi les passagers. La foule se pressa dans le char qui le portait. Il y avait là des hommes d'affaires qui exprimèrent quelques doutes sur la traite, mais leur voix fut promptement étouffée sous les clameurs enthousiastes de la foule. On s'arrachait Bonnet qui commençait à se friper.

Aussitôt arrivé en ville, le cortége se dirigea vers la banque, l'avocat battant la marche d'un pas rapide. On fit ouvrir à deux battants la grande porte, et le millionnaire franchit pour la première fois le seuil du temple de l'escompte. Mandé en toute hâte, le caissier accourut à la nouvelle que l'on réclamait le paiement immédiat, en or, d'une traite de Francfort de $108,000.

— Faites payer de suite, dit l'avocat en lui tendant la

traite, M. Bonnet est pressé, et d'ailleurs il n'aime pas à attendre.

Le caissier examina la traite et laissa échapper un soupir de soulagement.

— Messieurs, leur dit-il, vous êtes victimes d'une mystification. Cette traite ne vaut rien.

Et il prouva son dire avec une telle évidence, qu'à mesure qu'il avançait dans sa cruelle démonstration, Bonnet redevenait lui-même. Il ôtait ses gants jaunes et faisait mine de se dépouiller de ses pantalons neufs. Quant à l'avocat, il fondait, En cinq minutes, il avait diminué de $108,000.

En quittant la banque, Bonnet, son avocat et la députation s'enfuirent à la station, sans vouloir regarder personne ni répondre à aucune question.

Cependant les habitants de Kamouraska se portèrent en foule au retour du train pour fêter l'arrivée des $108,000. Il pleuvait et, par moment, sans pouvoir se rendre bien compte de la cause de ce refroidissement, ils sentaient leur enthousiasme faiblir. L'heure de l'arrivée du train approchant, leur foi renaissait, et ce fut par des hourrahs formidables qu'ils saluèrent l'apparition de Bonnet et de son avocat. Mille questions éclatèrent immédiatement après.

L'avocat eut à peine la force de confier la fatale nouvelle à l'oreille de quelqu'un. Aussitôt elle se répandit comme la foudre. Ce fut un désastre ; tous les châteaux en Espagne croulèrent à la fois. Puis, vinrent les récriminations qui tombèrent comme grêle sur le crédule avocat, coupable d'avoir procuré à ses concitoyens la douce illusion de la fortune durant deux jours.

Quant à Bonnet, on le vit reparaître, un quart d'heure après, dans son costume habituel. Il avait déjà pris son parti du naufrage de sa fortune et venait consoler les autres de la perte de ses trente-trois millions de piastres.

APRÈS LES VACANCES.

21 septembre 1866.

Il faut que les écoliers en prennent leur parti : les vacances sont finies. Les portes de tous les colléges se rouvrent et l'on voit défiler dans les grandes cours, silencieuses depuis deux mois, le cortége des *coffres bleus* gravissant vers les dortoirs. Les anciens écoliers lancent, en passant, un trait malin ou quelque vieille plaisanterie de l'année dernière au portier qui se tient majestueusement à l'entrée, son paquet de clefs à la main. Puis, ils saluent de loin, par un geste de menace, la figure mal nourrie du cuisinier qui se montre dans l'embrasure d'une fenêtre du rez-de-chaussée. Nonobstant le regret de voir finir les vacances qui leur remplit le cœur, ils ne revoient pas sans plaisir ces figures familières.

L'arrivée des nouveaux écoliers est douloureuse. C'est un chapitre de larmes, auquel la mère, le fils et parfois le père collaborent. Les larmes les plus sincères ne sont pas toujours celles de l'enfant. Il est tout à fait consolé et joue aux barres de toutes jambes, que l'auteur de ses jours verse encore chaque

jour un torrent de larmes dans son potage bouillant, en songeant que le petit absent manque de confitures à son dîner.

La vie est remplie d'épreuves : les moralistes le disent, et notre existence de chaque jour le prouve ; mais il n'est guère d'épreuve qui paraisse plus dure que celle d'apprendre sa première leçon, sur un banc de bois, lorsque l'on vient de quitter la *bergère* moëlleuse de sa mère. On commence avec courage, on entame la tâche avec intrépidité, mais aux premières difficultés, aux premières résistances de la mémoire, les yeux se lèvent involontairemeut et se tournent d'instinct vers l'horizon encadré dans les étroites fenêtres de la salle d'étude. Cet horizon se remplit à l'instant des plus riantes images : le panorama des vacances passe lentement sous les yeux de l'écolier. Il est dur de revenir ensuite à son devoir, et de pareilles visions désenchantent vite de la grammaire.

Les anciens écoliers, d'ailleurs, au lieu d'adoucir ce qu'ont de rude les premiers jours de la vie de collége, n'épargnent rien pour en accroître les amertumes. Les nouveaux ou *navets* sont les victimes d'odieuses persécutions, de supplices raffinés. Non content de les soumettre à la torture morale du ridicule, on les enferme parfois dans un cercle de bourreaux qui accablent la victime de coups de genoux aussitôt qu'elle tente de s'échapper. Le cercle se resserre peu à peu et finit par presser si vivement le *navet*, qu'il en sort mortifié et attendri.

Peu après la rentrée des élèves, les passions révolutionnaires commencent à fermenter. Des complots s'organisent contre le repos des professeurs et la tyrannie des classiques. On a lu Salluste, on se souvient de Cicéron, on admire Brutus. Mais Pharsale arrive, et la victoire reste à César ; il faut se remettre au latin. L'ordre règne au dortoir troublé durant quelques nuits par des appels aux armes imités de l'antique.

De mon temps, au collége, grands et petits tentèrent une parodie de la révolution de 48. On se souvient que la plus bénigne des républiques avait été accueillie, même dans le

monde conservateur, avec une certaine sympathie. Le directeur des études crut pouvoir, sans danger, nous faire connaître cet événement qui paraissait devoir modifier si profondément le cours d'Histoire de France. A l'instant, les têtes fermentèrent. Les plus ardents se demandèrent s'il n'y aurait pas lâcheté à refuser de suivre les traces de la jeunesse de Paris. Chacun se choisit un modèle, un héros, Les plus éloquents jouèrent au Lamartine. Quant à moi, jeune encore, je bornai mon ambition à imiter un des membres du Gouvernement Provisoire que j'ai eu l'honneur de connaître douze ans plus tard à Paris. Il me parla du Canada comme d'une ancienne colonie espagnole. Cela me décontenança un peu, et je ne crus pas devoir lui parler de la représentation de la révolution de 1848 que nous avions donnée au collége, ni du choix bien flatteur que j'avais fait de lui comme héros et modèle.

La révolution étouffée, l'heure de la retraite sonne. Le prédicateur est éloquent, une douce atmosphère de piété se répand dans le collége, et comme après tout l'âme des jeunes révolutionnaires est encore très-facile à émouvoir, Pompée se repent, Brutus se convertit et forme le projet de prendre la soutane à la fin de l'année. Durant huit jours, les classiques sont en baisse et les Pères de l'Eglise triomphent.

Il y a des jours où l'on éprouve un certain plaisir à se rappeller la figure, les habitudes, les traits célèbres de ses anciens compagnons de classe ; mais il n'en est pas où l'on aime à rencontrer ces gens qui ont la fatale habitude de narrer, en toute réunion, leurs histoires de collége. Les espiègleries de jeunesse perdent beaucoup à être exhumées. Elles sentent le renfermé.

De temps à autre les élèves du même cours devraient se réunir en un fraternel banquet, comme cela se pratique en France. Ils renouvelleraient connaissance. A un bout de la table, on verrait un riche négociant et à l'autre bout le tailleur

qui l'habille. De ma classe sont sortis des avocats surtout, des prêtres, des marchands, des médecins, un aubergiste, un bottier, des inconnus, à part moi, chroniqueur.

La question d'argent domine en ce moment toutes les autres ; il faut que j'en parle, si je ne veux pas que cette chronique manque d'actualité. Ne vous effrayez pas cependant, ce n'est pas un alignement de chiffres que vous allez avoir sous les yeux, ni des manœuvres de Bourse que je vais vous décrire.

La banqueroute est considérée par bien des gens comme le premier échelon de la fortune. Un commis entendu passe marchand ; il s'établit sans argent et avec une ombre de crédit. Après un an, deux ans, plus ou moins, il est au bout de sa corde ; il a beau y faire des nœuds, il faut qu'elle casse, et il n'a pas le sou pour la renouveler ! Une seule ressource lui reste, s'il ne veut pas redevenir commis. Il n'y a que la banqueroute qui lui puisse donner le capital dont il a besoin. Sa conscience hésite, mais ce qu'on appelle le sens commercial l'emporte. Il se résigne gaiement à faillir ; un arrangement à l'amiable liquide ses affaires, lui assure un fonds de magasin et un crédit nouveau. Parfois une seconde banqueroute est nécessaire : c'est le grand coup de dé. Lorsqu'il faut avoir recours à une troisième opération de ce genre, il est rare qu'elle ne soit pas fatale.

Un des côtés les plus curieux de la comédie de l'argent au Canada est celui-ci : c'est que le talent d'un négociant, le secret du succès, ne consiste pas tant à capter les bonnes pratiques qu'à fuir les mauvaises, à engager les gens à beaucoup acheter qu'à les amener à ne point acheter au-dessus de leurs moyens. Le négociant n'a d'autre protection que sa prudence. Il peut vendre tant qu'il veut, car ceux à qui il vend savent

qu'ils peuvent échapper à la nécessité du paiement : l'issue de la banqueroute leur est toujours ouverte. C'est donc à lui à se borner et à ne vendre que ce qu'on est en état de lui payer.

Aussi parmi nous, ce qu'on appelle les marchands *serrés* réussissent-ils mieux que les grands négociants. Tôt ou tard ceux-ci roulent dans l'abîme que les faillites du petit commerce ont creusé sous leurs pas.

Le négociant naïf qui essaie de transplanter ici les habitudes du négoce européen, est victime de ses illusions commerciales. Il s'établit et les pratiques accourent : toutes les pratiques dont les autres marchands n'ont pas voulu. Il s'empresse pour satisfaire et retenir la magnifique clientèle qui lui arrive. Il fait goûter de son meilleur vin à celui-ci, invite celui-là à déjeûner chaque fois qu'il vient en ville ; il tutoie l'un et va voir au collége les enfants de l'autre, en leur portant des cargaisons de bonbons. Sa diplomatie a un succès éblouissant ; les ventes vont un train d'enfer, le magasin se vide. Le quart d'heure de Rabelais arrive, cependant ; tous protestent de leur envie de payer, plusieurs même donnent des à-comptes, mais personne ne paie en plein. Le négociant se multiplie, s'épuise pour faire face aux billets de ses clients qui lui reviennent non-payés. A la fin de l'année, c'est une perte nette du capital, une ruine totale. Le malheureux négociant succombe d'un excès de ventes.

Les fréquentes catastrophes particulières qui troublent le commerce ont souvent aussi une autre cause. La société canadienne vit au-dessus de ses moyens, trop grassement ; il n'y a guère que les gens riches qui y soient économes. Il faudra tôt ou tard que nous nous mettions au régime suivi par les petits bourgeois en Europe, car petits bourgeois nous sommes tous ou presque tous.

L'automne nous a apporté le beau temps que l'été ne nous avait pas donné. Quelle charmante saison ! Il faudrait être poitrinaire pour la trouver triste ; et encore ces pauvres cœurs souffrants éprouvent-ils à la vue des feuilles qui tombent un doux sentiment de sympathie, un pressentiment de délivrance. C'est la mort qui approche voilée et qui étend lentement la main sur ses victimes.

Pour ceux qui ont la santé, la gaîté, l'automne vaut le printemps. La saison, légèrement assombrie, a une douceur infinie, un charme d'une mélancolie pénétrante. Les feuilles jaunies ou rougies font aux arbres une parure de la nuance la plus délicate et la plus ravissante. C'est le temps des pommes, des beaux fruits fermes et sains.

Si vous aimez la nature, allez dans les bois jonchés de feuilles, courez les champs dont l'herbe se fane ; et dites-moi ensuite si ce soleil voilé de l'automne n'échauffe pas doucement le cœur ! Le sang coule vigoureusement dans les veines et l'imagination déploie largement ses ailes dans un ciel serein.

La récolte est meilleure que la pluie ne permettait de l'espérer. J'ai remarqué que chaque année on désespère trop vite du grain ; il finit par valoir mieux que l'opinion qu'on exprimait, généralement, sur son compte. Au printemps on est plein d'espérances ; mais vers le milieu de l'été on n'hésite pas à déclarer la récolte manquée. Quand tout le grain est rentré, on s'aperçoit qu'elle est bonne. Même dans les meilleures années, on n'admet cette vérité consolante qu'au dernier moment et lorsqu'il n'est plus possible d'en douter. Cette année, il y avait toutes les raisons du monde de se décourager, et il faut constater avec bonheur que la pluie ne nous a pas fait autant de mal qu'elle semblait le désirer.

Tandis que les feuilles se préparent à tomber, les pêcheurs retirent leurs filets et les chasseurs prennent leur fusil. C'est le quart-d'heure de Rabelais pour les perdrix. Je n'aimerais pas à être petit oiseau, quoi qu'en dise la chanson, ni poisson dans l'eau.

La pêche à la ligne est un exercice salutaire et un plaisir suprême pour ceux qui aiment à rester assis. Que ceux qui n'ont jamais pêché jettent la première pierre aux patientes victimes de cette passion innocente ! Est-il sous le soleil un passe-temps plus inoffensif que celui d'attendre, durant des heures, que de malheureux poissons, qui laissent des familles au fond de l'eau, viennent mordre à un hameçon caché sous un vers, qui n'est pas même un alexandrin ? Il n'y a que les poissons qui auraient droit de s'en plaindre. La seule émotion possible, c'est que le pêcheur s'endorme et glisse à l'eau. Mieux vaut après tout regarder nager des poissons rouges dans un bocal bleu chez les apothicaires. Cela ne fait de mal à personne.

Il est entendu que la chasse est un plaisir plus noble que la pêche à la ligne. La pêche a l'air d'un guet-à-pens ; on surprend la bonne foi des poissons, on les attrape lâchement. Un pêcheur qui se respecterait, dédaignerait l'artifice du vers. Il tendrait son hameçon sans masque. Les poissons sauraient à qui ils ont affaire. La partie serait égale, la lutte loyale.

Le chasseur attaque sa proie de front ; mais parmi le gibier qu'il prétend avoir tué, il y a bien des pièces achetées à la sourdine, bien des oiseaux empaillés empruntés aux étalages des manchonniers. Il part pour la chasse plein d'une ardeur meurtrière. A son approche, le gibier s'éloigne, les oiseaux se sauvent à tire-d'aile. Seule, une perdrix, en proie à quelqu'accès de mélancolie et cherchant une fin prompte, vient se jeter sur le bout de son fusil. Le coup part, le suicide est consommé, et la gloire du chasseur est mince. Il faut pourtant que son amour-propre soit sauf. Il rencontre un chasseur plus

heureux et qui s'en retourne accablé de gibier. Il l'entraîne derrière un arbre et le corrompt. Le gibier passe d'une main à l'autre. Le Nemrod improvisé va faire un tour au fond des bois pour se donner le désordre d'un homme qui a poursuivi avec frénésie des oiseaux qui ont disputé chèrement leur vie ; puis, il rentre heureux et triomphant au logis.

Le récit qu'il fait de sa campagne est semé des plus poignantes péripéties : cette tourte planait au loin, lorsqu'un coup admirablement tiré l'a abattue, et il n'y a eu qu'une voix parmi les chasseurs pour applaudir à tant d'adresse ; cette perdrix se croyait sauvée, cachée qu'elle était dans un épais feuillage, quand elle est tombée mortellement frappée. En poursuivant avec trop d'ardeur ce lièvre blessé, il a failli se noyer dans un ruisseau grossi par les récentes pluies.

La famille est convoquée pour écouter les récits de l'heureux chasseur et faire festin des produits de sa chasse. Il s'épanche, narre ses exploits, dépeuple les forêts, dévaste la plaine : aucun oiseau n'est à l'abri de ses coups ; tandis que les convives mangent avec un appétit assaisonné d'admiration.

Je dînais l'autre jour chez un chasseur. Le dîner était abondant, comme c'est l'habitude dans les familles canadiennes. L'enfant de la maison mangeait comme quatre. Le père voulait mettre un frein à l'appétit dévorant de son héritier, mais la bonne mère semblait contrariée de cette intervention arbitraire :

— Songe donc, lui dit mon ami d'un ton profondément convaincu, songe donc au *revers de la médaille !*

A PROPOS DE FUNÉRAILLES.

QUÉBEC, 30 novembre 1866.

C'est le mois des souvenirs tristes, le mois où l'on songe aux jours désolés et aux pertes irréparables. Quoique la Chronique soit, par nature, tenue d'aborder toute chose, le sourire aux lèvres, il faut bien qu'ici, un instant, elle oublie sa gaîté et s'incline, pensive, devant ses propres souvenirs. Et qui n'a pas les siens, amers et cruels ! Des figures que nous avons vues d'abord dans la vie, combien sont disparues et passent, voilées, dans notre mémoire ? Père bien-aimé, grand'mère joyeuse, amis fidèles, camarades des jeunes années, que d'êtres chéris ont quitté notre bras pour prendre, seul, la route funèbre ? Souvent nous les revoyons tels qu'ils étaient, à leur place accoutumée : le père laissant voir sur sa figure, attendrie par nos légers chagrins d'enfance, toute l'affection qu'il nous portait ; la grand'mère emplissant nos poches de bonbons, en chantant un refrain politique d'autrefois ; les camarades, à la sortie du collége, lorsqu'ensemble nous nous

élancions dans la carrière, avec toute la vitesse, bientôt ralentie, de jambes exercées à jouer aux barres.

L'homme oublie, dit-on, et rien ne reste dans son cœur que sa propre image. L'égoïsme nous dévore et les plus chers souvenirs nous échappent. L'affection a besoin d'être ravivée sans cesse par la présence, les soins, les services de celui qui l'inspire. On ne peut contester une part de vérité en tout cela. Et cependant, il y a des souvenirs qui ne partent jamais du cœur ; il y a des absents que l'on aime comme s'ils étaient près de nous pour recevoir les témoignages de notre affection, et pour l'honneur desquels l'on s'efforce de bien faire, comme s'ils étaient encore là pour nous voir.

Nous n'avons point au Canada la coutume touchante que l'on retrouve dans la plupart des villes européennes : la coutume d'aller visiter, en foule, les cimetières, le jour des Morts. C'est une tradition que nous avons perdue et qu'il faut regretter. Il est difficile d'imaginer une plus imposante manifestation de respect à l'égard des morts, au sein d'une grande ville comme Paris, que le pèlerinage que font, ce jour-là, au tombeau de la famille, une foule de Parisiens, insouciants d'ailleurs la veille, dissipés le lendemain.

Il n'y a si triste chose qui n'ait son côté comique, on l'a dit depuis longtemps et c'est presqu'un proverbe que je cite là. Les funérailles ont leur côté comique. Bien des gens y assistent pour rencontrer celles de leurs connaissances qu'ils n'ont pas occasion de rencontrer autre part, pour y apprendre ou y raconter quelle fortune ou quels embarras laisse le défunt. Ils arrivent avant l'heure, et un dialogue animé, des conversations intéressantes s'engagent devant la porte par où, il y a deux jours, la mort est entrée, par où, dans un instant, la mort va sortir.

La conversation s'ouvre par un court éloge du défunt : il entendait les affaires et savait souscrire lorsqu'il le fallait. Puis, on passe aux détails.

— C'est finir bien promptement, dit l'un. La dernière fois que je l'ai rencontré, c'était, il y a dix jours, dans la rue Saint-Jean. Je ne le voyais pas, car j'avais une grosse affaire en tête ; il m'a tapé sur l'épaule, en me demandant pour combien je lui cèderais la spéculation dont la préoccupation m'empêchait de voir mes meilleurs amis. Il m'offrit une prise de tabac et nous causâmes durant quelques minutes. Il me demanda conseil sur sa propriété du faubourg Saint-Jean qu'il avait envie de vendre ; c'était un homme qui savait à qui s'adresser pour avoir un bon avis. Je l'ai laissé à la porte de chez Lamontagne, où j'entrai pour faire arranger ma montre qui ne va pas depuis que je l'ai laissé tomber, en la montant, dans mon pot à barbe. Si j'avais su que c'était la dernière fois que je le rencontrais bien portant, j'aurais continué avec lui jusqu'à son bureau. Mais rien ne m'agace comme une montre qui ne va pas, et je suis entré chez Lamontagne pour faire remettre la mienne à l'heure.

— Sa femme est au désespoir, à ce qu'il paraît, dit un autre. Elle ne se remariera pas de sitôt, s'il lui laisse de quoi vivre à l'aise. Cependant, ça ferait une bonne femme pour X., qui en cherche une depuis si longtemps. Elle tiendrait bien son ménage, sans lui faire trop de dépenses, et lui élèverait ses enfants comme il faut. Il aime à recevoir ; elle lui ferait parfaitement les honneurs de son salon. Il faudra que je lui en parle pour plus tard, au cas où ce pauvre V. n'aurait pas laissé grand' chose.

— Savez-vous, reprend un troisième, que V. ne laisse pas le diable. Il a dépensé un argent fou à réparer sa vieille maison, et puisqu'il voulait vendre sa propriété du faubourg Saint-Jean, c'est signe qu'il était joliment embarrassé. Je tiens d'un des directeurs de la Banque Nationale que l'on refusait souvent d'escompter ses billets. Il branlait dans le manche, et c'était connu dans la rue Saint-Pierre. S'il n'était pas mort si vite, c'était fini, il faisait banqueroute. Toutes ses dettes payées, il

ne restera pas grand' chose à sa femme. Elle va être forcée de porter un petit deuil, vous verrez ça comme moi. Je ne lui en veux pas, la pauvre femme, quoiqu'elle n'ait jamais été polie pour ma femme depuis qu'elle a été invitée chez les de R. ; mais ça apprendra aux autres à ne pas faire du ton, avant d'être sûres d'avoir de quoi en faire après la mort de leurs maris.

Au milieu d'un groupe attentif pérore l'homme toujours bien informé, qui connaît tous les détails de la dernière maladie. Il était là lorsque le pauvre homme est tombé malade ; il était encore là lorsqu'il est mort ; c'est lui qui a recueilli son dernier soupir et calmé les cris des enfants qui demandaient leur père. On l'envoyait chercher chaque fois que le malade avait une crise ; il lui faisait plus de bien que le médecin. S'il est mort, ce n'est pas sa faute.

De temps à autre, on voit apparaître à la porte de la maison un autre ami du défunt, qui distribue des bulletins sur l'état de l'affliction de la veuve et des proches.

— La pauvre femme pleure depuis trois jours, elle n'a plus de larmes. Je lui ai dit que le cortége serait nombreux : cela l'a ranimée un peu, elle a versé encore quelques pleurs.

Dix minutes après.

— Cela va mieux. Elle m'a demandé de venir lui dire, après les funérailles, comment les choses se seront passées.

Un peu plus tard.

— Nous venons de passer un mauvais moment. Le petit Henri, qui n'est pas d'âge à comprendre l'affreux malheur qui vient de le frapper, a voulu jouer du tambour. Il y a huit jours qu'on le prive de son instrument favori, il s'en ennuie et, à force de fureter, il a remis la main dessus. Il a fallu le lui ôter avec peine et misère. Le gamin a crié comme si on l'égorgeait, protestant qu'il allait le dire à son père. Vous jugez de l'effet de cette vaine menace ! La mère a recommencé à se désoler et les autres enfants à sangloter. C'était une scène

à fendre l'âme ; néanmoins, je suis parvenu à faire taire le petit malheureux et à dissiper l'orage. Vrai ! je ne voudrais pas avoir une pareille besogne à remplir tous les jours.

Derrière les persiennes de la maison voisine, plusieurs personnes qui sont venues là pour le spectacle, échangent des observations de circonstance :

— Il n'y a pas tant de monde que je le pensais, dit une vieille dame en lunettes qni porte gaiement un deuil récent. Pour un homme qui avait tant de relations d'affaires et de société, le cortége n'est pas considérable. Bien des gens à qui il a fait faire de l'argent l'ont déjà oublié. Je ne vois ni M. X., ni M. N., ni M. B., ni le juge S. Il n'y a presque pas d'avocats. Je croyais qu'on l'enterrerait mieux que cela.

— Ce n'est pas à comparer avec la suite de votre mari, dit une petite femme à côté de la vieille dame en lunettes. Toutes les grosses gens y étaient. Si vous aviez vu ça, vous auriez été fière, c'était beau, beau.

— J'ai jeté un coup-d'œil par la fenêtre du petit salon, interrompit la vieille dame. Cela m'a tiré des larmes. Mon pauvre vieux, qui était si orgueilleux, aurait été flatté, s'il avait pu se voir si bien accompagné au cimetière.

— Tenez, voilà le corps qui sort de la maison, dit une autre dame. Voyons quels sont les porteurs des coins du drap. Le bonhomme A. avec M. C., ça n'est pas assorti. L'avocat O. est trop jeune pour porter les coins du drap d'un homme de soixante ans passés. On n'aurait pas dû demander le juge R., c'est trop de prétention ; le défunt ne lui avait pas parlé trois fois dans sa vie. Même après la mort, il faut que chacun garde sa place. Je vous dis que c'est souvent le tour du vieux notaire Z. à porter les coins du drap !

— L'aîné des garçons, reprend la vieille dame, ne paraît pas avoir trop pleuré. C'était pourtant le favori de son père. Les enfants sont si ingrats ! Cependant, sans vanter les miens, je puis dire qu'ils se sont bien chagrinés à la mort de leur père.

— Mais voyez donc le petit Joseph, ajoute l'autre dame, comme il sanglote ! Cela fait pitié. Il pleure trop, ça ne pourra pas durer jusqu'au cimetière.

— Le gros Deltuf, dit la petite femme, a l'air aussi réjoui que s'il venait de dîner chez ce pauvre V. Il y avait son couvert mis tous les dimanches, et faisait honneur à tous les plats. Sa figure porte la marque des heureuses digestions que lui a procurées le défunt. A sa démarche, on devine qu'il n'est point en peine de remplacer ce dîner hebdomadaire ; il a déjà son couvert du dimanche mis ailleurs.

Ces dames en chœur :

— Allons voir le service.

— Je parie, dit la vieille dame en se regardant dans le miroir, je parie que c'est un service de seconde classe. Ce pauvre V. a toujours été près de ses pièces, et sa femme aura voulu faire une dernière économie pour honorer sa mémoire.

Le soir, les amis du défunt, réunis pour faire la partie de whist, disent, en manière de conclusion sur son compte :

— Ce brave V. a eu un bel enterrement ce matin. Connaissez-vous le prêtre qui a chanté le service ?

Puis, au milieu de la partie, un des joueurs s'écrie :

— Ce pauvre V. n'avait qu'un défaut au whist : il avait trop peur de dépenser ses atouts. Avec ce seul défaut-là, il m'a fait perdre bien des parties.

C'est le coup de la fin : enterré comme homme, V. est condamné comme joueur de whist.

L'ÉVÉNEMENT.

QUÉBEC, 13 mai 1867.

Depuis que je suis en train de fonder un journal, j'interroge la figure des passants pour y découvrir le désir de s'abonner. Les uns descendent l'escalier de la Basse-Ville, les lettres qu'ils viennent de retirer du bureau de poste à la main, et ne lèvent pas les yeux vers nos bureaux ; les autres examinent avec intérêt la façade de la maison que l'on répare, et regardent si, par hasard, il ne leur tomberait pas un article sur la tête : ils ont l'air de dire d'un air empressé : " A quand le premier numéro de *L'Événement ?* "

Ai-je besoin de le dire ? Je détourne bien vite mon attention des premiers pour la concentrer sur les seconds que je suis avec émotion jusqu'à ce qu'ils aient disparu sous la porte Prescott. C'est qu'aux yeux d'un éditeur de journal, il n'y a rien comme l'abonné. En le voyant, il se dit :

—Voilà l'homme qui lira mes articles depuis la première ligne jusqu'à la dernière (c'est une illusion, mais n'importe, respectez-la) ; voilà l'homme qui paiera régulièrement et d'avance son abonnement (ce n'est pas toujours certain, mais il est doux de le croire).

Il faut dire bien haut que les gens qui ne s'abonneront pas à *L'Événement* n'auront point d'excuse. Nous avons mis notre bureau sur le chemin de tout le monde. On ne peut aller de la Basse-Ville à la Haute-Ville, ni de la Haute à la Basse, sans passer devant notre porte, et l'on ne saurait négliger d'y entrer sans parti pris de ne pas s'abonner. Je suis convaincu, lecteur, que vous ne connaissez pas d'autre maison en ville. Elle vous crève les yeux de chez vous.

Vous savez bien cette ancienne maison à côté du Bureau de Poste, sur les marches mêmes de l'escalier de la Basse-Ville ? Eh bien ! c'est là. La maison de la Poste et la nôtre sont de vieilles voisines à peu près du même âge ; elles pourraient s'en conter long sur bien des choses passées, si elles causaient ! Je mentirais si je disais que notre demeure est un palais. Loin de là, mais le *poste* est le meilleur de la ville. Nous la réparons d'ailleurs un peu, et bientôt elle paraîtra plus jeune que son âge. Il faut aux vieilles maisons comme aux vieilles personnes un peu de toilette, pas trop. Les gens qui s'intéressent aux anciennes résidences de Québec, seront heureux de voir que celle-ci a un retour de jeunesse, une belle vieillesse.

Confessons qu'elle a eu une existence accidentée. Lorsque nous l'avons prise, elle n'était pas positivement en tenue de fête. Il a fallu lui passer un linge sur la figure.

Ce n'est pas la première imprimerie qu'aient contenue ces murs ; ils connaissent la secousse de la presse et l'odeur de l'encre. Notre excellent confrère du *Mercury* y a eu longtemps ses bureaux.

Ainsi, lecteur, vous n'ignorez plus rien. Je vous ai dit plus haut ce que serait *L'Événement ;* je vous ai révélé sa politique ; vous savez maintenant où il demeure, où vous le trouverez tous les jours, du matin au soir, heureux de vous voir : si vous ne vous abonnez pas, c'est que vraiment vous n'avez pas l'abonnement facile.

La pluie qui tombe à flots depuis huit jours a trempé même les nouvelles, et vous ne serez pas surpris si, faute de sujet plus actuel, je vous dis un mot, un dernier mot, du pont de glace.

En allant sur la Plateforme, on est encore surpris de ne pas le voir devant la ville. Bien des gens croyaient qu'il passerait le mois de juillet auprès de nous, pour nous rafraîchir ou se réchauffer. On le traversait en calèche comme une route d'été ; il ne manquait qu'un peu de poussière autour des roues et dans les yeux pour que l'illusion fut complète. De mémoire de canotier, on ne l'avait vu si solide. Comme plus d'un homme bien posé, on le disait fort épais ; et la vérité est qu'il pesait sur les épaules de tout le monde. Chaque jour, des deux rives du fleuve, les populations irritées lui lançaient des injures. Impassible, il ne se donnait même pas la peine de leur faire souvenir qu'elles l'avaient appelé de tous leurs vœux, au mois de janvier, et qu'il n'était venu que sur leur invitation pressante et réitérée. Sous son air froid cependant, il était touché et préparait son départ.

Il a déménagé tout-à-coup, le premier mai au matin, comme un locataire qui n'a pas payé son terme et qui a peur qu'on retienne ses meubles en gage.

Depuis l'invention des bateaux à vapeur fendant la glace comme du beurre, le pont a perdu beaucoup de sa valeur. On peut se passer de lui aisément. S'il ne s'engage pas à partir quand sa présence gêne, il vaudrait peut-être mieux ne pas l'inviter à venir. C'est une question à débattre l'automne prochain.

Les déménagements se sont faits à la pluie cette année. Les meubles étaient mouillés jusqu'à la bourrure. D'ordinaire, il n'y a rien d'attrayant dans la vue d'une voiture de déménagement remplie de fauteuils renversés, de lits sens dessus dessous ; c'est l'envers de la vie domestique étalé au jour. Cette

fois, le transport de tous ces débris du foyer de famille, de tous ces fragments épars des pénates, sous un ciel qui versait de l'eau à torrent, avait quelque chose de particulièrement navrant.

Il y a des intérieurs qui mettront quelque temps à sécher.

Mais je n'ai pas l'intention de recommencer la description, souvent faite, du spectacle des déménagements. Je veux seulement, à ce propos, raconter une anecdote. Elle remonte à près de deux ans, à l'époque du transfert du siége du gouvernement de Québec à Ottawa ; mais elle est encore inédite.

Si le déménagement d'un particulier n'est point une petite affaire, on juge de ce que doit être le déménagement d'un gouvernement. Il fallut mettre en caisse les livres de la bibliothèque de la Chambre d'Assemblée pour les expédier dans la nouvelle capitale. C'était une assez grosse besogne ; mais les emballeurs ne manquaient pas. La moitié des députés, à peu près, en avaient imposé chacun un à l'*Orateur*.

Cela faisait une escouade de cinquante hommes en état de mettre des livres dans des caisses.

Les employés ordinaires de la Chambre, qui se pensaient en état de suffire à la tâche, prirent le parti d'envoyer ces recrues à l'Université pour emballer les dix mille volumes qui s'y trouvaient appartenant au Parlement.

Les cinquante hommes retroussèrent leurs manches et attaquèrent l'ouvrage. Le chef, ayant levé un plan du siége des opérations, fit placer une caisse à la porte de la salle ; puis ordonna à ses subordonnés dociles de former une chaîne depuis la caisse jusqu'à la tablette la plus reculée de la bibliothèque.

L'opération commença. L'homme placé à l'extrémité de la salle prenait un volume, le passait à son voisin, qui le passait à son voisin, lequel le passait à son voisin et ainsi de suite jusqu'à l'homme assis à côté de la caisse. Ce n'était que lorsque le livre était arrivé à destination et sain et sauf au fond de la

caisse, que l'employé du fond se décidait à détacher un autre volume du rayon, lequel volume était acheminé de la même manière.

Parfois, le livre stationnait en route. On l'ouvrait pour voir s'il ne contenait pas quelques gravures. Si, par hasard, il y en avait, la chaîne se rompait, on formait un groupe pour les mieux voir. Pendant ce temps-là, l'homme assis près de la caisse se délassait les jambes et l'employé du fond se reposait les bras.

Au bout de quinze jours, il y avait vingt-cinq caisses de prêtes. Les cinquante hommes, mis sur les dents par ce travail sans relâche, demandèrent un jour de repos. Il leur fut, naturellement, accordé.

Les employés de la bibliothèque, qui avaient fini leur tâche, en profitèrent pour venir voir ce qu'avaient fait durant ces quinze jours leurs cinquante collaborateurs. Ils trouvèrent les vingt-cinq caisses, et une vingt-sixième qui n'était pas fermée à clous, six heures ayant sonné au moment où l'on mettait le couvercle. Ils se mirent à l'œuvre et firent huit à dix caisses dans la journée.

Les cinquante travailleurs de la bibliothèque crurent à un prodige. Néanmoins, ils se piquèrent d'honneur et firent bravement après cela leurs trois ou quatre caisses par jour.

Sans l'intervention des employés réguliers, le même système eût continué, et se serait tout doucement étendu à tout le transport de la bibliothèque ; de sorte qu'à l'heure qu'il est, il y aurait des ouvrages dont le premier tôme serait à Ottawa et le dernier encore à Québec.

Un de mes amis causait avec une demoiselle qui a fait bien des malheureux, il y a quelque vingt ans.

Cette demoiselle, qui est entichée de préjugés et de préten-

tions aristocratiques, exprimait le regret de voir nos salons à la mode envahis par des roturiers, par des noms inconnus.

— De mon temps, ajoutait-elle, avec un soupir, on ne recevait que des lords, des gens titrés. Pour être admis dans notre société, il fallait avoir des aïeux ! Personne n'était invité à moins d'avoir son nom inscrit dans l'almanach de la noblesse.

— Maintenant, répondit mon ami, on ne fait pas tant de cérémonie. Il suffit pour que l'on vous invite que votre nom soit dans le *Directory*.

JOURNAL ET ÉLECTIONS.

Québec, 31 mai 1867.

J'ai fait, depuis quinze jours, des infidélités à la chronique. On me les reproche et j'y reviens. Mon excuse, c'est qu'on ne fonde pas un journal tous les jours et qu'il en coûte quelques loisirs. Le temps me manque pour causer.

Vous me faites l'honneur de me rendre visite et, tout naturellement, vous me demandez comment va l'abonnement. Je me dispose à vous répondre lorsque, tout-à-coup, je songe à un abonné qui se plaint de ne pas recevoir son journal régulièrement et que l'on va peut-être oublier encore. Je pars comme un trait et vous laisse la bouche béante, l'oreille tendue.

Le temps d'aller dire un mot à l'expéditeur et je reviens :

— Vous disiez, vous dis-je.....

Une idée me frappe au cœur : il est deux heures moins le quart ; a-t-on songé à expédier la malle qui part à deux heures ? Je vous échappe de nouveau.

La malle est partie emportant nos numéros. Je me rassieds plus calme :

— Vous me demandiez.....

Vous avez la complaisance de répéter votre question et je ne l'entends pas. Un autre abonné vient de faire irruption dans le bureau :

— Monsieur, dit-il, je m'appelle Arthur et vous m'adressez le journal sous le nom d'Ernest. J'aimerais à savoir pourquoi. Est-ce que ce nom d'Arthur vous déplait ? Préférez-vous celui d'Ernest ?

Une lettre arrive, elle est marquée pressée ; je vous demande pardon et je l'ouvre :

" Cher Monsieur : — Votre journal est charmant, ".....

Homme excellent ! bienveillant lecteur ! Il me semble sentir à travers la feuille de papier le corps soyeux d'un billet de banque.

" Je l'ai lu avec un vif intérêt et..... je le renvoie. Si vous voulez bien l'adresser à mon oncle M. Pierre....., de St..... ; il le recevra, si toutefois il n'est pas parti pour les Etats-Unis. Dans la dernière lettre qu'il m'a écrite, il m'annonçait son prochain départ. "

Nous reprenons le fil de l'entretien et vous parvenez enfin à avoir des nouvelles du journal. Il se porte à merveille et je n'ai qu'à souhaiter que le public soit aussi satisfait de lui qu'il est content du public.

Cependant, je dois avouer que je viens de recevoir une plainte, un vif reproche, et d'une de mes lectrices encore.

— Il n'y a pas assez de décès dans *L'Événement*, m'a-t-elle dit avec son plus aimable sourire.

— Ce n'est pas ma faute, madame. Veuillez bien songer que je ne puis tuer les gens pour avoir l'avantage de publier des nécrologies.

— Vous avez beau dire, vous avez beau dire, il meurt plus

de gens dans cette saison qu'on ne le soupçonnerait en lisant *L'Événement*. Et les mariages ?

— Madame, les maris sont rares, la vie est chère, les jeunes filles sont exigeantes : on ne se marie plus. Ce n'est pas encore ma faute. Faut-il que j'aille trouver tous mes amis, garçons ou veufs, pour les prier de me fournir un mariage par numéro ?

— Tout ce que je puis dire alors, monsieur, c'est que vous avez commencé la publication de *L'Événement* dans une mauvaise année, une année où il n'y a pas de mariages !

Chaque lecteur a dans le journal une partie qu'il préfère, un coin où ses yeux se portent tout d'abord. Parfois, il borne là sa lecture. Ceci me fournit l'occasion de citer ce mot superbe d'un abonné à qui l'on demandait s'il avait lu un article qui avait fait quelque bruit :

— Je ne l'ai pas vu, dit-il ; il n'était pas parmi les annonces nouvelles !

Nous recevons de nos amis, connus ou inconnus, des lettres pleines de félicitations et d'encouragements, auxquelles il nous est impossible de répondre directement, accablé de besogne comme nous le sommes en ce moment. Qu'ils veuillent donc bien accepter une réponse collective et recevoir ici l'expression de notre vive gratitude.

Plusieurs des numéros qu'on nous renvoie portent sur le couvert :

" Renvoyé avec peine, " ou " avec regret. "

Ce mot de regret, de la part de ceux qui ne peuvent souscrire, nous touche et, à nos yeux, vaut un abonnement. Nous n'avons pas besoin d'ajouter que notre caissier pense autrement.

Quelques autres — et nous n'avons pas besoin de les désigner davantage — nous écrivent que les ressources d'une mo-

deste Cure ne leur permettent pas de souscrire à un journal ; et cette excuse-là encore est de celles qu'on accepte de bon cœur.

D'autres enfin nous disent : " A bientôt. " Messieurs, *L'Événement* sera le premier au rendez-vous.

A côté de ces généreux lecteurs, il y a des gens accablés de rentes, qui prennent épouvante à la seule pensée qu'ils auraient à payer l'abonnement. Ils se sont empressés de renvoyer le numéro-spécimen ; le lendemain, ils ont expédié un messager chargé de s'assurer si nous avions reçu le numéro renvoyé ; puis, ils sont venus eux-mêmes voir si leur nom était bien effacé. De peur d'erreur, ils ont ajouté une rature à celles qui le couvraient déjà ; une de ces bonnes et grosses ratures qui font tout disparaître, majuscules, petites lettres et traits. Après cela, ils sont partis rassurés.

Il ne me reste plus qu'à me procurer des polémiques. En voici la recette.

Le matin, en se rendant à son bureau, le journaliste rencontre un de ses adversaires politiques ; ils font un bout de chemin ensemble, causant de la pluie et du beau temps, et se séparent sans avoir échangé leurs cartes.

Le journaliste arrive à son bureau. Installé dans son fauteuil, il se demande sur quoi il va écrire aujourd'hui. Pas le moindre sujet d'article. C'est en vain qu'il repasse en sa mémoire les vieux thèmes sur lesquels il a tant de fois brodé d'étincelantes variations : la verve tarde à s'allumer.

Machinalement, il en vient à songer à son compagnon de route de tout à l'heure. Il avait l'air fort heureux et l'on écrirait un article, même très-vif, contre lui, que cela n'assombrirait pas un seul des sourires qu'il échange avec la fortune. Qu'un pauvre diable de député qui compte sur son indemnité parlementaire pour vivre, s'offense des traits qu'on lui lance,

passe ; mais qu'un ministre, qu'un chef de parti, un personnage influent, un homme qui est sûr de sa réélection s'en préoccupe, cela n'est pas possible.

— Mais alors, au fait, se dit le journaliste, pourquoi repousserai-je le sujet d'article qui s'offre à moi ? Ce n'est pas le hasard seul qui a mis cet homme sur ma route, ce matin. Sans bien s'en rendre compte peut-être, il a envie que l'on parle de lui dans les journaux. Cela complèterait son bonheur.

Convaincu, rassuré, le journaliste écrit un entrefilet virulent ou perfide contre cet adversaire d'occasion.

Le lendemain, il rencontre son homme ; celui-ci n'a pas l'air heureux du tout et passe à côté de lui, en lui coupant la figure d'un regard tranchant comme la lame d'un garibaldien en congé.

— Quelle mouche l'a piqué ? se dit le coupable, qui ne se rappelle son article de la veille qu'après avoir cherché longtemps la cause de cette froideur soudaine.

Lorsque ce n'est pas son compagnon de route que le journaliste donne à manger à ses lecteurs, c'est un confrère, souvent bien cher. Moi qui vous parle, pressé par le besoin de *copie*, j'ai parfois immolé des gens que j'aimais et pour qui j'aurais tout fait, hors de ne point écrire contre eux.

La première colonne du journal attend qu'on la remplisse ; le temps presse, les typographes s'impatientent, le chef d'atelier dit, en regardant à sa montre, que l'heure du départ des malles approche, que faire ? On saisit un confrère, on l'étrangle, et, de son cadavre encore chaud, on comble le trou béant.

Une fois la polémique engagée entre gens du métier, sait-on où elle s'arrête ? Un coup n'attend pas l'autre ; le jeu s'anime, on s'emporte. On vise à enlever du chapeau de son adversaire cette cocarde qui vous agace et, sans le vouloir, on lui fait à la figure une laide blessure.

Si l'on avait toujours la patience de mesurer ses coups et le temps de relire ses articles, cela n'arriverait pas.

L'envie de se porter candidat vient facilement aux gens en cette saison. Etant de loisir, vous allez faire un tour à la campagne. La conversation glisse de la pluie à la politique. On parle candidat.

— Tiens, au fait, pourquoi ne vous présenteriez-vous pas dans notre comté, vous dit votre interlocuteur ; je me charge de vous faire élire.

On en cause. Tant que vous vous faites prier pour accepter la candidature, tout le monde est en votre faveur.

— Présentez-vous donc, vous dit-on, vous n'aurez que la peine de vous rendre au chef-lieu, le jour de la Nomination. Ce sera fait en un tour de main.

Vous vous laissez persuader et vous posez votre candidature dans un discours bien senti.

A l'instant vous perdez toutes vos chances. Vos plus zélés partisans se refroidissent, vos plus solides appuis hochent la tête. Les obstacles, voilés jusqu'ici, apparaissent tout-à-coup :

— Qui aurait pu prévoir, s'écrie-t-on, que la paroisse de B. serait contre vous ; et ce diable de V. quelle mouche l'a piqué de vous faire opposition ?

Règle trop invariable : l'homme qui ne se présente pas a toujours plus de chances d'être élu que celui qui se présente.

On oppose sans cesse aux candidats les ombres de gens qui resteraient sur le carreau s'ils tentaient l'épreuve électorale ; mais ils ne la tentent pas et on les croit tout-puissants.

Bon nombre d'électeurs sont épris de l'idée d'avoir pour représentant leur plus proche voisin, ou tout au moins un de leurs co-paroissiens, ou bien enfin un *enfant du comté*.

Il n'y a pas de mal à cela si le voisin est intelligent et au fait de la chose publique, ou si l'*enfant du comté* est un homme trempé pour être député.

Mais il ne suffit pas d'avoir vu le jour dans un comté pour être son représentant-né. A ce compte-là, qui ne serait pas le

représentant d'une localité quelconque et le député de quelqu'un ?

Il faudrait calculer le nombre des représentants d'après le chiffre des naissances, déduction faite des mortalités.

Lorsqu'un candidat vient dire aux électeurs : " Je suis enfant du comté, j'ai été bercé sur vos genoux, je vous ai tiré la barbe quand j'étais tout petit...." c'est qu'il éprouve le besoin de distraire l'attention de son mérite personnel pour la concentrer sur son berceau.

Le seul avantage qu'il y ait à avoir pour député un de ses co-paroissiens, c'est que ses départs et retours de la capitale indiquent le commencement et la fin des sessions. On n'a pas besoin de lire les journaux pour savoir où en est le pays.

Puis, de temps à autre, le député, désirant nourrir sa popularité, fait une distribution de papeterie parlementaire parmi ses électeurs. Il donne des canifs aux petits garçons, du papier rose et des enveloppes de fantaisie aux jeunes filles, et les élections générales suivantes, il est élu par acclamation.

La meilleure raison que l'on ait donné en faveur des candidats résidents, n'est pas celle inventée par un aspirant aux abois.

Le malheureux voyait son élection lui échapper, et son adversaire, un avocat de la ville, allait être nommé. Il fit un appel suprême à son imagination, et voici ce qu'il trouva :

Si l'avocat était élu, il dépenserait à la ville ce qui lui resterait de ses émoluments de député ; tandis que si c'était lui, le candidat résident, il dépenserait ses économies dans sa paroisse. Ce serait autant d'argent de répandu dans le comté ! Cela contribuerait à faire marcher les affaires d'un chacun, et augmenterait la prospérité générale.

Nonobstant ce raisonnement, il fut battu.

M. X. était ministre, et même membre du ministère Hincks, qui n'avait pas une réputation sans tache.

Il devait recevoir quelques amis le soir, et sa ménagère envoie chercher des gâteaux chez un pâtissier.

Ces gâteaux sont célèbres sous le nom de *Présidents*. Vous les connaissez, ils sont mauvais !

Le domestique se trompe et demande au pâtissier :

— Avez-vous des *représentants* à vendre ?

Or, il y avait en ce moment-là trois députés près du comptoir.

Ils se retournèrent tous les trois de l'air de gens prêts à dire : Nous voici.

AU PALAIS.

QUÉBEC, 7 juin 1867.

Il y a aujourd'hui ou hier dix ou onze ans que je suis avocat, sans l'être. Je ne saurais choisir un meilleur jour pour faire ma première chronique du Palais. Cet anniversaire m'attendrit sur le sort des clients qui m'ont échappé, et j'ai eu ce matin un vague retour vers Domat. Ce Domat n'a point un mauvais style et je me rappelle que, malgré moi, je prenais un certain intérêt à l'étudier. J'ai lu depuis bien des livres plus mal écrits que le sien, et moins agréables sous des airs plus légers. Lorsque vous serez de loisir, ouvrez-le pour voir ce que vous en penserez ; dans tous les cas, il ne vous apprendra pas de sottise.

Je ne sais pas comment sont les étudiants de nos jours, ni ce qu'ils font ; mais lorsque je l'étais, voici ce qui advenait.

L'admission à l'étude était une formalité à laquelle étaient attachés quelques honoraires au profit du secrétaire du barreau. On vous posait au hasard cinq ou six questions sur les Grecs ou les Romains, et n'importe la réponse, elle emportait d'emblée l'admission. On demanda à un de mes compagnons

qu'il entendit venir quelqu'un. Il se dit qu'il s'était trop pressé d'entrer. Les pas se rapprochaient : il serra son *fiat* sur sa poitrine et attendit. C'était encore un personnage à cravate blanche qui passa sans mot dire :

— Pardon ! Monsieur, lui dit notre héros, je suis clerc chez M. X., le célèbre avocat ; il m'a donné un *fiat* à porter au greffe, à M. Honey. Auriez-vous la complaisance de me dire où est le greffe et si je puis voir M. Honey ?

L'avocat, qui était un homme grave et qui, de plus, venait de perdre une cause, le toisa des pieds à la tête :

— Je n'aime pas les mauvaises plaisanteries, dit-il brusquement.

Notre héros, son *fiat* à la main, était aussi perdu dans le corridor solitaire que Robinson sur son île. Une sombre mélancolie s'empara de lui. Il songea à son village natal et aux objets familiers qu'il y avait laissés. Les reverrait-il jamais ?

Cependant M. X., son illustre patron, lui avait confié ce *fiat*. Mort ou vif, il devait le déposer entre les mains de M. Honey.

Il prit son courage à deux mains et s'élança dans l'escalier. Il alla se heurter sur un gros monsieur qui descendait en gesticulant contre les juges :

— Pardon ! Monsieur, lui dit-il, je suis clerc chez M. X., le célèbre avocat ; il m'a donné un *fiat*.....

L'histoire pourrait durer longtemps comme cela et le narrateur la faisait durer. Mais arrêtons les frais.

Notre héros finit par trouver le greffe et par remettre en mains sûres le *fiat !* Il s'en retourna au bureau, débarrassé d'un poids immense.

Les études d'un clerc avocat consistaient, à cette époque, à copier les déclarations de son patron, le jour, et à fumer la pipe, le soir. Ça ne doit pas être changé !

De temps à autre, nous fondions une association pour promouvoir les études légales parmi nous. On se mettait en société pour étudier Pothier. Chacun en apprenait quelques chapitres et faisait ensuite profiter les autres de son savoir. Je recommande le procédé aux étudiants qui ne veulent pas s'instruire : il est infaillible.

Le cours volontaire commençait bien, mais ne tardait pas à se dissiper. Deux ou trois d'entre nous avaient la bosse de la discussion, une bosse terrible !

Ils mettaient en doute un point obscur et le débat commençait. Lorsqu'on voulait reprendre le travail interrompu, ce n'était plus possible : les têtes étaient en l'air et les langues déliées. Alors celui qui avait un roman ou un volume de poésie en poche, le sortait de sa cachette et la soirée était perdue pour Pothier.

Nous étions là douze ou quinze qui avons appris le droit de cette façon.

En ce temps-là, on admettait les gens au barreau sur leur bonne mine. Si, en vous rendant à votre examen et en prenant place sur la sellette vis-à-vis vos examinateurs, vous aviez l'air de savoir le droit, votre affaire était bonne : vous étiez admis d'emblée.

De ces douze ou quinze camarades, cinq ou six sont parvenus. Les trois ou quatre qui sont restés un peu en arrière, étaient précisément ceux que l'on croyait voir arriver promptement au but. La route est semée d'accidents, et il ne suffit pas d'avoir de bonnes jambes pour dépasser les autres.

L'un avait le goût des citations et l'a toujours conservé ; l'autre était doué d'un rire formidable qu'il lâchait à chaque plaisanterie. Il se présente en ce moment pour la Chambre Locale et s'il est élu, comme je l'espère, je l'entendrai rire de mon bureau. Cela me rappellera le temps passé et me distraira de mes articles.

Un troisième admirait passionnément les grands révolutionnaires, sans être la dupe des petits. Il se plaisait à faire causer le citoyen Blanchet sur l'esclavage des peuples. Un quatrième voyait le mauvais côté de tout, et il en est encore à se demander s'il ferait bien de faire quelque chose. Un cinquième ne tenait jamais en place, il était toujours pressé lorsque les autres n'avaient encore rien à faire ; il a pris bien vite la tête de la colonne.

Quelques-uns ont changé d'allure, mais ceux qui aimaient à faire des calembours en font plus que jamais. C'est un tic intellectuel dont on ne guérit point. Quand ils n'en trouvent pas de neufs, ils rééditent les anciens, ceux de notre jeunesse !

Cette chronique est une préface, et il me reste à vous raconter comment je plaidai ou plutôt comment je ne plaidai pas ma première cause.

Mais j'ai rempli l'espace qui m'était assigné, et il me faut remettre à une autre fois ce trait de ma vie qui vous expliquera pourquoi d'avocat je me suis fait chroniqueur.

Après cela, j'entrerai en besogne et vous raconterai, chaque semaine, les bruits et nouvelles du Palais, ce qui se passe dans ce petit monde de la chicane où chacun, à notre tour, nous devenons la pâture des avocats.

HORS DU PALAIS.

QUÉBEC, 18 juin 1867.

Je vous ai promis de vous raconter comment j'avais plaidé ma première cause ou plutôt comment je ne l'avais pas plaidée.

Il n'y a rien au monde de plus désert qu'un bureau sans clerc et de plus désœuvré qu'un avocat sans client. Or, je n'avais point de client et j'étais mon propre clerc. Presque tous les avocats ont connu cette époque critique et cependant joyeuse, ce bureau solitaire et cependant habité par les plus belles espérances.

Mon bureau avait l'air d'une cave. Par la fenêtre, l'unique fenêtre, on voyait le bas du pantalon des passants, des clients qui passaient devant la porte sans entrer. On y venait prendre le frais l'été, dans ce bureau. Cela faisait l'effet de la campagne à ceux qui n'avaient pas la monnaie nécessaire pour traverser le fleuve ou les jambes assez bonnes pour grimper sur les collines.

De temps à autre, des confrères qui n'avaient pas plus de clients que moi, venaient me demander si je n'en avais pas à

leur prêter. Ils prétendaient à la gloire pour seul honoraire, et se déclaraient prêts à payer les frais des procès qu'on leur confierait. Ne faut-il pas apprendre à ses propres dépens à perdre une cause, si l'on veut ensuite mettre ce talent précieux au service des autres ?

Un jour, cependant, je vis entrer un de mes amis tout rayonnant.

— J'ai une cause, dit-il, partageons-la ?

Je lui serrai la main avec émotion.

— La cause est bonne, reprit-il, mais entourée de circonstances assez difficiles à démêler pour jeter quelque lustre sur celui qui la gagnera. Seulement, je manque d'assurance et je tremble d'avance d'avoir à dire d'une voix tonnante : *Messieurs les jurés.* Je préparerai la cause, veux-tu la plaider, et nous partagerons les honoraires ?

— Comment donc !

Mon confrère me raconta ensuite en quelques mots ce dont il s'agissait. Notre client était accusé d'avoir volé un cheval. Circonstance atténuante ou plutôt point capital de la défense : on n'avait point retrouvé le coursier sous lui. Le noble animal avait pris la clé des champs et, après une promenade prolongée assez tard dans la nuit, était allé se réfugier dans l'écurie d'un parent de l'accusé, sans avertir personne. Y avait-il là de quoi faire condamner un homme ? Ne devait-on pas plutôt admirer l'instinct de ce cheval qui, au lieu de rentrer tout simplement chez son maître après son escapade, avait été finir la nuit sous un abri où l'attendait l'impunité ?

L'affaire me parut superbe.

— Peut-être, me dit mon collègue dans la défense, peut-être serait-il bon d'aller voir l'accusé, moi pour recueillir de nouveaux éclaircissements sur l'affaire, toi pour puiser un

redoublement d'éloquence dans l'aspect d'un innocent persécuté.

Le fin mot de la chose, c'est que mon collègue avait une belle sur le chemin de la prison et qu'il désirait passer sous ses fenêtres, dans l'espoir d'apercevoir sa prunelle noire.

L'entrevue, avec l'accusé, n'offrit rien de palpitant. Le fait est qu'il n'avait pas l'air d'un jeune homme destiné à commettre de gros méfaits, nonobstant le cheval qui l'avait conduit en prison.

Nous nous séparâmes en nous disant :

— Nous le sauverons.

Le lendemain, X. consacra sa journée à étudier les témoignages et moi à préparer ma harangue. En nous retrouvant le soir, nous eûmes la même pensée, la même exclamation :

— C'est un grand coupable.

— Mais nous le sauverons.

L'examen et les réflexions des jours suivants fortifièrent cette conviction, sans ébranler notre résolution.

Il nous paraissait évident que nous avions sous nos soins un adroit coquin. Nous éprouvions bien par avance quelques remords de le ravir au glaive de la justice ; mais ce scrupule devait-il aller jusqu'à nous faire perdre notre première cause ?

— Nous le sauverons, s'écria mon collègue.

— Nous le sauverons, répondis-je en chœur.

Nous attendions avec hâte le jour du procès. Le grand jury tardait bien, au gré de nos désirs, à faire son rapport. Enfin il le fit. Nous étions en Cour, mon collègue et moi, pour demander à ce que le procès fut fixé le plus tôt possible.

La preuve contre notre client était si peu concluante, son innocence apparut avec tant d'éclat aux yeux du grand jury, qu'il fut renvoyé immédiatement des fins de la plainte.

Le geôlier lui fit même des excuses de l'avoir retenu si longtemps en prison et lui en ouvrit les portes à deux battants.

des nouvelles au lieu d'en distribuer. Ils y étaient ; ils l'avaient bien pensé ; mais sans doute ; comment vous ne saviez pas ça ?..... etc.

Ils vous répètent à l'oreille ce qu'un juge a dit à l'autre, sur le banc.

— Vous ne perdrez pas votre cause, soyez-en convaincu : j'ai vu cela seulement à l'air du juge X. en écoutant votre avocat. Quand il s'impatiente ainsi sur son fauteuil, c'est qu'il juge la plaidoirie inutile et la cause gagnée. Votre avocat aurait dû voir cela et se taire.

La retraite d'un de nos juges me rappelle un trait assez gai de sa carrière.

On ne dit point dans notre pays : *sobre comme un juge*, et pour cause.

Celui-ci était précisément un de ceux qui collaboraient le plus activement à faire mentir le proverbe.

Deux Français comparurent un jour devant lui sous je ne sais quelle accusation et furent déclarés coupables par le jury.

Notons, pour expliquer l'histoire, que c'était à l'époque de la guerre de Crimée et que l'alliance anglo-française était alors dans toute sa ferveur.

Le jour de l'arrêt, l'avocat des accusés invita le juge à déjeûner ; puis, ils s'en allèrent bras dessus bras dessous au Palais.

Le juge, qui avait la reconnaissance de l'estomac, condamna les deux Français au *minimum* de la peine, et voici sur quel considérant il appuya cette faveur :

— Je désire, dit-il, en n'appliquant que le *minimum* de la peine aux accusés, montrer l'intérêt que je porte à la France et cimenter l'alliance entre les deux nations !.....

LA CONFÉDÉRATION

QUÉBEC, 2 juillet 1867.

Les gens qui n'aiment point le bruit et l'agitation des fêtes publiques ont dû être satisfaits. La Confédération a fait, hier, son entrée dans la bonne ville de Québec, sans vacarme. On l'a reçue fort poliment ; chacun lui a tiré son coup de chapeau.

A peine quelques-uns de ses adversaires vaincus sont-ils allés à la campagne — en pique-nique — pour ne pas assister à son tranquille triomphe.

Voici donc le Bas-Canada marié en secondes noces. Le premier ménage, en somme, a été heureux, quoique notre conjoint, le Haut-Canada, n'eût pas tout-à-fait l'humeur facile. De temps à autre, il nous menaçait d'une scène, prétendait que c'était de sa bourse que sortait la plus grosse part de l'argent qui faisait bouillir la marmite ; bref, il nous accusait de vivre à ses dépens. Il nous fallait bien pourtant continuer à mettre la tête sur le même oreiller et prendre notre époux en patience.

Lorsque l'Angleterre nous fiança au Haut-Canada, le fiancé n'était pas de notre goût. La lune de miel ne fut point agréable, et le jeune mari ne sut pas détruire la fâcheuse impression qu'avait produite le fiancé. C'était à qui ne céderait pas à l'autre. Il nous rudoyait, nous nous entêtions ; cela finissait par des coups. Un seul membre de la famille nous plaisait, c'était M. Baldwin, et il ne commandait point encore.

Enfin arriva le jour fortuné où on le vit assis à la tête de la table, à côté de M. LaFontaine. Il y eut grande fête, et l'on goûta à des plats nouveaux pour les Canadiens-Français, les plats ministériels. La sauce fut trouvée excellente ; et il y en a qui s'en lèchent encore les lèvres.

Le festin dura trois ans, lorsqu'un jour, sur un incident malheureux, M. Baldwin quitta la table. M. LaFontaine le suivit de près.

Depuis lors nous avons été souvent brouillés avec la majorité haut-canadienne, mais, en somme, les choses n'ont pas été trop mal. Le Haut-Canada n'est pas aussi féroce qu'il en a l'air. Il fait grand bruit avec ses souliers ferrés, mais il n'écrase personne. Il n'y a qu'à lui tenir tête ; il s'adoucit et devient presque tendre. Un jour, à l'avènement du ministère Sicotte, on le surprit rêvant sous nos fenêtres. Il ne demandait, disait-il, qu'un cœur qui partageât sa flamme. Nous eûmes tort de l'empêcher de tomber à nos pieds. Il y serait encore ; et nous ne serions pas au bras du grand époux fédéral, dont le caractère nous est inconnu.

Espérons que cette fois nous célébrerons la *cinquantaine*.

Ce n'est point encore tout-à-fait un mariage d'amour que nous faisons là ; c'est un mariage de convenance. L'âge, la position des époux, sont assortis. Si nous ne ressentons pas une grande passion pour les provinces qui nous sont unies, du moins nous n'en aimons pas d'autre. Rien n'empêche qu'un solide attachement ne naisse de nos relations constantes. Ce ne sont pas toujours les gens les plus épris qui font les

meilleurs ménages. Tel mari bat sa femme qui, avant le mariage, était doux comme un mouton et tendre comme un tourtereau.

La lune de miel de la Confédération se passera en élections. On pourrait lui souhaiter des plaisirs moins bruyants. Bon gré mal gré, il faut qu'elle passe par là ; c'est le prix des grandeurs dans les pays libres.

D'ici à un mois ou deux, chacun de nous va avoir à se choisir un représentant, à opter entre deux ou quatre candidats. Pour bon nombre de nos lecteurs, l'embarras sera grand.

— Pour la première fois, je suis électeur, nous écrit un de nos amis, et d'avance je me faisais une joie patriotique de voter. Mais voyez ce qui m'arrive.

Trois candidats briguent mon suffrage : l'un ne sait pas lire, l'autre épèle, le troisième lit couramment l'imprimé, mais le manuscrit est hors de sa portée. Vous allez me dire de voter pour celui qui lit couramment. Il semble en effet que ce soit le parti le plus sage ; mais écoutez la suite de l'histoire.

Celui qui ne sait pas lire est venu me trouver, et ses raisons m'ont touché. Il a peu de *moyens* et il est à la tête d'une grande famille, qui augmente chaque année. Il a fait le sacrifice d'envoyer l'aîné au collége, dans l'espoir qu'il aiderait plus tard aux autres. Le jeune homme a terminé son cours avec succès ; il s'est fait recevoir avocat et il attend, la plume à l'oreille, des clients qui ne viennent pas.

Le père veut se faire élire député dans l'espoir de placer son fils au bureau des traducteurs français du Parlement.

Puis-je refuser ma voix à un homme qui la sollicite pour un motif si digne de sympathie ?

Attends un peu, cependant. J'ai reçu également la visite du second candidat : celui qui épèle. Son histoire aussi vaut la peine d'être écoutée. Celui-ci est las du commerce qu'il

exerce et qui, petit à petit, l'a enrichi. Il voudrait changer de sphère, embrasser une profession indépendante qui lui fournisse chaque année l'occasion d'aller passer quelques mois loin de son comptoir et de ses livres de compte. Il a besoin de distractions, d'un petit voyage de temps à autre. Son médecin lui recommande l'air d'Ottawa.

Le troisième, celui qui sait lire couramment, a plus de prétention. Il a été maire de son village, puis préfet du comté ; maintenant il désire être membre du Parlement. Fais-le causer tant que tu voudras, tu n'en tireras pas d'autre raison.

Des trois pour qui voterais-tu ? Mon choix est fait. Pour des raisons d'humanité, un motif de bienfaisance, je donnerai ma voix à celui qui ne sait pas lire, afin de lui aider autant qu'il est en mon pouvoir à placer son fils au bureau des traducteurs français.

Une chose qui me frappe, c'est qu'en plus d'un comté il est surtout question comme candidats de gens qui, dans l'ordre ordinaire des choses, devraient rester chez eux. La vie privée est-elle donc devenue si maussade qu'il faille absolument l'échanger contre la vie publique ?

La plupart des candidats ne veulent même pas se contenter d'un seul mandat, il leur en faut deux. L'appétit vient en mangeant. Dans certains cas, cependant, les aspirants, pour vouloir trop avoir, pourraient bien s'asseoir entre deux siéges.

Etant donné un candidat de médiocre valeur, les électeurs ne comprennent pas très-bien l'importance qu'il y a de l'envoyer aux deux Chambres. Il les représente déjà insuffisamment dans une seule ; c'est assez. On le trouve gourmand ; il désire donc tout avoir à lui seul ! Il tire les plats à lui et ne veut rien laisser aux autres.

— D'ailleurs, dit le peuple, on ne peut pas manger avec deux cuillers à la fois.

AU POUVOIR

QUÉBEC, 25 juillet 1867.

Je ne voudrais pas être ministre pour le quart d'heure.

Lecteur, je vous vois sourire d'ici et je vous entends murmurer : " En voici encore un qui repousse doucement ce qu'on ne lui offre pas. "

Entendons-nous. Lorsque je déclare que je ne voudrais pas être ministre, cela ne veut pas dire que si l'on me pressait un peu fort d'accepter un portefeuille, je ne finirais pas, comme les autres, par me le mettre sous le bras et par gravir lestement les marches du pouvoir. Les hommes qui ont la force de répondre un *non* tout sec aux ouvertures flatteuses de l'autorité en quête de conseillers, ne sont pas communs dans le monde. On refuse le salaire quelquefois, jamais le titre.

Mais cela ne vous explique point pourquoi je ne voudrais pas être ministre pour le quart d'heure. C'est tout simplement parce qu'il me faudrait refuser des places à trop de gens qui en désirent et qui croient fermement que, grâce à la Confédération, on leur en peut donner à leur faim.

On n'avait pas su au juste encore jusqu'à ce jour le nombre de gens qui, parmi nous, se destinaient aux fonctions publiques. L'avénement de la Confédération a décidé bien des vocations incertaines et a fait éclater maintes aspirations secrètes. L'idée que l'on sera payé régulièrement à la fin de chaque mois, en *papier*, enflamme les imaginations et remplit les cœurs d'ardentes convoitises.

Le département des postes a constaté une augmentation considérable dans le nombre des lettres transmises par ses soins. C'est le flot des suppliques aux ministres qui grossit le cours ordinaire des correspondances. Si cela continue, on sera dans la nécessité de prendre des employés surnuméraires.

A cela il faut ajouter les pétitions qui viennent par occasion ; celles qui sont déposées dans les bureaux du gouvernement par des intermédiaires fidèles ; celles que l'on glisse discrètement dans les poches de redingote des ministres.

Les demandes varient à l'infini et s'étendent des beaux emplois aux places de messager, qui sont très-recherchées.

Le chemin de fer intercolonial est l'objet de prédilections particulières. On l'a déjà dépecé en petits morceaux, pour en faire la distribution à ceux qui en demandent. Mais on a beau tailler les morceaux petits, il n'y en a pas assez pour tout le monde. Heureux ceux qui ont dans leur lot une station à bâtir ou un emploi de conducteur sur un embranchement esquissé sur papier parlementaire !

La littérature des aspirants aux faveurs ministérielles manque en général de variété. C'est la même corde qui résonne partout mélancoliquement. La plainte du mousse n'est pas plus touchante, ni le chant de la fauvette plus tendre.

J'essaierai pourtant d'en donner quelques échantillons.

(FORMULE GÉNÉRALE.)

Monsieur le Ministre,

Profondément attaché aux institutions de mon pays, personnellement dévoué aux ministres qui les administrent, mon vœu le plus ardent, mon désir le plus sincère, serait de servir le gouvernement dans une position où il me fût possible de lui consacrer toute mon énergie, toutes mes facultés. Il me semble, sans vous flatter, Monsieur le Ministre, que, sous la direction d'un homme tel que vous, je ferais des miracles. Mon ardeur au travail ne connaîtrait d'autres bornes que celles que vous lui assigneriez vous-même ; et si jamais vous aviez besoin, pour quelque affaire dans laquelle votre intérêt personnel serait engagé, d'une tête froide, d'un bras sûr, d'une plume dévouée, je serais votre homme.....

(AUTRE LETTRE.)

Mon oncle, le notaire Benon, que vous connaissez bien, est arrivé de la ville après-midi. Il m'informe que vous avez besoin d'un *bon écrivain* dans votre bureau, où il me dit que vous êtes accablé de besogne ; ce que je crois sans peine, car ce n'est pas une petite affaire que de mettre en opération une grosse machine comme celle de la Confédération. Il pense que, comme j'ai une *bonne main*, je pourrais vous aider. Tous ceux qui m'ont employé me rendent ce témoignage que je déchiffre les plus mauvaises écritures et que je copie sans passer un mot ; à peine si quelques virgules m'échappent, mais on peut toujours les ajouter en relisant. Si vous me prenez dans votre bureau, vous n'aurez pas à vous en repentir, et mon oncle Benon dit qu'il sera bien satisfait.

(AUTRE LETTRE.)

Dès ma plus tendre enfance, je fus destiné aux emplois

publics. Mon grand-père était fonctionnaire, mon père l'a été, et j'espère que mes enfants le seront à leur tour. J'ai été élevé dans cette douce croyance. Souvent j'ai entendu mon défunt père dire à ma mère, qui souriait à cette pensée : " Il sera greffier un jour ;" ou bien : " Il a du goût pour les chiffres, on le placera aux statistiques. "

Me refuser un emploi public, ce serait contrarier ma vocation et briser ma carrière. Le gouvernement, ami de ma famille, ne voudra pas assumer cette douloureuse responsabilité.

Cependant, les espérances que l'on avait conçues pour moi mettent bien du temps à se réaliser. Voici la trentaine qui arrive, et je n'ai encore franchi le seuil des bureaux du gouvernement que pour y déposer des suppliques qui n'ont pas même été toujours honorées d'un simple accusé de réception. L'inquiétude commence à me gagner. Le vœu de mon père sera-t-il déçu ? La tradition de ma famille se brisera-t-elle en ma personne ?

La Confédération fournit au gouvernement l'occasion que j'attends depuis si longtemps. Il peut me placer sans se déranger. S'il n'en profite pas, je m'expatrie, et j'irai demander au gouvernement américain une place que l'on me refuse dans mon pays.

J'en passe, et des meilleures. Il y a la supplique perpétuelle de l'homme *qui s'est ruiné pour le parti*, et qui montre à l'appui les comptes des élections qu'il a gagnées ou perdues.

Bref, on estime à quinze cents le nombre des demandes de place adressées au gouvernement local. Il y en a déjà une chambre pleine, paraît-il.

Notez bien que ce chiffre ne comprend pas les lettres adressées aux parents et aux amis des membres du gouvernement

pour leur demander d'intercéder auprès de ceux-ci. Que de déceptions en herbe !

Vous comprenez facilement, après cela, que je dise qu'il ne fait pas bon d'être ministre en ce moment, ni même parent ou ami de ministre. On fait trop de malheureux.

Je cherche le mot de la fin. Le voici peut-être.

Il y avait grand dîner chez M. X., ministre. Le dîner était annoncé pour six heures ; mais on avait compté sans la cuisinière ; elle avait fait sa tête. Les sauces étaient brouillées et le *roast beef* brûlé. Bref, on ne se mit à table qu'à neuf heures.

Les convives agonisaient.

— J'ai déjà recommencé trois fois ma faim, dit l'un d'eux.

A LA CAMPAGNE.

6 août 1867.

Chaque jour, je reçois la visite de quelques-uns de mes abonnés de la ville qui me demandent de leur faire expédier le journal à la campagne. Personne ne veut rester au logis en cette saison. Ceux qui ne peuvent s'absenter longtemps vont du moins à l'île d'Orléans ou à Charlesbourg s'étendre une après-midi sur l'herbe fraîche. Cela leur donne le droit de dire, en rentrant en ville, qu'ils arrivent de la campagne. Si on ne les presse pas de questions indiscrètes, on reste sous l'impression qu'ils y ont passé un mois et on leur trouve un air de santé qu'ils n'avaient pas auparavant.

L'exemple de mes abonnés, toujours bon à suivre lorsqu'ils paient régulièrement, m'a séduit. Sans plus de façons, je me suis accordé un congé. Deux ou trois jours durant, j'ai respiré la senteur des champs, au lieu de l'odeur de l'encre à imprimer, et j'ai laissé paisiblement chevaucher mes pensées par monts et par vaux, sans crainte de les voir soudain changées en article.

Il y a des gens qui aiment à partir, et leur arrivée est toujours un événement. Les préparatifs du départ, les malles à faire, les ordres à donner, les ennuis que l'on quitte et les plaisirs que l'on attend : tout cela leur cause une joie vive, un bonheur sans mélange. Ils sautent lestement en voiture, s'installent comme pour une longue course, et de la main ils répandent à flots les adieux. On se réjouit involontairement rien qu'à les voir s'en aller si gaiement.

D'autres, au contraire, sont soucieux, agités. Ils pensent deux jours à l'avance à faire leurs malles et prévoient qu'ils oublieront le principal.

En effet, au dernier moment, tous les malheurs leur arrivent à la fois : la femme décharge sur le mari la colère qu'elle ressent contre la couturière infidèle ; le bébé fait une dent ; la bonne casse l'enfant chéri de la mère, et tandis qu'on l'envoie raccommoder, l'aîné saute par la fenêtre sur la tête d'un passant qui souffre d'une calvitie avancée ; le cocher retarde, le porte-monnaie ne se retrouve plus, les clefs s'égarent, les têtes se troublent.

Le voyageur heureux trouve chaque fois des amis et même des femmes charmantes qui l'attendent à la gare ou au bateau, pour lui serrer la main, tant on est convaincu qu'il survient toujours quelque chose d'amusant là où il est. Sur la route, il ne rencontre que des figures de connaissance, que des débiteurs qui le cherchent pour le payer, que de vieux amis qui le retrouvent pour le presser sur leur cœur ; il part invariablement le même jour que les gens les plus agréables, le lendemain des fêtes, la veille des accidents.

Au retour, il ne se lasse pas de raconter son voyage. Durant le court trajet, il lui est arrivé plus d'aventures que durant une traversée sur l'océan ou un séjour prolongé en Californie. Il a prévenu des accidents, sauvé un homme qui allait se noyer, apaisé une querelle qui menaçait de dégénérer en rixe et placé un coup de poing admirable sur la tête d'un fâcheux.

Puis, il s'est lié avec un ambassadeur à Washington, qui lui a communiqué les dépêches de son gouvernement, et avec un banquier de la Nouvelle-Orléans, qui lui a fait des offres de service. Du reste, tous les employés le connaissent à bord : il voyage si souvent. On lui réserve la meilleure chambre ; à table, on le place près de la plus jolie femme.

Aussi, quand on le voit s'embarquer, tous les habitués du quai, tous les familiers de la compagnie du Richelieu se disent : On s'amusera à bord ce soir. Et tous ceux que des affaires pressantes ne retiennent pas en ville, le suivent au moins jusqu'aux Trois-Rivières.

Son passage est signalé d'avance chez Farmer, et le bateau n'a pas dépassé Batiscan que déjà on y trinque en son honneur. Il paraît du reste qu'un verre chez Farmer vaut le voyage. De plus, il y a toujours, dans le salon de cet hôtel hospitalier, un touriste qui joue du piano en attendant le vapeur. Le signe particulier des Trois-Rivières, c'est qu'on y trouve toute l'année un piano qui remue. On n'y est jamais privé complètement de musique. C'est là que les chanteurs en peine viennent donner leur dernier concert. L'hiver, on joue du piano pour se réchauffer ; l'été, pour se rafraîchir.

Il est rare que le plaisir qu'on a éprouvé aux Trois-Rivières, n'inspire pas l'envie de voir Sorel. Même à trois heures du matin, il y a encore des gens qui y attendent le bateau, et on y trouve facilement avec qui trinquer.

Et quand on a veillé jusqu'à Sorel, il est vraiment trop tard pour se coucher ; on attend Montréal pour dormir.

Mais je reprends le chemin de la campagne.

Je dois avouer que le trajet n'offrit aucun incident remarquable. Le Grand Tronc suspend, l'été, la série de ses déraillements, pour les reprendre l'hiver. C'est une faveur que l'on fait aux étrangers. On ne veut pas violer à leur égard les lois

de l'hospitalité, ni causer des pertes aux assurances sur la vie. Puissent les Américains rendre la politesse à nos compatriotes qui voyagent aux Etats-Unis ! Il n'y faudrait pas trop compter cependant ; en général, nos voisins manquent de bons procédés internationaux. Le cabinet de Washington tutoie les cabinets européens, et les plus petits états de l'Union traitent les grandes puissances comme des camarades.

Les bateaux et les trains sont remplis de *Yankees*, de ce temps-ci. Le train qui me portait en avait sa bonne part. Je les ai vus là tels qu'ils sont toujours en voyage. Ils lisent le *New York Herald*, achètent des fruits à chaque station et interrogent les gens en mettant les pieds, par un geste familier de la botte, sur les rebords des siéges, à la hauteur des oreilles de leurs interlocuteurs. Ils veulent se rendre compte de tout et rien ne leur échappe.

Deux d'entre eux, qui s'étaient assis dans mon voisinage, étaient fort intrigués par la présence insolite d'un poêle dans un coin du *char*.

On a peut-être remarqué que la Compagnie du Grand Tronc, justement soucieuse d'épargner à ses employés les grands travaux, ne fait pas démonter au printemps les poêles des *chars*. Ils sont tout prêts pour l'automne et passent l'été à rappeler au voyageur, enclin à se plaindre de la chaleur et de la poussière, les rigueurs des hivers et l'inconvénient des frimas.

Mais ces considérations philosophiques échappaient à nos deux Américains, qui, de temps à autre, jetaient des regards inquiets vers ce représentant légèrement rouillé d'une autre saison. Chaque fois que le conducteur du train passait, ils le suivaient des yeux avec une anxieuse curiosité pour voir s'il n'allait pas par hasard allumer le feu. Ils ne pouvaient rester longtemps sous ce doute poignant. La lumière tardant à se faire sur ce mystère, ils interrogèrent un de leurs voisins.

C'était un ami de la compagnie, et l'excuse n'était pas facile à trouver :

— Je conçois, dit-il, que ce poêle vous paraisse hors de saison. Vous ne connaissez pas les caprices de notre climat. Si on ne laissait pas les poêles montés tout l'été pour tenir le froid en respect, il gelerait au mois de juillet !

Les deux Américains se hâtèrent d'inscrire cette curieuse particularité sur leurs carnets de voyage. Nous la retrouverons dans quelqu'ouvrage sur le Canada.

Cela m'incline à penser que le Grand Tronc, nonobstant le surcroît de frais que l'opération pourrait lui causer, ferait bien de démonter ses poêles le printemps. Peut-être ont-ils l'effet d'induire les voyageurs en erreur sur notre climat et d'éloigner l'immigration de nos terres incultes !

La nature est charmante en ce moment. Rien n'égale la richesse des champs, l'éclat de la verdure. Seulement, on aperçoit par fois dans le paysage des orateurs électoraux qui en gâtent l'effet. Il est permis de préférer le chant des oiseaux aux allocutions sur le tarif.

Tout le monde n'est pas de cette opinion cependant, et la foule se presse volontiers autour des oracles qui lui divulguent les secrets de la politique et l'initient aux sombres mystères de l'impôt.

Ce qui est intéressant à observer, à écouter, ce n'est pas l'orateur — qui en entend un, les entend à peu près tous — c'est l'auditeur défiant ou bénévole.

L'auditeur défiant écoute, les poings fermés, comme s'il voulait repousser par la force les arguments qu'on lui présente, les raisonnements qui défilent devant lui au son d'une voix enrouée par un exercice oratoire trop prolongé.

L'auditeur bénévole écoute, la bouche ouverte, avalant avec

conviction toutes les paroles qu'on lui verse ou qui flottent dans l'air.

J'assistais, l'autre jour, à un bout de représentation électorale et j'avais près de moi deux électeurs du genre bénévole. Chaque fois que l'on parlait de la dette publique, ils bondissaient et, se poussant du coude, murmuraient : " C'est nous qui paierons ça ! "

A mesure que l'orateur libéral parlait, leur admiration croissait. Le tribun en était au chapitre des Anglais ; il parlait de Sir John A. MacDonald, de M. Rose, de M. Mackenzie (de Lambton). Un des deux électenrs n'y tint plus et, donnant un violent coup de coude à son voisin, il s'écria :

— Hein ! Comme il sait bien leurs noms à tous !

Le mot de la fin m'arrive de Paris ; il n'en est pas plus mauvais pour cela.

Un petit parisien, dont la mère est née à Montréal, visitait l'Exposition. On lui demanda ce que produisait le Canada :

— Des pommes et des bonnes mères, — dit-il.

PAR LETTRES.

QUÉBEC, 15 août 1867.

Je vois tous les matins passer sous les fenêtres de mon bureau une foule de gens, le nez dans les lettres qu'ils viennent de retirer de la poste. Avec un peu de bonne volonté, il est facile de deviner le sujet, heureux ou malheureux, de la correspondance de chacun. Cela se lit sur la figure.

Le négociant à qui l'on apprend la faillite d'un débiteur, jette invariablement l'enveloppe sous les pieds des passants et descend, la lettre à la main, l'antique escalier, sans saluer personne. Il a hâte d'arriver à son bureau pour voir exactement combien il perd et choisir celui de ses commis sur lequel il fera tomber sa colère.

L'hommes d'affaires, à qui l'on annonce une bonne nouvelle, un paiement inattendu, est le plus heureux et le plus sympathique des hommes. Il arrête tout le monde au passage et s'informe des affaires de ses interlocuteurs pour avoir occasion de parler des siennes.

— L'argent vient tout seul, dit-il, sans se faire annoncer.

Des gens qui ne valaient pas plus qu'une action dans les mines, paient comme si c'était pour eux un plaisir. C'est à croire qu'il y a de l'or dans tous les ruisseaux à la campagne.

L'amoureux se révèle à son air mystérieux et concentré. Il a peur que son émotion et le papier rose de la lettre qu'il vient de recevoir, ne le trahissent. Il étouffe l'émotion avec peine et met la lettre avec précaution dans son portefeuille, vis-à-vis de son cœur. Puis, le voilà à chercher une réponse ; il regarde les passants dans les yeux sans les voir et fredonne en plein jour une barcarolle.

Le veuf ressemble à l'amoureux, à ce détail près qu'il n'est pas fâché de laisser apercevoir qu'on lui écrit sur du papier rose. Cela le pose en jeune homme, en habitué du cœur féminin.

Il ne faut pas oublier le candidat qui reçoit une *réquisition* dont chaque signature lui coûte le prix, et dans laquelle on lui déclare en termes formels que le comté de X. meurt d'envie de l'avoir pour député. Il aborde les gens en disant :

— Devinez ce qui m'arrive ? Voici le comté de X. qui veut à toute force m'envoyer en Chambre. Ces gens-là se figurent qu'on n'a point autre chose à faire que de s'occuper des intérêts publics. Je vais leur répondre tout net que, s'ils jugent ma présence en Parlement absolument nécessaire, ils n'ont qu'à m'élire par acclamation. Je verrai ensuite ce que je puis faire pour eux.

Il y a encore le solliciteur qui cache au fond de son chapeau une grande lettre officielle ainsi conçue :

Monsieur :—J'ai reçu instruction de l'honorable Ministre des Travaux Publics d'accuser réception de votre lettre en date du 13.

J'ai l'honneur d'être.....etc.

Il aborde ses amis en souriant :

— Le gouvernement, dit-il, m'offre une place. Mais je ne

crois pas que je l'accepte. Mon petit commerce va bien et je ne vois pas trop pourquoi je l'abandonnerais.

— Cependant, répondent les amis, une place au gouvernement, c'est plus sûr. Votre petit commerce peut manquer; il y a de mauvaises années !

— Impossible, le gouvernement fera banqueroute avant moi. Mais comme de raison, si les ministres me disent qu'ils ont besoin de mon concours pour mettre en opération la nouvelle machine constitutionnelle, il faudra bien que je fasse mon sacrifice.

Avec quelques-unes de ces lettres entrevues, devinées, on pourrait faire une chronique. Essayons.

Lettre de M. B., candidat, à M. R., agent-général pour les élections.

" J'ai reçu, mon cher ami, la *réquisition* signée de deux cent trois électeurs de la paroisse de St....., que vous m'avez expédiée par la dernière malle. C'est un beau résultat et je ne m'attendais pas que nous pourrions l'atteindre si vite. Comme je vous l'ai dit à votre départ, mon oncle Irénée a laissé de mauvais souvenirs dans cette paroisse. Médecin pratiquant durant trente ans, on a fini par découvrir qu'il tuait ses malades à bout portant et que ceux qui en réchappaient ne devaient leur salut qu'à la vigueur de leur constitution, victorieuse à la fois du mal et des remèdes pires que le mal. Le jour de cette funeste découverte, dans toutes les familles, on lui a réclamé des parents, qu'après tout il ne pouvait rendre. Il ne trouvait qu'une chose à dire pour sa défense; il jurait que, sans ses soins, ils seraient morts tout de même. Ce qui l'a sauvé, c'est que ceux qui avaient hérité lui serraient, en secret, la main, avec une reconnaissance muette, et le protégeaient sans faire semblant de rien.

Il vous a fallu bien de l'habileté pour empêcher ces fâcheux souvenirs de retomber sur moi. J'ai hâte de voir le compte des frais ; il doit être dodu. Vous avez bien fait de graisser la patte du notaire G. ; c'est la plus mauvaise langue de l'endroit. Quand il commence sur le compte de quelqu'un, il ne finit plus. Tous les matins il y a du neuf ; il découvre ça en dormant. Or, il connaît tous les méfaits de mon oncle qui lui a tué son père en quatre heures d'un traitement qui aurait couché à terre un géant. Il nous aurait fait un mal incalculable. Si cher donc que vous l'ayez payé, c'est encore une économie.

Vous allez maintenant entamer la paroisse de V. ; il faut commencer par les morceaux les plus durs. Je connais bien ce hameau, où j'allais passer mes vacances, étant écolier, chez une vieille cousine de ma mère. J'ai souvent joué et même fait le coup de poing, sur la place devant l'église, avec les gamins qui vont devenir mes électeurs. Il y en avait qui tapaient dur. Ils jouissaient auprès de leurs camarades, d'un grand crédit, qu'ils ont dû conserver. Il faudra que je m'efforce de les reconnaître. Il n'y a rien qui flatte les gens comme ça : " Tiens, c'est toi ! ta figure n'a pas changé. Tu me fais songer à la petite Madeleine qui te trouvait si beau et qui m'appelait *époitriné ?* "

Dans mon premier discours, je jouerai un air sentimental sur cette corde ; en attendant, faites-la vibrer.

Il paraît qu'il y a deux grandes influences à V. : le Dr. Joseph Boisec, qui vide son flacon de *gin* tous les jours, et M. Léon Serveille, le marchand, dont la femme rêve d'aller demeurer en ville.

C'est par sa bouteille de *gin* qu'il faut prendre le docteur et par sa femme qu'il faut gagner Serveille.

Faites entendre au premier que j'ai une cave de premier ordre et qu'il n'en sort jamais que du vin de la meilleure qualité ; que je tiens table ouverte pour mes amis et que mon

habitude est d'envoyer de temps à autre une caisse d'eau-de-vie à mes intimes. Cela lui mettra l'eau à la bouche.

Insinuez à Madame Serveille que nous l'inviterons à venir passer une partie de la session dans la capitale ; que nous la conduirons aux bals des ministres et aux dîners du Gouverneur ; et elle ne laissera de repos à son mari que lorsque j'aurai été élu.

Reste la question du double mandat. Vous direz aux électeurs de V. que les électeurs de St. *** veulent à tout prix que j'aille aux deux chambres, comme vous avez fait croire au bon peuple de St. *** que le peuple de V. ne consentirait jamais à ne me laisser accepter qu'un seul mandat. Le notaire G., le Dr. Boisec et le marchand Serveille aidant, la paroisse de V. ne voudra pas refuser d'acquiescer au désir de la paroisse de St. ***, ni la paroisse de V. refuser de se rendre au vœu de la paroisse de St. ***

Et tout ira bien.

Votre dévoué,

A. B.

(AUTRE LETTRE.)

Mademoiselle Marie O. à Mademoiselle R. à Cacouna.

Il n'y a plus personne en ville depuis que tu es partie. On te soupçonne violemment d'avoir enlevé les quelques jeunes gens qui nous restaient. Regarde bien dans ta malle pour voir si tu n'en as pas emporté deux ou trois par mégarde.

Avant-hier cependant, j'ai rencontré le beau X..... Il s'est excusé d'être encore en ville. Il rougissait en m'avouant qu'il avait remis jusqu'aujourd'hui son départ pour la campagne. Pour rien au monde, il n'aurait voulu se montrer sur la plateforme.

Quand il n'y a pas de jeunes gens en ville, qu'est-ce qu'une

jeune fille peut écrire à une autre ? C'est à toi qu'il faut que je demande des nouvelles. Dis-moi bien vite que tu vas te marier à ton retour ; cela me fournira un sujet de réflexions pour mes soirées. Si j'étais mariée, mon plaisir serait de marier les autres ; j'emploierais mon jeune époux à chercher, parmi ses connaissances, des maris pour mes amies.

On ne rencontre que des veufs sur la Plateforme ; encore, pas des veufs pour tout de bon. Leurs femmes ressusciteront au mois de septembre.

On nous promet pour la semaine prochaine un magicien qui fera flotter dans l'air une tête humaine. J'ai hâte de voir ça. Je serais curieuse de savoir où cette tête va se poser lorsqu'elle est lasse de se promener ainsi dans les airs ; je serais encore plus curieuse de connaître l'homme qui prête ainsi sa tête au magicien.

Pourvu que cette tête si bien douée ne soit pas parmi les effets du magicien qui viennent de brûler ! Ça ne doit pas être facile à remplacer !

En attendant le magicien, on nous fait de temps à autre le vacarme dans les rues avec le télégraphe d'alarme. Il paraît que ce curieux instrument ne joue que les soirs où il n'y a pas d'incendie.

Nous avons des feux comme à l'ordinaire. Un jeune voyageur autrichien, dont j'ai fait la connaissance l'autre jour, me disait qu'il n'avait jamais vu d'incendie. Je lui ai dit que s'il voulait bien prolonger son séjour dans nos murs, il ne tarderait pas à perdre sa douce ignorance à ce sujet. Il a été servi à souhait ; il y en a eu deux : l'un ici, l'autre à Lévis.

Je ne sais pas si c'est mon voyageur autrichien qui a mis le feu pour ne pas partir sans avoir assisté au spectacle qui piquait sa curiosité. Dans tous les cas, je suis bien sûre qu'il a été mis, car on ne me fera jamais croire que le feu prend si

souvent tout seul à Québec. Il y aurait donc un feu fait exprès pour notre ville.

Envoie-nous de l'air frais. Je paierai le port.

Bien à toi,

MARIE.

A une autre chronique d'autres lettres.

LA LUNE DE MIEL.

QUÉBEC, 2 mars 1868.

Le Bas-Canada est heureux : il méritait bien de l'être.

La Législature que le peuple nous a donnée, par la grâce du parti conservateur, a répondu à nos désirs et dépassé nos espérances. Nous l'avions rêvée douce et pure, accomplissant avec une fidélité modeste ses devoirs d'épouse d'un peuple qui compte sur l'agriculture pour vivre et sur la colonisation pour s'enrichir, sa tâche de mère d'une jeune génération, dont le seul espoir de fortune jusqu'ici est la bourse de cinquante piastres attachée au certificat de première classe à l'école militaire. Le petit ménage devait habiter une chaumière, sur les bords du St.-Laurent, près du rivage où M. Chauveau trouva *Charles Guérin*, dans le creux d'un rocher, un beau soir d'été.

On prenait plaisir à se figurer la jeune épouse, sage, modeste en ses goûts, n'allant guère dans le monde et ne songeant qu'à tenir bien propret son petit logis. Et, cependant, l'on craignait fort que le mari ne fût point en état de suffire

à ces frais, encore moins de faire les dépenses nécessaires pour figurer, à son rang, dans les réceptions et les solennités de la Confédération.

Ce grand gaillard de Haut-Canada, qui aime à montrer sa mâle beauté et à faire sonner haut son gousset bien garni, nous regardait d'un air fort méprisant et tenait sur notre compte des propos odieux :

— Ce petit peuple Québecquois, disait-il, épousera quelque laideron sans dot, une fille bossue ou muette. Avec sa courte taille, ses modiques ressources, son fort accent normand, et l'infirmité que lui a laissée sa chute du haut des remparts de Québec en 1759, quelle jeune personne un peu bien voudrait de lui ? Les bonnes danseuses politiques iront à Ottawa. On ne verra dans les salons du parlement de Québec que celles qui, d'ordinaire, faisaient tapisserie, et le clergé romain ne leur permettra pas de danser autre chose que le quadrille.

Un tour de valse serait un acte d'opposition, un pas de non-confiance.

— Je vois ce qui va arriver, continuait le grand gaillard, en retroussant son épaisse moustache. Ces bons Canadiens-français s'apercevront promptement que cela ne va pas ; ils se demanderont comment il se fait qu'il n'y a jamais d'argent en caisse depuis que je n'y dépose plus mes fonds. Le Bas-Canada se couchera pendant quelque temps sans souper, en regrettant le temps où nous prenions nos repas ensemble. On se lasse de ce régime ; et un soir que la faim le pressera, il mettra sous clé son amour-propre et viendra frapper à ma porte.

Ainsi pensait, ainsi parlait le Haut-Canada, lorsque, le premier juillet dernier, nous nous séparâmes, l'œil sec, près de la chute des Chaudières.

C'était par un beau jour, le soleil qui montait radieux à

l'horizon, éclairait à la fois les sommets des deux provinces et leurs verts côteaux. Ses rayons, traversant l'espace, tiraient tout à coup de l'ombre le Nouveau-Brunswick et illuminaient le tombeau de la vieille Acadie. Pâles et décolorés, ils allaient mourir dans les plaines de la Nouvelle-Ecosse, où Howe reverdissait tout à coup, tandis que Tupper tombait fané avant l'heure.

Le Haut-Canada nous regarda longtemps nous éloigner. Peut-être songeait-il, involontairement, au temps où nous nous sommes rencontrés pour la première fois et où nos grands parents, sévères et cruels en apparence, mais au fond plus sages et plus prévoyants que leurs enfants mutinés, nous unirent malgré nous.

Nous étions riches alors, pour ce temps-là du moins. Notre conjoint, s'il avait plus que nous l'entente des affaires, n'apportait dans la société que des dettes et un crédit si mauvais, qu'avec toute l'aide qu'on en pouvait tirer, on n'aurait pas racheté la garde-robe de Wm. Lyons Mackenzie, qui ne passait pas cependant pour se vêtir avec luxe. Cela ne nous a pas empêchés de faire fortune ensemble ; mais il n'en est pas moins vrai de dire que sans la monnaie de cuivre frappée à l'effigie de nos *habitants*, que l'on dédaigna bientôt, comme aujourd'hui l'on dédaigne les *trente sous*, M. Merritt serait mort avant d'avoir vu le canal Welland couler au bord de son jardin.

Dans l'instant qui a suivi la séparation, le Haut-Canada a-t-il songé à tout cela ? Il n'a point coutume de se laisser aller aux accès de sensibilité. Et cependant, d'instinct, il sentait que nous étions le compagnon, l'ami qu'il lui avait fallu pour traverser, sain et sauf, des moments difficiles. Que de fois ne l'avons-nous pas empêché de se rompre le cou, en nous opposant à des entreprises téméraires, à de scabreuses imitations du savoir-faire américain ? Nous avons adouci les

derniers jours de la carrière publique de M. Baldwin ; nous avons creusé la fosse où dort M. Brown.

Quoi qu'il en soit, à peine notre ancien compagnon nous eût-il perdu de vue, le jour de l'avénement de la Confédération, qu'il se mit à faire des gorges chaudes sur notre compte et à tenir les propos si blessants rapportés plus haut.

C'est sous l'impression de ces fâcheux pronostics, en proie à des doutes cruels, que nous avançant, comme c'était notre devoir, jusqu'au seuil du régime fédéral, nous attendîmes avec émotion l'apparition de la nouvelle Législature qui allait être, durant quatre ans, notre compagne, et de laquelle dépendrait, en si grande partie, notre bonheur, notre repos.

Quelle n'a pas été notre surprise, notre joie, lorsqu'au lieu de l'humble créature, de la pâle jeune fille, que l'on nous avait annoncée, nous avons vu entrer, au bras du gouvernement, une fort belle personne qui, comme distinction, élégance et bonne tenue, ne le cédait en rien à la grande dame fédérale d'Ottawa, ni à la noble veuve qui fut autrefois la plus tendre moitié du Canada-Uni !

Sa physionomie, jeune et fraîche, avait, du reste, ainsi qu'il était naturel de le prévoir, bien des traits de ressemblance avec celle de ses aînées ; mais on remarquait en elle quelque chose de plus avenant.

De suite, tout le monde fut touché, séduit. Tous ces hommes politiques blasés, ces journalistes sceptiques qui étaient là tombèrent amoureux. Les plus autorisés déclarèrent que, de leur vie, ils n'avaient vu de personne aussi accomplie.

La session n'a été qu'une longue scène d'amour.

Le Haut-Canada a été fort étonné d'apprendre que nous étions si bien mariés et si heureux. Cela ne durera pas,

disait-il. Mais voyant que cela durerait toujours, il entra dans une grande colère. Ce qui contribuait beaucoup à le mettre en cet état, c'est qu'il n'était pas lui-même très-content de son sort. Agacé par une épouse fort acariâtre, il ne goûtait guère aucun des plaisirs qu'il s'était promis pour l'époque où il serait enfin séparé de nous.

C'est alors que notre rival vexé fit courir le bruit, qu'à Québec, l'on passait le temps à s'aimer.

Hier, j'ai assisté aux *Adieux de Fontainebleau*, et j'en suis encore tout ému.

Vous avez vu, sans doute, dans la salle à dîner de quelque auberge, au *Bout de l'Ile* ou à Lanoraie, une ancienne gravure enfumée, représentant Napoléon se jetant au cou d'un vieux brave tout en larmes, dans la cour de ce château célèbre. Mille héros contemplent ce spectacle avec un attendrissement qui se sent, nonobstant le peu d'art du graveur; et le mouchoir du grand Empereur sort de la poche de son paletot, comme pour indiquer que, lui aussi, il est à la veille de verser un pleur.

Le gouvernement se séparant de sa fidèle Législature, m'a rappelé cette gravure glorieuse.

Au lieu de vétérans, ici c'étaient de jeunes soldats terminant leur première campagne et s'éloignant à regret des chefs qui les ont conduits au feu. Les pleurs n'en étaient que plus sincères. Rien n'est cher à un député comme le ministère qui a reçu son premier vote, entendu ses premiers discours. Il n'oublie jamais la figure qui lui a souri lorsqu'il s'est levé pour dire d'une voix affaiblie par l'improvisation : *Monsieur l'Orateur*. Il la revoit encore au dernier moment de sa carrière publique.

Plus d'un député aurait aimé à faire durer la session toute l'année. De temps à autre, chacun aurait adressé à ses élec-

teurs, inquiets de ne le point voir revenir, des dépêches ainsi conçues :

— Etat de la province toujours très-grave. Impossible de quitter M. Dunkin.

Le gouvernement, lui aussi, était vivement ému, comme le Napoléon de la gravure. Le discours de clôture qu'il a porté à ses yeux le dit assez. Il ne se lassait pas de contempler les figures déjà martiales, les allures déjà parlementaires, des jeunes soldats avec qui il a fait sa première campagne.

— Sans vous, a-t-il dit aux députés, sans vous, je vais me trouver bien seul !

Après les adieux officiels, il y a eu les adieux officieux. Le gouvernement a voulu aller reconduire la Législature jusqu'à la gare de Lévis. Là, on a retardé le départ du train, pour laisser aux amants le temps de se dire encore une fois leur tendre secret. Puis, le cri impitoyable de la locomotive a retenti, et la députation a disparu au loin dans un nuage de fumée.

SPIRITUEL CONFRERE.

QUÉBEC, 7 mars 1868.

En relisant ma dernière *Causerie*,— car je ne suis pas comme Provencher, je me relis quelquefois imprimé, lorsque j'écris chez les autres,— il m'a semblé que je n'étais pas, mercredi dernier, d'une gaieté folle. On venait sans doute de m'appeler, en quelque feuille ennemie, *notre spirituel confrère.* Fuyant devant cette injure cruelle, implacable, qui me poursuit en tous lieux et me relance jusqu'au sein de mes rêves d'ambition, j'aurais voulu mériter, sur le champ, le surnom d'*homme grave.* Car, voyez-vous, la chimère que je caresse en secret maintenant, c'est qu'on ne m'aborde plus le sourire aux lèvres, c'est que la folle jeunesse s'incline avec un respect ému devant mon front chauve.

Et pourquoi pas ? Il y a des ancêtres, dont les portraits surannés ornent les greniers, qui furent de leur temps ni meilleurs, ni pires que vous et moi. Ils dînaient mieux, ils riaient bien, ils n'étaient pas sans quelque faiblesse de cœur. S'ils descendaient de leurs cadres, ils seraient moins étonnés

et choqués de se voir au grenier que d'entendre en quels termes faux et solennels l'on parle d'eux. A notre tour, nous passerons aïeux ; et, dans le siècle prochain, nos neveux, toujours un peu sots, diront que nos moindres articles étaient des chefs-d'œuvre et que notre vie n'a été qu'un long sacrifice à la patrie, à raison de six piastres d'abonnement par an.

Il est certain que dans notre aimable patrie, c'est la gravité qui fait le succès. L'homme qui ne rit jamais arrive à tout. Puisqu'il ne se déride en aucune occasion, il faut qu'il soit constamment occupé de hautes pensées. Nous voyons son corps droit et roide, mais son esprit erre dans les cieux : c'est sûr. Il se contient ici-bas, afin de causer à loisir avec les astres.

Si les morts pouvaient prendre part à nos luttes de chaque jour, ils l'emporteraient aisément sur les vivants, à cause de leur air lugubre.

Condamnés par état au sérieux perpétuel, ils en imposeraient à la foule et écraseraient leurs rivaux. On se dirait que, retirés chaque soir dans les tombeaux, ils y approfondissent les questions. Sortant de leur retraite, au petit jour, ils gagneraient sans obstacle les hauteurs. Les populations viendraient admirer leur majestueux silence. Tout cèderait devant eux. S'il est déjà difficile de se mesurer avec les gens qui ne s'expriment que par monosyllabes, comment lutterait-on avec ceux qui ne parleraient pas ?

Aussi, la plus sûre manière d'arriver est-elle de *faire le mort.*

Vous vous tenez dans un coin, ne bougeant que le moins possible, la vue fixe, quelques mèches de cheveux jetées sur la tempe : tous ceux qui passent vous remarquent.

— A quoi peut-il bien penser ? se dit-on.

Personne ne met en doute que vous ne pensiez à quelque chose ; c'est le point important.

— Voilà un garçon sérieux, dit Prudhomme.

— Un homme de tête, reprend Calino.

Votre attitude muette continue à faire son effet et, un jour, dans une réunion de magistrats et de députés, un vieillard qui, avant de mourir, veut trouver un gendre, s'écrie :

— C'est un jeune homme de talent.

Votre réputation est faite ; votre fortune va l'être.

Le jour où le vieillard aura besoin d'un second lui-même, il viendra vous tirer de votre coin. Vous ferez mine de résister, sous prétexte que le bruit vous importune ; puis, vous vous résignerez à hériter du bonhomme.

Règle générale : quand un jeune homme possède ni le don de la parole, ni l'art d'écrire, ni aucun savoir, ni aucun talent, on proclame qu'il a du *jugement* et surtout du *tact*. Ces deux qualités, timides de leur nature, ne se produisent, paraît-il, qu'en l'absence des autres. Elles aiment l'ombre et le silence ; elles flottent dans le vide.

C'est d'abord pour consoler les parents affligés, que l'on dote de ces qualités précieuses les *fruits secs*. Mais avec le temps et bien administré, ce petit bien est la source d'une grande et belle fortune. Celui qui en est l'heureux possesseur peut commettre impunément toutes les sottises, l'étiquette : *tact* et *jugement*, lui reste attachée au front. On la gravera sur son tombeau de marbre.

Dans le clergé, on a une autre expression pour pallier les faiblesses intellectuelles. Quand un bon curé n'a pas la parole en bouche et qu'il n'a point de savoir de reste, on dit que *c'est un bon administrateur*.

Cela le classe parmi ses confrères. Il a sa spécialité. On le nomme curé des paroisses dont la moralité est parfaite, mais dont les finances sont embarrassées. Il conserve les âmes en bon état et rétablit les affaires de la fabrique.

Voilà pourquoi je ne tiens pas du tout à ce qu'on m'appelle *spirituel confrère*. La première fois que je m'entendis nommer ainsi, je ne vous dissimulerai pas que cela me mit en

liesse ; et même je continuai, durant quelque temps, à prendre plaisir à cet éloge perfide.

Le réveil fut cruel. Un homme grave qui s'intéressait à mon avenir, me prit à part.

— Savez-vous ce que l'on dit de vous ? me demanda-t-il.

— Oui, non, peut-être ; dites toujours.

— Vous ne vous blesserez pas de ma franchise ?

— Comment donc ! allez.

— Eh bien ! l'on dit que vous n'avez pas de *jugement !*

Je ne m'attendais pas à recevoir un coup aussi rude, une blessure dont je compris de suite toute la gravité. En un instant, je vis pourquoi je n'avais pas de rentes, pourquoi je ne suis pas député, pourquoi ce vieux coquin de X... ne s'abonne pas à mon journal, pourquoi enfin je serai toujours suspect aux sots !

Depuis lors, je n'aime pas que l'on m'appelle *spirituel confrère*, et vous m'obligeriez, mon cher rédacteur, en ne me donnant ce petit nom d'amitié, qui m'a déjà fait trop de mal, que dans la plus secrète intimité. Si même j'avais quelque chose à demander à mon confrère V., qui a du *jugement*, et à mon autre confrère X., qui a du *tact*, ce serait de me traiter parfois de *bon administrateur*.

Je leur rendrais cela sous la forme qui leur paraîtrait la plus agréable.

La session et le carnaval se sont donné la main pour nous quitter en même temps ; et, dans quelques jours, tous les ministres locaux seront partis. Tout nous manque à la fois : plus de bals, pas de séance, aucune nomination. Les jolies femmes jeûnent, les députés sont retirés au logis électoral, le gouvernement chôme et l'État s'endort. C'est à faire ronfler un journaliste en plein article.

Ce coin de la ville, naguère si animé, qui s'étend de l'édi-

fice du parlement au *Journal de Québec*, du *Journal de Québec* à la Poste, et de la Poste à l'*Événement*, est redevenu calme. Vers le milieu du jour, à peine voit-on un employé public franchir lentement le seuil du palais législatif, et un abonné entrer à l'*Événement*.

Ceux qui ont l'oreille fine peuvent encore entendre cependant le vague murmure, de plus en plus faible, des discours de la session qui s'écoulent vers la postérité. On ne distingue plus les accents : les voix de MM. Cauchon et Bellingham s'unissent et se confondent, et le torrent, poussé par le souffle du député de Terrebonne, grossi des imprécations du député de Laval, se précipite et s'engouffre au loin.

Les avis sont partagés. On ne sait pas si la session a été plus gaie que le carnaval, ou le carnaval plus gai que la session.

On a remarqué que les habitués de la tribune de l'*Orateur* étaient, en général, plus jeunes, sinon plus jolies, que sous l'ancien régime. Vu du côté de M. Dunkin, le gouvernement n'avait pourtant pas l'air d'un bel adolescent dans l'ardeur de la victoire.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la session a été moins orageuse que le carnaval ; c'est que le monde des salons a été plus agité par la question des préséances que la Chambre par les motions de non-confiance.

Il s'agissait de savoir qui, de madame la présidente du Sénat, de madame la présidente de la Cour d'Appel, ou de madame la présidente du Conseil des ministres provinciaux, aurait le pas sur les autres.

Chaque cause avait ses partisans parmi les hommes, ses adversaires parmi les femmes. On criblait de traits les prétentions opposées à celles que l'on soutenait. C'était une guerre à mort, sans paix ni trève.

On juge de l'embarras du maître de la maison qui réunissait dans ses salons les trois parties belligérantes. Durant toute

la soirée, il donnait des espérances à chaque opinion, il s'efforçait par des préférences d'une nuance délicate, presqu'imperceptible, de faire sentir la vivacité de son regret de ne pouvoir suivre son propre sentiment, et d'adoucir par là le coup qu'il allait être obligé de porter.

On recevait froidement ses avances ; on lui demandait des gages sérieux, positifs.

Cependant, l'heure fatale du souper sonnait.

Le maître de la maison se dirigeait à pas lents vers la dame qui lui semblait, en toute sincérité, avoir droit aux honneurs de la soirée. Aussitôt qu'il était trop engagé pour reculer et qu'il devenait évident que son choix était fait, les autres dames quittaient le salon, et leurs partisans, sous un prétexte ou sous un autre, ne tardaient pas à les suivre.

Les bals finissaient, au souper, par une catastrophe.

Que faire ? ne pas donner de bal, allez-vous me dire. C'est bien là le parti extrême qu'on allait prendre, lorsque le *mercredi des cendres* est survenu et a fait ajourner à l'année prochaine la solution de la question.

A PROPOS DE CHEMINS DE FER.

QUÉBEC, 17 mars 1868.

Vous me voyez aujourd'hui triste et abattu ; je promène sur l'horizon un regard voilé, comme si j'espérais qu'un photographe, en quête de portraits pour album, me saisît en cette attitude rêveuse. Mes confrères m'entourent et m'interrogent. Je trouve à grande peine, dans la tendre affection que je leur porte, la force de répondre à leurs questions.

— Vos abonnés vous quittent peut-être, insinue doucement l'un d'eux.

Je lui lance un regard furieux.

— Mon cher, lui dis-je, il ne faut pas plaisanter un éditeur de journal au sujet de ses abonnés. Il n'entend pas badinage à ce propos. Dites-lui qu'il écrit mal, que sa gazette ne vaut pas le papier sur lequel elle s'imprime : il supportera ces injures avec philosophie, pourvu que vous ayez l'air de croire qu'il y a six mille personnes qui paient d'avance le plaisir de le lire.

Pressé de questions, je finis par avouer la cause de mon chagrin.

— Je m'ennuie, leur dis-je, de n'avoir pas, au moins, un chemin de fer à faire construire !

Un cri d'étonnement part de toutes les poitrines.

— Oui, leur dis-je, le plaisir de croiser le fer avec vous, de temps à autre, ne me suffit plus. Il me plairait de doter mon pays d'une nouvelle voie ferrée, pour me délasser la main de la besogne d'écrire. Deux heures sonnées, mes articles imprimés, j'irais faire abattre un pan de forêt vierge et dresser, dans l'ombre, une station où les gourmets de la presse viendraient, de temps à autre, souper. Bien supérieur à Tite, qui, s'il eut vécu à notre époque, n'aurait pas même été directeur du chemin de fer (petite vitesse) de l'Industrie, je verrais mes bonnes actions de chaque jour cotées au pair.

Après avoir laissé mes auditeurs se remettre un peu de leur émotion, je repris d'une voix douce et entraînante à la fois :

— J'aimerais à avoir mon petit million d'acres de terre sur les bords du St.-Maurice, tout comme un autre. Au fait, pourquoi ne nous partagerions-nous pas cette contrée, qui n'est point habitée, mais qui, certes, mérite de l'être ? Qu'attend-on pour la distribuer, par petits morceaux, aux journalistes ? Que les castors s'y mettent ! Nous écririons moins d'articles, parfois mal sonnants aux oreilles délicates de quelques ministres, si nous avions, chacun, à nous occuper du défrichement de cent mille acres de terres incultes. Nous rentrerions le soir si fatigués, que nous n'aurions que la force d'envoyer à l'imprimerie ces simples mots :

" Bonne nuit, lecteurs ; dors, gouvernement excellent."

Ce serait charmant ; nous fonderions un hameau de journalistes, qui, plus tard, deviendrait une ville où il n'y aurait que des publicistes. Là on naîtrait avec des idées. On n'aurait qu'à se baisser pour ramasser du talent. L'imagination déploierait en paix ses ailes et s'élèverait, d'un vol égal, jus-

qu'aux cieux ; la fantaisie rirait à toutes les fenêtres, chanterait sur toutes les branches. On verrait partout l'esprit courir, et on ne le saisirait nulle part.

Chacun de nous, en quittant la vallée du St. Maurice pour un monde meilleur, laisserait son nom à un coin de forêt, à un endroit pittoresque. Dans cinquante ans, le voyageur ferait l'ascension du Mont-Cauchon, descendrait dans les souterrains découverts par Evanturel, pénètrerait jusqu'au fond des grottes cristallisées qu'éclairerait, comme une lampe ardente, la mémoire de Provencher.

— Vous voyez cet orme superbe, dirait le guide des voyageurs dans le St.-Maurice. Eh bien, c'est là que, par un beau soir d'été, Dunn, nonchalamment étendu sur l'herbe, improvisa ce passage sublime qui, inséré plus tard dans le douzième volume de ses œuvres complètes, créa une si vive sensation dans le monde des lettres et attroupe encore les lecteurs.

Cette vaste plaine où l'on voit tantôt une colline verdoyante, tantôt un ravin profond, ici un bouquet d'arbres, là-bas une prairie en fleurs, est l'image fidèle du talent de *Carle Tom.*

Ce ruisseau qui cotoie les bois en gazouillant, c'est Sulte ; ce lac tranquille, que l'on aperçoit sous l'ombrage, berça longtemps Renault ; cette fontaine dont les eaux minérales conservent au parti démocratique le peu de vigueur et de teint qui lui reste, coula en plein *Journal de St.-Hyacinthe ;* ce torrent qui déborde et s'effondre tout à coup en une chute profonde, emporta un jour l'*Union Nationale.* Cette chaîne de montagnes, que les géographes ont appelée tour à tour l'*Ordre,* la *Revue Canadienne* et le *Nouveau-Monde,* élève jusqu'au haut des airs, jusque dans les cieux, le nom de Royal.

Mais je n'en finirais pas si je voulais énumérer tous les beaux sites qui porteraient avec orgueil les noms déjà célèbres de mes confrères.

Voilà les pensées, les rêves qui m'obsédaient, l'autre jour, après avoir lu, dans le *Canadien*, que notre confrère M. Cauchon avait tenté d'escamoter au gouvernement local et d'emporter, dans le fond de son chapeau, un million et demi d'acres de terres toutes neuves. Cela m'a fait venir l'eau du St.-Maurice à la bouche. Je connais bien peu de publicistes qui refuseraient d'aller passer la belle saison à quarante milles des Trois-Rivières, si l'on ajoutait les revenus d'un chemin de fer, même tout petit, à leurs appointements ordinaires.

Il faudrait cela pour réhabiliter les chemins de fer dans l'opinion publique. On ne doit pas se dissimuler, qu'en général, ils sont mal vus parmi nous. D'abord, nous craignons toujours qu'ils n'enrichissent quelqu'un ; et ce que l'on aime le moins en notre sage pays, c'est ce qui fait la fortune du voisin. Dès que l'on n'amasse pas d'argent soi-même, on se demande pourquoi les autres en amasseraient ; et d'un commun accord, d'un seul élan, on court sus à l'entreprise, on abat la spéculation qui ose montrer la tête.

Puis, le chemin de fer de l'Industrie ne fascine personne et le Grand-Tronc n'est pas populaire. La plupart de nos concitoyens sont sous l'impression que le pont Victoria a été construit à même les sueurs du peuple. Chaque fois qu'un train du Grand-Tronc déraille, ceux qui ne sont pas dedans s'écrient :

— C'est bien fait ; cela leur apprendra à construire des chemins de fer avec notre argent !

Il y a des gens qui s'étonnent très-sincèrement que l'on fasse payer le prix du passage sur un chemin de fer qui coûte si cher..... aux actionnaires anglais.

— Il est temps que l'on voyage pour rien, au moins entre Montréal et Québec, s'écrient-ils avec conviction.

Tant il est vrai qu'on ignore encore, en plus d'un quartier, que le Grand-Tronc est un cadeau qui nous est venu d'Angleterre, et que nous avons eu à peine à en payer le fret.

J'ai rencontré, un jour, en Europe, un actionnaire du Grand-Tronc ; il portait assez bien son malheur. Il me dit qu'il ne regretterait pas son argent perdu, si je lui assurais que les habitants du pays étaient pénétrés de reconnaissance à l'endroit de leurs bienfaiteurs d'outre-mer. Je ne crus pas devoir lui enlever cette dernière illusion, qu'il aurait échangée bien volontiers, du reste, pour le moindre dividende payé sur l'heure.

La conversation s'animant — nous étions à table, à Nantes — il m'offrit ses actions pour un panier de champagne. Je le remerciai, en lui disant qu'il n'y avait plus de place dans ma malle. Il se paya de cette excuse banale.

La presse aurait bien vite fait revenir l'opinion publique de ses préventions contre les chemins de fer, si elle s'y mettait avec quelque ardeur. Mais il faudrait nous intéresser dans l'opération. Sans cela, nous continuerons à vanter par dessus tout le *Philodonte* du Dr. Pourtier.

Québec n'est plus que la seconde capitale du royaume. C'est à Ottawa, maintenant, que l'on fait rôtir les projets de loi. Tous les bons *cordons bleus* politiques du Canada y sont réunis, et le télégraphe nous transmet, chaque jour, un fort parfum s'échappant de la cuisine parlementaire. Avec le flair d'une ville qui a vu quarante sessions, nous devinons vite si le morceau est cuit à point et si la majorité arrive bientôt au degré de chaleur suffisant pour embraser le budget.

N'importe ! il nous plairait fort de voir les choses de plus près et de rôder, toute la journée, autour des fourneaux de l'Etat. L'air même est nourrissant en ce voisinage, et il peut arriver que, frappé de votre bonne mine, quelque haut personnage vous invite à la table du conseil.

Mes concitoyens québecquois avaient la bien douce habi-

tude de vivre, dormir et souper aux côtés du gouvernement. Chaque année, on sonnait la cloche sur la Plateforme, et aussitôt le parlement paraissait, de l'autre côté de la rive, frais, pimpant, endimanché, plus jeune que jamais. La vieille capitale et le beau parlement flirtaient ensemble.

Nous avons eu, il est vrai, la législature locale ; mais une session d'un mois et demi ne saurait assouvir l'appétit d'une ville, qui consommait des séances de vingt-quatre heures, sans en éprouver la plus légère incommodité.

Nous nous ennuyons de ne plus entendre M. McKenzie. Nous aimions à voir M. Rymal. A mon retour d'Ottawa, quelqu'un m'a demandé si M. Tom Fergusson avait vieilli, depuis l'avénement de la confédération.

Après les affaires politiques, le sujet de nos préoccupations est le pont de glace devant la ville.

Les anciens ne s'entendent pas sur la date de son départ. Les uns prétendent reconnaître, à certains signes, qu'il n'a pas hâte de s'en aller ; les autres pensent, au contraire, qu'il fait ses malles à la sourdine.

On ne sait même pas au juste si, actuellement, il est solide ou non. La discussion est interdite sur ce point : les priviléges accordés par la constitution anglaise s'arrêtant au rivage.

Tant que le pont n'est pas parti, il doit être considéré comme le meilleur que nous ayons eu. Il faut le traverser sans manifester aucune inquiétude. Si l'on retournait seulement la tête, on serait, à l'instant, changé en Montréalais !

VOYAGE EN EUROPE.

QUÉBEC, 30 mars 1868.

Les journaux ont annoncé que Oscar Dunn quittait la rédaction du *Courrier de St.-Hyacinthe* et partait pour l'Europe.

Je regrette qu'il délaisse ainsi le *Courrier de St.-Hyacinthe*, auquel je commençais à m'intéresser fort; mais je suis enchanté d'apprendre qu'il va serrer la main à Gérin, en plein *Journal de Paris*.

La presse en général et le *Courrier de St.-Hyacinthe* en particulier, sentiront l'absence de Dunn. En moins de temps qu'il n'en faut aux autres pour se mettre un peu au courant de la politique, il s'était fait dans nos rangs une place brillante et respectée. Son talent se développait rapidement; son influence s'affermissait. On voyait déjà poindre son avenir.

Un voyage en Europe ne saurait, cependant, faire de mal à personne, et le talent de Dunn se retrempera aux sources vives de l'esprit français.

Je crois avoir lu quelque part que Dunn allait en Europe pour rétablir sa santé, épuisée par les grands travaux du journalisme.

J'ignore si la chose vous a frappé ; mais il n'en est pas moins certain que les journaux, en général, lorsqu'ils annoncent le départ d'un de nos compatriotes pour l'Europe, se croient obligés d'ajouter que c'est *pour des raisons de santé* ou *pour affaires commerciales :* comme si l'on ne pouvait franchir l'océan pour autre chose que pour aller prendre les eaux à Vichy ou acheter des soieries à Lyon !

Lorsque je suis allé en Europe, les journaux, amis de ma famille, n'ont pas failli à leur mission. On les vit annoncer à leurs lecteurs, — en quelques mots bien sentis, — que je passais les mers afin de me remettre de la prostration physique, suite cruelle et inévitable des labeurs auxquels je m'étais livré pour passer mes examens d'avocat.

S'il n'est pas trop tard, je démens cette version inexacte. Le fait est que, de longtemps, je n'avais moins étudié et que jamais ma santé n'avait été meilleure.

N'importe, cet entrefilet propagea parmi mes connaissances la fausse nouvelle que j'allais me choisir un tombeau au Père Lachaise. Un quart d'heure avant le départ du vapeur, je vis accourir un de mes anciens camarades de collége.

— Je viens te serrer une *dernière fois* la main, me dit-il en appuyant involontairement sur *dernière fois*, et en me regardant de façon à se graver tous mes traits dans la mémoire.

— Comment une *dernière fois !* lui dis-je. Nous nous reverrons bientôt, dans un an.

— Oui, oui ; aussi je ne te dis pas adieu, mais au revoir. Tous tes amis espèrent.....croient.....que tu reverras la terre natale.

— Mais j'en suis sûr, moi. Sans cela, je ne partirais pas, sois-en bien persuadé.

— Tant mieux alors.....

Il n'acheva pas ; il se jeta tout en larmes dans mes bras. Je lui offris sur mon sein un abri sûr.

— Remets-toi, lui dis-je. On nous regarde. Mais pourquoi ces pleurs ?

D'un geste muet, il tira de sa poche le journal qui annonçait, en termes de condoléance, que j'allais à Paris chercher la santé que me refusait, — l'auteur ne disait pas pourquoi, — l'air de mon pays.

Je compris tout, et cependant j'éprouvai tout d'abord un léger sentiment de malaise. Mon médecin n'avait-il pas voulu, par cet entrefilet prophétique, préparer ma famille à ma fin prématurée ?

La fortune ne voulut pas me laisser partir avec ce doute dans l'âme.

En prenant congé de moi, l'un de mes amis se pencha à mon oreille et me dit :

— As-tu lu mon article dans le journal de ce matin ? C'est bien tapé, c'est senti, n'est-ce pas ? Pour *corser* la chose et te rendre intéressant, j'ai insinué, à la fin, que tu étais mourant et que tu ne reverrais peut-être pas la rue Notre-Dame.

—Bien entendu, ajouta-t-il, en me tapant sur le ventre, bien entendu, je n'en pense rien.

Lorsque ce n'est pas pour rétablir sa santé que l'on va en Europe, c'est pour règler la question d'Orient ou pour épouser la fille d'un roitelet de Germanie, épris de l'idée de faire sauter sur ses genoux des petits-enfants qui parleront Huron, comme on parle Allemand, de naissance.

On part en caressant l'arrière-pensée de faire sensation en Europe.

Le bel homme se demande ce que penseront de lui les Parisiennes.

Le jeune abbé se promet de donner quelques conseils à Mgr. Dupanloup.

Le littérateur veut étonner le vieux monde à l'aide des brillantes productions de notre jeune Muse.

L'avocat déclare qu'il fera remarquer à Berryer et à Jules Favre, qu'ils se préoccupent trop de la forme et que, dans nos tribunaux, on arrive plus vite au fait.

L'homme d'état s'interroge pour savoir au juste ce qu'il ferait à la place de Rouher ou de Disraëli.

Plusieurs parlent de reprocher à la France moderne de ne pas parler, comme nous, la langue du dix-septième siècle.

Nos aveugles parents, nos amis enthousiasmés, nous crient, au moment du départ, en agitant le mouchoir humide des adieux :

— Reviens membre de l'Académie Française !

— Ramène-nous une princesse russe !

De la main, on fait un petit signe d'adhésion. C'est entendu.

Durant le voyage, vous employez les longues heures du bord à se représenter l'accueil qui nous attend de l'autre côté de l'Atlantique.

—Peut-être, se dit-on, que le Paris moderne, le Paris de Napoléon III et de M. Haussman restera indifférent et froid. Mais la vieille France, la France de Racine et de Corneille, tressaillera. La nouvelle de l'arrivée d'un Canadien au Havre se répandra rapidement dans tous les châteaux de la Bretagne et de la Normandie. Les vénérables douairières diront aux marquis, leurs fils, de m'inviter à chasser le cerf sur leurs terres. On me préparera des fêtes ; on songera à me retenir au milieu de cette jeunesse française qui a dégénéré, et à laquelle j'infuserais un sang nouveau.

Vous arrivez en France.

— Je suis du Bas-Canada, dit-on à l'employé, qui vient faire la visite des malles.

L'employé réfléchit un instant et dit d'un ton grave :

— Je n'y vois pas d'inconvénients, pourvu toutefois que vous n'ayez pas de momie dans votre malle.

— Je vous répète que je suis du Bas-Canada et que l'insistance que vous mettez à pénétrer dans mon sac de voyage, indique en vous une absence totale de politesse internationale. Ce n'est pas ainsi que nous avons traité M. de Belvèze, ni M. Rameau.

— Connais pas ces messieurs. Vos clefs, s'il vous plaît.

— Je suis mal tombé, se dit-on, cet homme n'aime pas le Bas-Canada. Il est sans doute vexé de voir que, de soixante mille que nous étions à l'époque de la cession du pays à l'Angleterre, nous sommes maintenant un million.

A bord du convoi, entre le Havre et Paris, on entame la conversation avec son voisin.

— La Pompadour a fait bien du mal à la France et au Canada, dit-on pour engager l'entretien.

— Vous voulez dire Rigolboche, répond le voisin. Il y a quelques années que vous n'êtes venu à Paris, je vois. C'est Thérésa qui règne maintenant.....

On essaie de parler du Canada à ses autres voisins. Il s'en trouve un qui connaît un négociant de Montréal ; les autres hochent la tête.

— Les Français auraient-ils oublié Jacques-Cartier ? se dit-on en entrant dans Paris.

NOEL.

QUÉBEC, 28 décembre 1868.

A Montréal, la messe de minuit avait été supprimée, à peu près dans le même temps que les cérémonies gallicanes, mais pour d'autres causes. Je n'ai pas à discuter les motifs qui avaient amené cette mesure de rigueur, cette atteinte portée à ce côté brillant et pittoresque de la religion qui séduisait tant Châteaubriand et que, même après lui, le vicomte Walsh (voir la plupart des journaux, la veille des grandes fêtes) a si bien décrit. Il n'y a pas de doute qu'on n'avait dû se résoudre à un tel sacrifice qu'avec un vif regret, qu'avec un serrement de cœur et pour des raisons graves.

Bon nombre de gens ne vont pas à la *messe de minuit* par piété, par amour du recueillement, par tendre et fervent respect pour les grands mystères ; ni par sentiment religieux et émotion toute surnaturelle, afin de ressaisir les plus douces visions chrétiennes de leur enfance, devenues les solides croyances de leur âge mûr, et les espérances lointaines qui flottent sur leur avenir.

Ils y vont, paraît-il, en moins bonne tenue qu'au concert et dans un but plus banal encore, sans se souvenir en rien de ce qu'ils éprouvaient autrefois, quand leur cœur était meilleur et leur esprit plus ouvert, sans comprendre ce qu'ils vont voir : le divin spectable et l'humaine prosternation.

On y va pour regarder l'ornementation, lorgner les fillettes, critiquer la musique et se donner un violent appétit pour le réveillon au retour.

Il y en avait, il y en a encore qui organisent des excursions à la campagne, au risque de se glacer l'imagination et de se geler les doigts ; et qui, traînant après eux tout un orchestre, cuivres et tambours, vont jouer en des villages reculés, *Ma Normandie* ou *Partant pour la Syrie*, certifiant qu'ils donnent du vrai Mozart inédit.

On avait remplacé à Montréal, la *messe de minuit* par la *messe de l'aurore*, mais il n'y avait que les plus dévotes âmes qui y assistaient. La mère y allait, une des filles aussi ; mais le père refusait de se lever comme il l'avait promis, et le reste de la famille dormait jusqu'au matin.

Au point de vue religieux strict, ascétique, c'était peut-être mieux ; mais Dieu qui lit au fond des âmes et qui tient compte à l'homme des moindres mouvements vers lui, accueille sans doute avec indulgence, après les prières parfaites, les élans moins purs mais sincères des cœurs faibles, les soudains repentirs des esprits frappés par la grâce. Aussi, après quelques années d'interruption, est-on revenu à Montréal à l'ancienne coutume.

A Québec, on a cru pouvoir maintenir l'antique et touchante tradition de la nuit de Noël, et c'est une ressemblance de plus avec ces vieilles villes bretonnes ou normandes d'où nos pères partirent pour venir si loin. Jeudi soir, on se serait cru à Rouen, à Nantes, ou à Rennes, il y a deux siècles. Le

culte est le même ; l'intérieur simple et noble de la cathédrale a quelque chose qui rappelle les grandes églises de France ; les fidèles sont de vrais chrétiens, de parfaits Bretons ou Normands : l'illusion était complète.

Les alentours de la cathédrale sont peuplés de survivants historiques. Toutes les émotions sont voisines, tous les souvenirs se rapprochent et se touchent. Au sortir du religieux exercice, on en vient, par une pente toute naturelle à songer à nos pères, célébrant le même anniversaire immortel, avec une foi égale à la nôtre, avec plus d'effusion et de ferveur.

C'était un des jours, où ils se rappelaient le mieux, où ils regrettaient le plus la patrie absente, cette France dont le nom nous fait tressaillir nous-mêmes, descendants d'émigrés, fils d'aventuriers, quoique nous ne l'ayons point ou que peu connue.

Après la messe, ils se réunissaient dans chaque famille pour le *réveillon*. A table, les cœurs s'ouvraient, les langues se déliaient. Les cancans de la veille faisaient place aux vieux souvenirs. On causait du pays breton ou normand, comme si on venait de le quitter, pourtant avec l'accent qu'involontairement l'on a, que spontanément l'on trouve, en parlant de ce que l'on ne reverra plus, de ce qui est à jamais perdu. Les figures de connaissance défilaient en foule dans le récit familier, au sein de l'abondante causerie. La description des lieux se mêlait à la pourtraicture des gens ; les traits plaisants croisaient les narrations émouvantes ; les menus détails, les choses toutes personnelles survenaient à tout propos.

Il y a des amis ou même de simples types curieux et connus de toute la ville natale, qu'on aurait tout donné pour revoir un instant, pour faire connaître à ses auditeurs. Ils étaient si bons ou si drôles ! quel dommage de ne les point avoir près de soi ? mais dans ces lieux lointains et étrangers, paraîtraient-ils les mêmes que là-bas ? Ce que le souvenir a

de plus heureux sans doute, c'est qu'il ne peut nous rendre, selon nos vœux, la réalité qu'il nous rappelle.

A la tête de cette table largement servie, on voyait le Breton, plus tout à fait le même déjà et tournant, pour ainsi dire, lentement le dos à la France, où dorment les ancêtres, pour s'attacher à cette contrée nouvelle qui devait être l'unique patrie de ses enfants.

A l'autre bout, ce type de la mère bretonne ou normande qui allait devenir, en se modifiant un peu, le type de la mère de famille canadienne : active, remuante, grande parleuse, douce, affectueuse, dévouée.

Puis, l'aîné des fils, né, élevé en Bretagne, mais en train de devenir canadien comme ses frères et sœurs, dont la physionomie, l'allure, le caractère, les dispositions ébauchaient le modèle moral et physique sur lequel se formeront successivement tous les descendants des premiers colons.

Pour ceux-ci comme pour les vieux parents une certaine émotion se mêlait à ces évocations familières ; car c'est un vrai chagrin pour les imaginations sensibles que de songer qu'elles ne verront jamais les lieux où ont vécu les grands parents, qu'elles ne connaîtront point ceux qu'ils ont aimés.

Me voilà loin de la messe de minuit de cette année.

J'y reviens pour dire, en résumé, qu'elle a été fort belle à la cathédrale. M. Ernest Gagnon, en artiste qu'il est, nous a donné de la vraie musique de Noël, simple, grande, joyeuse.

L'église était remplie de fidèles qui n'étaient pas venus là pour s'abandonner à des distractions profanes ou à de vagues rêveries religieuses, car la plupart ont communié. C'est dire combien l'attitude de l'auditoire s'harmonisait avec la cérémonie. Rien ne détonnait dans le religieux spectacle.

En regardant défiler vers la Sainte Table les enfants tenant leurs mères par la main, ou les vieillards marchant avec peine

et comme en tremblant, la pensée tout à tour redescendait la route des années parcourues et se laissait glisser sur la pente moins douce des années à venir. Chacun de nous se revoyait au temps où il suivait pas à pas jusqu'à l'autel sa mère qui savait montrer à ses yeux émerveillés, à son cœur soumis, visible quoique caché au fond du sanctuaire, le Dieu bon et chérissant les petits enfants. Et le voile de la vie se soulevant aux deux extrémités, on apercevait en même temps le jour où, penchant la tête comme ces pieux vieillards, l'on recevra le pardon suprême.

LES VISITES DU JOUR DE L'AN.

MONTRÉAL, 7 janvier 1875.

Depuis que je donne des jouets au lieu d'en recevoir, je trouve que tous les *Jours de l'An* se ressemblent d'une manière, je ne dirai pas frappante, mais ennuyeuse. C'est à croire que c'est toujours le même *Jour de l'An*. Il se recommence avec une exactitude mortelle. Pas une fleur de plus, pas un glaçon de moins,

Les enfants changent de jouets, les hommes gardent toujours les mêmes. On n'a encore rien inventé de plus drôle pour ce jour-là que les visites. On le passe cependant à se souhaiter du plaisir. Douce ironie ! C'est comme si l'on disait : Amusez-vous, je m'ennuie ; réjouissez-vous, je fais ma corvée.

Tout le monde se plaint des visites et tout le monde en fait. On gémit du nombre de gens qu'il faut aller voir, et chaque année on ajoute à sa liste quelques nouvelles connaissances. Ici, c'est un homme qui donnera des bals cet hiver et que votre femme vous a recommandé de ne pas oublier ; là, c'est un caissier que votre intérêt vous dit de ménager. La

ville est peuplée de gens dont vous pouvez avoir besoin un jour ou l'autre. Une visite au *Jour de l'An* bien placée, rapporte toujours quelque chose. Allons ! installez votre femme au salon dans tous ses atours, et partez gaiement. Il vous faut avoir de l'esprit, ou, du moins, de l'entrain durant cinq heures.

C'est par l'Eglise que l'on commence son pèlerinage mondain. On va d'abord à l'évêché, au séminaire. Mesdames, le dirai-je ? Je le dirai, car en vous la grâce est plus forte que la coquetterie. Eh bien ! ces visites sont peut-être les plus agréables de la journée. Entendons-nous. Est-ce effet de l'éducation que nous recevons, sympathie intellectuelle ou plaisir de rencontrer, au moins une fois l'an, des hommes de bien et d'esprit, qui ne s'occupent ni de politique, ni de spéculations, ni d'entreprise à monter, ni de terrains à vendre, je l'ignore ; mais ce que je sais c'est que nul salon orné de belles dames, ne présente spectacle aussi animé, aussi joyeux, que le salon de l'évêché ou le salon du séminaire. On y entre sans regret, peut-être sans repentir, et on en sort comme si on avait reçu l'absolution sans confession. On aime à revoir ces figures qui nous furent autrefois familières, qui s'associent aux souvenirs de jeunesse, et qui sont restées les mêmes, toujours indulgentes et douces. On aime à s'entendre rappeler par un mot le passé si loin déjà, et à revoir des amis qui vous ont connus si jeunes et qui vous regardent comme si vous étiez encore là, devant eux, dans votre capot d'écolier !

La conscience en repos et muni de la bénédiction de votre curé, vous vous remettez en route. Il faut du tact, de l'expérience, pour parvenir à faire soixante-quinze ou quatre-vingts visites dans une seule journée. Si vous entriez partout, il vous faudrait y renoncer. Le secret du succès, c'est de se présenter chez un certain nombre de personnes au moment où elles ne peuvent pas vous recevoir, soit qu'il soit trop tôt, soit qu'il soit trop tard. En faisant, par exemple, des visites

sans désemparer de onze heures à deux, on est sûr de trouver la moitié des portes closes. *Madame n'est pas encore descendue au salon ! Madame est à dîner !* Cela vous coûte vingt-quatre cartes de plus et sauve l'honneur de la journée.

Faire sa liste de visites de façon à abattre à la file des rangées de connaissances et à ne jamais revenir sur ses pas ; bien faire sa liste, en un mot, c'est un grand art. On n'y arrive qu'après bien des épreuves et non sans avoir consulté les listes de ses aînés. Il faut étudier sa carte de la ville le *Directory* à la main. Le désespoir de l'homme qui conserve sa liste d'une année à l'autre, ce sont les gens qui changent de résidence presqu'à chaque saison. Ils sont portés sur le carnet comme résidant dans le quartier St. Denis : vous les avez mis à la suite de X, entre A et B, et vous ne les y trouvez plus ! vous le saviez sans doute d'avance, puisque le *Directory* l'indique, mais cela vous dérange et mêle votre canevas.

Causer à heure fixe est toujours chose assez difficile. Il suffit que vous soyez obligé de faire des frais de conversation pour que le fond vous manque et que la forme vous fuie. En temps ordinaire, on s'en tire en jouant au whist ou en dansant ; mais le *Jour de l'An*, il n'y a pas à dire, il faut causer, causer durant cinq heures. De quoi ? J'allais vous le demander. Vous me rendriez service en me le disant. Je vous entends : de tout. Mais voilà : causer de tout, en cinq minutes, sur le bord d'une chaise, lorsque retentit la sonnette qui annonce l'arrivée d'un nouveau visiteur et vous donne le signal du départ, c'est un tour de force. Il y a des gens qui s'en tirent à merveille. En moins d'un instant ils ont dit tout ce qu'il fallait dire et entendu tout ce qu'il fallait entendre. Ajoutez à cela qu'ils ont l'air, en partant, de n'avoir pas tout dit, quoiqu'en réalité ils aient vidé leur sac. C'est à regret qu'on les voit s'enfuir et qu'on reporte sur les visiteurs qui leur succèdent une attention, qu'ils ont su si bien captiver.

Il y a des sujets qui s'imposent et dans les étroites limites

desquels il faut bon gré mal gré se débattre. Ainsi, c'est en vain que vous tenteriez de ne pas parler du temps qu'il fait, des années qui passent, des bals qui viennent, des enfants qui poussent. Soumettez-vous : ce sont les entretiens du jour. Gare aux distractions ! Vous êtes perdu si vous vous informez des enfants là où il n'y en a pas. Vous vous exposez à des confidences sur les regrets que cette absence fait naître, confidences intéressantes mais trop longues pour tenir dans une visite du *Jour de l'An*.

A côté des sujets éternels il y a les sujets de circonstance. Parmi ceux-là nous avons eu cette année : Mlle Albani, le dîner à M. Joly, le scandale des Tanneries, les élections prochaines. La conversation du *Jour de l'An* est comme un sommaire des conversations de toute l'année. D'un mot on indique tout ce dont on a parlé, tout ce dont on parlera. Les dames dans leurs visites qu'elles commencent après les *Rois* et qu'elles prolongent à plaisir, se chargent de compléter ce que nous n'avons fait qu'indiquer, de peindre ce que nous n'avons fait qu'esquisser. Elles s'en tirent à merveille et on peut, sans inquiétude, leur laisser beaucoup à dire.

Il ne suffit pas d'avoir fait ses soixante-quinze visites, il faut encore, en rentrant, en rendre compte à sa famille réunie en cercle autour de vous. Les questions pleuvent.

Quelle était la mieux mise ?

Madame X... avait-elle encore sa robe jaune des années dernières ?

Madame A... était-elle dans ses bons jours ?

As-tu oublié B... ?

Pourquoi n'avoir pas été de suite chez C... qui vient toujours le *Jour de l'An* même ?

Il n'est pas possible que Madame Z... reçoive déjà quand il y a deux mois à peine que sa belle-mère est morte !

Ceux-ci et ceux-là ne sont pas venus ; faisaient-ils des visites ?

Il faut répondre à tout, il faut tout dire, se rappeler la couleur des robes, l'ameublement des salons, la tenue des bonnes ; trouver dans son cerveau épuisé des images nouvelles, dans sa gorge serrée des accents chaleureux ! Dans votre salon, vous recommencez les courses que vous venez de faire dans les rues. Vous allez encore une fois de maison en maison, répétant ce que vous avez dit et ce que l'on vous a dit. Vous ressemblez à un cheval qui tourne sur lui-même dans un manége.

Vos visites sont finies, mais les joujoux apportés le matin par Santa Claus ne sont pas encore cassés. Le tambour n'est pas crevé, le fusil lance le pois à merveille. Seulement, si vous êtes las, les enfants sont blasés. Ils ont trop joué. Ils ne savent plus que faire ni de leurs jouets ni d'eux-mêmes. Il ne leur reste plus qu'à pleurer. Ils s'y mettent, et on ne peut les consoler qu'en les dépouillant de tout ce qu'on leur avait donné pour les rendre heureux. Ils sont comme nous autres, grands enfants : heureux seulement lorsqu'ils n'ont plus qu'à songer à ce qu'ils avaient, qu'à rêver à ce qu'ils auront.

Visites faites, enfants couchés, le même mot s'échappe de toutes les poitrines : *Voilà une bonne journée de finie.* Ce qui veut dire : on est bien content qu'il y ait un *Jour de l'An*, mais il n'en faudrait pas deux dans la même année !

OTTAWA. (*)

MESDAMES ET MESSIEURS,

Pris à l'improviste, à un jour d'avis, vous n'attendez pas de moi une conférence régulière et je n'ai à vous offrir qu'un bout de chronique. J'ai pensé que la meilleure manière de vous intéresser, c'était de vous parler de vous-mêmes, d'Ottawa, de vous rappeler le mal que l'on en disait lorsqu'on ne connaissait pas encore la nouvelle capitale, du bien que l'on en pense depuis qu'on la connaît, qu'on a senti les effets de sa chaude hospitalité, admiré les progrès que fait naître tous les jours sa merveilleuse activité.

Ce fut un jour sombre pour la bonne ville de Québec que celui où l'on sut à n'en plus pouvoir douter qu'elle allait cesser d'être la capitale du pays. Elle s'était accoutumée à être capitale ; il y avait si longtemps qu'elle l'était, malgré des infidélités passagères, des courses jusqu'à Toronto. Elle croyait que le gouvernement lui appartenait ; que la Confédération

(*) Causerie faite dans un concert pour les pauvres donné à l'Institut Canadien-français d'Ottawa, en mars 1876.

qu'elle avait vu naître, était à elle, et que, même en grandissant, elle continuerait à reposer sa tête sur ses genoux, à dormir dans sa chambre, à l'appeler sa mère !

Le réveil fut cruel et la colère grande : je vous assure que dans ce moment-là on a dit bien des sottises d'Ottawa, de la Plateforme à la rue du Pont. On enrageait, on vous montrait le poing, on faisait courir sur Ottawa des bruits invraisemblables. Si l'on en croyait des touristes qu'on inventait pour l'occasion, les employés ne devaient pas trouver à se loger ici ni même à manger.

La population d'Ottawa aura beau se presser, disait-on, elle ne pourra faire de la place pour tous. Il faudra qu'un certain nombre d'employés couchent sous leur parapluie et vivent de l'air du temps. Quant aux députés, ils auront toujours la ressource de prolonger les séances jusqu'au matin et d'aller dormir durant la journée, dans les lits encore tout chauds, des habitants, ou d'aller s'étendre à l'ombre des forêts voisines. Quand la faim les pressera trop, ils feront comme le rat industrieux : ils rongeront les statuts. Faisons des vœux pour qu'exaspérés par les privations de tout genre, ils ne se jettent pas sur les ministres qui les ont amenés là et ne les dévorent sur place !

Les gens les plus graves eux-mêmes prenaient parti contre Ottawa. Ce n'est pas tout, disait-on, que de supplanter le vieux Québec, il faut le remplacer. Ottawa y a-t-il bien songé ? Pour une ville secondaire, être la capitale de la Confédération, c'est un coup extraordinaire de la fortune. Pour une ville aussi jeune passer avant une ville aussi ancienne que Québec, c'est un manque d'égard. Pour une ville aussi petite, ranger sous elle une aussi grande ville que Montréal, c'est bien de l'ambition.

Mais aussitôt on ajoutait : Il reste à Ottawa à prouver qu'elle mérite son bonheur. Elle va être le centre de notre monde politique ; elle va donner l'hospitalité à une élite

sociale ; elle possédera une bibliothèque magnifique. Qu'en échange de tant d'avantages, la future capitale reçoive largement les exilés qui vont s'asseoir à son foyer, qu'elle s'efforce de renouer la chaîne brisée de leurs habitudes, qu'elle leur rende, petit à petit, l'aisance et le comfort qu'ils ont laissés derrière eux. Québec avait été formé par la nature et l'esprit de ses habitants pour être une capitale. Ottawa n'a pas de meilleur parti à prendre que d'imiter ce modèle et de faire en sorte que le monde officiel, depuis le ministre jusqu'au plus humble fonctionnaire, retrouve Québec sur les bords de l'Outaouais.

C'est ce que vous avez fait, et aujourd'hui, en se trouvant à Ottawa, on croit n'avoir pas quitté Québec. Toutes les préventions sont dissipées, tous les préjugés ont disparu. On rit des fables d'autrefois. C'est la même généreuse hospitalité, la même cordialité entre compatriotes, la même sympathie pour le talent. Vous avez prouvé à tous ceux qui viennent à Ottawa que le sort ne s'est pas trompé en la faisant capitale. Ottawa est déjà une grande ville ; vos rues sont si belles et si larges que lorsqu'on retourne à Québec après la session on prend ses rues étroites pour les passages de l'hôtel Russell ; l'on est tenté de chercher en plein air le numéro de sa chambre. En quelques années, vous avez fait des progrès énormes. Nous ne sommes pas habitués à aller si vite que cela à Québec : une maison par année, voilà notre moyenne. Il n'y a que dans les années bissextiles que nous en construisons deux à la fois ! Nous ne sortons guère des réparations ; le locataire est la règle et le propriétaire l'exception !

En voyant vos constructions élégantes, on sent que vous aviez un magnifique modèle sous les yeux et que les beaux édifices parlementaires qui font l'orgueil de votre cité, ont trouvé en vous de judicieux imitateurs. Hélas ! nous autres à Québec, nous n'avons à imiter que notre vieil Hôtel du Parlement dans lequel on cuit à point et en sortant duquel

un député peut être servi à ses électeurs sans qu'il soit nécessaire qu'on le remette sur le feu !

Vous avez dans votre ville des quartiers qui peuvent rivaliser avec ceux des plus grandes villes, et si j'en juge par la variété et l'éclat des toilettes, par la forme exquise des chapeaux et l'élégante profusion des rubans, les magasins d'Ottawa ne laissent rien à désirer aux dames, et donnent tout à craindre aux maris ! Les pères de famille ne sauraient trouver de prétexte pour refuser à leurs filles ces chiffons qui ne coûtent jamais cher en détail, mais qui, réunis sur un compte à la fin de l'année, forment des montants effrayants à voir, difficiles à solder.

Je ne vois partout que de grands hôtels, de quoi loger à l'aise cette moitié du Dominion qui vient demander à l'autre des *better terms*. Nous voilà loin de 1866 : on criait à la disette des logements alors ; aujourd'hui, on voudrait coucher à la belle étoile, qu'on ne le pourrait pas : durant la nuit, on échafauderait un hôtel entre le ciel et vous ! Après vous être endormi en admirant le firmament, vous vous réveilleriez en regardant le plafond !

Dans le quartier du Parlement, on se heurte à chaque instant à des banques d'où l'on voit sortir sans cesse des gens souriants ayant sous le bras des liasses de billets, sur la figure la satisfaction de l'escompte. Est-ce que le crédit qui a disparu du Bas-Canada depuis l'automne, aurait pris ici ses quartiers d'hiver? Alors attendez-vous, si la nouvelle se répand dans notre province, à une forte émigration d'aspirants-capitalistes au printemps !

Nos sociétés littéraires, pour avoir été trop nombreuses, s'en vont les unes après les autres. Il faudra bientôt venir à Ottawa pour trouver un Institut Canadien-français. Pour augmenter encore le contraste et nous faire rougir de notre indifférence, vous êtes en train de doter votre Institut d'un bel édifice. Ce sera un édifice vraiment national qui tiendra

honorablement sa place parmi les nombreuses constructions religieuses que vous possédez déjà. La littérature va être bien logée : cela ne lui arrive pas souvent ; il est vrai qu'en se mettant à la fenêtre les gens de lettres pourront voir l'hôpital où d'ordinaire ils vont pousser leur dernier soupir et chercher leur dernière rime !

Je viens de faire allusion en passant aux édifices religieux, et s'il était convenable au milieu de tous ces badinages d'en parler au long, je voudrais m'y arrêter et vous féliciter de ce zèle qui fait, qu'à côté ou qu'en face de chaque édifice protestant qui s'élève, vous mettez un édifice catholique. Ne vous laissez pas distancer, continuez à tenir tête à la générosité rivale de nos concitoyens d'une foi différente de la nôtre. C'est une émulation dont ils ne sauraient se plaindre et dont bénéficient l'éducation et la bienfaisance.

Un ami du Bas-Canada qui est venu passer une semaine ici l'année dernière, résumait son impression sur Ottawa en deux mots : Mais c'est aussi bien bâti que Montréal, aussi bien habité que Québec !

On avait fait courir le bruit alarmant qu'Ottawa était une ville s'anglifiant sans cesse et d'où bientôt l'élément français disparaitrait. Je ne trouve pas cela ; ce qui me frappe au contraire, c'est que vous gardez bien votre terrain, c'est que vous l'agrandissez chaque année. Comme toutes les populations étroitement entourées par les autres races, vous sentez la nécessité de serrer les rangs, de vous compter. Loin de croire qu'Ottawa deviendra une ville anglaise, je suis porté à espérer que vous finirez par en faire une ville à peu près française.

Ce qu'il y a de remarquable dans notre existence nationale, c'est qu'en réalité une fois que nous sommes quelque part nous y restons. Il n'y a rien de plus difficile à arracher que des racines françaises : l'arbre grandit et brave la tempête. Regardez dans le Bas-Canada, jetez un coup d'œil sur

les Etats-Unis ; que voyez-vous ? Le nombre de nos rivaux peut augmenter : nous ne diminuons pas. Nous ne pouvons à coup sûr fermer la porte à personne ; mais nous restons chez nous. Notre foyer s'agrandit, notre domaine s'étend ; et ce qui peut faire croire aux gens inattentifs que nous perdons du terrain, ce n'est pas que nous soyons moins, c'est qu'il y a plus de monde autour de nous. Qu'importe ! si nous nous tenons bien ensemble ; si nous sommes nombreux, unis et forts. Qu'importe ! que le chiffre des décès s'accroisse, si les naissances continuent régulières et innombrables !

Restez unis, je vous en prie ; fermez la porte à la division si chère à notre race. Ce qui nous affaiblit, ce n'est pas la jalousie des autres, c'est notre habitude de ne pas nous entendre, le besoin que nous ressentons de nous entre-déchirer, de nous prouver que nous sommes moins canadiens, ou bien moins catholiques, les uns que les autres. Je ne voudrais pas calomnier notre race et on me pardonnera du reste l'exagération de mon langage à cause de la bonne intention qui m'anime ; mais lorsqu'un Anglais ou un Irlandais voit un compatriote dans la détresse, son premier mouvement est de courir à son secours : souvent notre première pensée à nous est de nous dire : Si je le laissais se noyer pour le punir de ne pas nager dans les mêmes eaux que moi ?

Ici, étant obligés de vous entr'aider pour maintenir votre position, vous êtes à l'abri de ces mauvaises pensées. Chassez-les toujours. Faites comme si, en toutes choses, vous aviez besoin les uns des autres : ne vous y trompez pas du reste : vous en avez toujours besoin ; et le compatriote que vous laisseriez tomber aujourd'hui est peut-être celui qui vous aurait aidé demain.

Mais je m'aperçois que je tourne au sermon : pour un sénateur revenu des choses de ce monde, à l'abri des électeurs, c'est assez naturel, mais pour un libéral, c'est malséant. Vous

avez hâte du reste que ma parole se taise devant de plus harmonieux accents et que le concert reprenne son cours.

Il ne me reste qu'à vous remercier de votre indulgence, et qu'à vous dire que si j'ai fait acte de bonne volonté en venant à l'improviste prendre la parole en cette réunion, vous n'avez jamais fait plus grand acte de charité que de m'écouter, que de m'applaudir. Je joins mon remercîment à la reconnaissance que les pauvres vous doivent.

Je crois bien cependant que c'est seulement en m'écoutant que vous aurez fait acte de charité. Est-ce bien en effet faire la charité que de payer si peu pour assister à un aussi charmant concert ? Le plaisir emporte la dépense. Si, comme on n'en peut douter en jetant un coup d'œil sur le programme, la seconde partie du concert répond à la première, vous devrez, en sortant, encore quelque chose aux pauvres. Musique délicieuse, voix charmantes, morceaux choisis, violon, piano et vaudeville : tout cela pour les pauvres, mais que ferait-on donc pour les riches ?.....

Je vous demande pardon ; cédant à mes habitudes de journaliste, j'allais faire, séance tenante, le compte-rendu de la soirée. La suite au prochain numéro.

SCÈNES ÉLECTORALES (*)

PERSONNAGES.

Le Candidat —Petit, grêle, laid, une chevelure touffue, des lunettes, une voix du nez, un teint de testament, en habit à la mode de 1812.

L'Orateur.—Jeune avocat, physionomie débonnaire aguerrie par une forte moustache et un rire fatal ; il prend souvent des notes sur son calepin, et consulte le statut et la carafe qui sont près de lui, mais paraît plus satisfait de nos distillateurs que de nos législateurs.

Le Marchand. - La plus forte influence et la première pipe de la paroisse.

Premier Électeur.—Un roué électoral, connaît toutes les ficelles du métier, et tous les électeurs des paroisses voisines par leurs petits noms, sait par cœur les affaires de tout le monde, et les raconte volontiers.

Second Électeur.—Timide, craint toujours de perdre, crédule à l'endroit des mauvaises nouvelles, suppose volontiers que ses adversaires ont des ressources surnaturelles et des ruses machiavéliques à leur disposition, a peur de l'ombre de ses voisins.

(*) La scène se passe en 1861, sous l'ancien régime électoral.

TROISIÈME ÉLECTEUR.—Demande qu'on en vienne aux coups de poing : cet argument lui étant toujours favorable dans la discussion des grands intérêts de la patrie ou autres.

L'AMOUREUX DE LA FILLE DU CANDIDAT.—Personnage politique distrait, pensant à la fille en parlant du père, et poussant sa candidature matrimoniale sous le couvert de la candidature politique.

SCÈNE I.

La scène représente un salon d'auberge à la campagne. Dix personnes sont réunies autour d'une table, sur laquelle il y a un pot de bière, une carafe de *whiskey*, du tabac, des pipes culottées, et deux ou trois volumes des Statuts Provinciaux. Chaque assistant, enveloppé dans un nuage de fumée, est invisible à deux pas de distance.

LE MARCHAND.—Vous savez, messieurs, pourquoi vous êtes réunis ici ce soir ; c'est pour aviser aux moyens d'assurer l'élection de notre candidat. Nous connaissons tous, messieurs, sa capacité, ses talents, je pourrais dire, ses vertus ; nous savons quels services il rend à la paroisse, depuis quinze ans qu'il se mêle des affaires de la Fabrique et de celles de la Municipalité. On l'a accusé de les embrouiller, d'y faire des bénéfices, de favoriser ses amis, d'avoir fait partir notre curé, l'année dernière ; mais vous savez bien que tout cela a été pour notre bien. Sans lui, nous n'aurions jamais pu me faire élire marguillier, malgré M. le curé. C'est un citoyen, messieurs, c'est tout dire ; et de plus un homme qui entend les affaires. Ça prend bien des avocats pour le mettre dedans. Jamais personne ne peut se vanter de l'avoir fait taire, ni adhérer à ses raisons. La rivière ne contient pas autant d'eau qu'il a de paroles, et elle tarira avant lui. Elle, plus elle coule, plus elle est claire ; lui, plus il parle, plus il embrouille les choses pour y perdre ses adversaires.—Quant à nous, messieurs, chacun sait que nous avons une grande influence, et que lorsque nous passons par une porte, quelque petite qu'elle

soit, il faut que tout le monde y passe, même les plus gros. (Approbation générale.)

L'ORATEUR.—Je crois, messieurs, qu'avant tout, il faudrait nommer un président et un secrétaire. Il n'y a que les assemblées organisées qui aient de la puissance. Ainsi le discours de l'honorable citoyen qui vient de parler, était irrégulier et déplacé, quoique très-bien au fond. Je propose donc pour régulariser nos délibérations que nous le nommions président et que son élection soit considérée avoir précédé son discours. Quant au secrétaire, je ne veux pas dicter votre choix.

QUATRIÈME ÉLECTEUR.—Je propose que ce soit M. Paul, comme il a une bien jolie écriture.

L'AMOUREUX.—Je propose plutôt M. l'orateur.

L'ORATEUR.—J'accepte, Messieurs. La première chose à savoir, maintenant, c'est quelle somme notre candidat consent à dépenser pour son élection. Vous n'ignorez pas plus que moi, que le temps où un candidat n'avait, pour être élu, que des visites à faire aux principaux citoyens, et dix paroles à dire le jour de la *nomination*, est déjà bien loin de nous. On ne se rend plus tout seul au *poll*. Il faut deux témoins à un vote, comme à un mariage. Il faut préparer le vote par un coup d'appétit, et le faire suivre d'un coup de digestion, On corrompait autrefois avec des poignées de main et des saluts ; cette innocente corruption a fait place à la corruption des festins. Il faut nourrir les principes de ses électeurs pour qu'ils se conservent ; il faut surtout les arroser pour qu'ils poussent. Je pense que nous sommes tous d'accord sur ce point.

LE CANDIDAT.—Cependant, Monsieur.....

L'ORATEUR.—Pas de cependant, Monsieur, ce qui fait perdre une élection, c'est l'économie ; économie d'argent, économie de promesses ; économisez, et vous me direz après les polls, le chiffre de votre minorité.

LE CANDIDAT.—Cependant, Monsieur, je ne suis pas riche, j'ai trois fils au collége et une fille au couvent, cette année ; je ne puis pas payer mes concitoyens pour les servir.

L'ORATEUR.—Alors, pourquoi m'avez-vous fait venir de la ville? Si vous m'aviez écrit : " Monsieur, je veux me présenter, mais je ne veux pas dépenser d'argent ; " je vous aurais répondu : " Monsieur, vous êtes fait pour la vie privée, la vie publique irait mal à vos illusions. Gardez la chambre, vivez à l'ombre de votre femme, et ne vous enrhumez pas en sortant au grand air ; " et je serais, en ce moment-ci, à plaider une affaire très importante à la Cour de Circuit.

Je reprends le fil de mon discours.

Si vous voulez être élu, il vous faut des fonds de guerre, il faut que vous mettiez de suite, à la disposition du comité, la somme jugée nécessaire, d'après le bilan des frais probables que nous allons établir. Il faut que vous vous attendiez à des augmentations ; le premier budget est toujours dépassé. On met les prix trop bas pour ne pas effrayer les capitaux du candidat, habitués à la stagnation ou aux petites opérations. Vous voyez que je parle net ; c'est que je veux une résignation immédiate ou une bonne lutte. Dans l'action je suis toujours pressé ; un homme qui marche toujours est certain d'arriver à quelque chose.— J'ajoute qu'après votre élection il faudra vous attendre, lorsque vous enverrez des comptes à vos débiteurs, à recevoir des réponses comme celle que voici :

Monsieur,

J'ai reçu avec beaucoup de surprise, votre lettre me demandant le paiement d'une somme de $16 due depuis deux ans seulement, sur règlement de la succession de ma grand'-mère. Vous oubliez que j'ai voté pour vous. La reconnaissance vous serait-elle déjà à charge? Etes-vous pressé d'être ingrat? Je me laisserai poursuivre pour montrer à vos électeurs comment vous tenez compte de ce qu'on fait pour vous.

P. S. Je vous inclus un petit compte de $10. C'est pour usage de ma salle à dîner, lorsque vous êtes venu me voir avec un avocat et que nous avons réuni cinq ou six voisins. J'espère au moins que vous vous rappellerez cela.

Ou bien comme celle-ci :

Monsieur,

La lettre par laquelle vous me réclamez le paiement d'une somme de $12, balance due sur le mauvais cheval que vous m'avez vendu, l'année dernière, ne vous fait pas honneur. C'est une vengeance sans doute, Monsieur : vous voulez mettre sur la paille les gens qui ont voté contre vous. Je savais bien que vous ne valiez pas grand'chose, mais je ne vous pensais pas si bête fauve. J'attendrai une lettre de votre avocat, pour informer de votre persécution, à mon égard, tous les journaux de la province, tous vos collègues du Parlement, ainsi que le Gouverneur-Général.

Voilà un tableau abrégé de votre avenir électoral. Refusez-vous de l'accepter ? Dites-le de suite, et je m'en vais.

L'Amoureux.— Messieurs, je demande à protester contre ce que vous venez d'entendre. J'en suis indigné pour ma part. Est-il possible que nous en soyons arrivé, non pas à admettre l'existence de pareilles choses, mais seulement à les entendre expliquées et excusées sans rougir ! S'il est vrai que, quelque part dans notre pays, il se passe des choses qui ressemblent à ce qu'on vient de dire, ce n'est pas dans notre comté qu'on voit ou qu'on verra jamais de pareils scandales.

Il faut qu'on sache que notre comté ne se vend pas. On mérite sa confiance : on ne l'achète pas. Le patriotisme ! voilà ce qui l'inspire ; le talent et la probité ! voilà ce qu'il recherche et ce qu'il acclame. Il peut y avoir, ici comme ailleurs, des faiblesses particulières ; mais l'immense majorité est désintéressée et dévouée au bien.

L'Orateur.— Je ne répondrai qu'une chose à mon contradicteur : c'est qu'il est jeune, bien jeune, trop jeune. Je demande que nous revenions aux choses sérieuses.

LE MARCHAND.— Nos deux jeunes amis se laissent entraîner par leur âge ; ils exagèrent. Sans doute, il faut de l'argent : il y a tant de petits frais, voitures, traites, salles de comité..... etc..... ; mais il n'en faut pas tant qu'on le dit. Avec £200, je me rends responsable de l'élection. C'est peu pour un si grand résultat.

LE CANDIDAT.— Je trouve cela énorme, moi.

LE MARCHAND.— Mais songez donc à l'honneur, au désappointement de votre adversaire, à la joie de votre femme qui ira passer l'hiver à Québec, à votre neveu qui vous est à charge et que vous pourrez faire nommer à un emploi public, grâce à un vote complaisant ; enfin aux £150 d'indemnité parlementaire par année !

LE CANDIDAT.— Enfin, s'il le faut, je dépenserai £200, mais pas plus.

L'ORATEUR.— C'est le secret de l'avenir. Passons à autre chose. Il faudrait avoir la liste électorale de la paroisse, afin de distribuer à chacun un certain nombre d'électeurs à voir.

LE CANDIDAT.— Je l'ai oubliée chez moi.

L'ORATEUR.— Pourquoi n'avez-vous pas oublié de venir ici !

L'AMOUREUX.— Je vais chercher la liste. (*Il sort.*)

L'ORATEUR.— Je n'ai pas confiance dans ce petit jeune homme. Je crois que c'est un traître. Son discours de tantôt m'a donné des doutes sur son zèle pour notre cause et sur la solidité de ses principes.

LE MARCHAND.— Il est trop amoureux de la petite de notre candidat, pour ne pas se faire dévorer, s'il le fallait, pour elle et pour lui.

L'ORATEUR.— En attendant la liste des électeurs, quelle majorité pensez-vous que nous aurons dans cette paroisse-ci ?

PREMIER ELECTEUR.— Nous aurons les deux tiers, si on y met de l'activité.

TROISIÈME ÉLECTEUR.— Et si on empêche les orateurs de l'autre parti de parler à la porte de l'église !

SECOND ÉLECTEUR.— Si le Grand-Pierre, du rang double, n'est pas pour nous, je ne crois pas que nous ayons la majorité.

LE MARCHAND.— Nous aurons certainement une forte majorité ; j'ai cent cinquante débiteurs dans la paroisse, et je vous prie de croire qu'ils ne voteront pas pour notre adversaire.

L'ORATEUR.— On met bien du temps à apporter la liste. Il faudrait envoyer quelqu'un presser notre petit amoureux.

(*Le premier électeur sort.*)

En attendant, messieurs, je vous annonce que je parlerai demain, à la porte de l'Eglise, pendant deux heures au moins. Il faudra retenir les gens qui voudraient s'en aller avant la fin, car c'est la dernière partie de mon discours qui sera la meilleure. Ne manquez pas de m'applaudir souvent ; ça ne fait rien à l'orateur, mais ça stimule les auditeurs à écouter.

PREMIER ÉLECTEUR (*rentrant avec la liste*).— J'ai trouvé notre amoureux à feuilleter un album avec la petite de notre candidat. Il avait oublié la liste, l'élection, notre candidat, et ne s'est pas empressé de s'en souvenir, lorsque j'ai voulu lui rappeler tout cela.

L'ORATEUR.— J'avais raison de dire que c'était un traître. Il nous a fait perdre un quart-d'heure. Ah ! les hommes pratiques, les hommes d'affaires, comme ils sont rares !

(*La séance continue.*)

SCÈNE II.

La scène se passe au village de *. La place de l'Eglise est à moitié remplie d'électeurs, de femmes et d'enfants. Du perron de l'Eglise on aperçoit un délicieux paysage, un bois touffu, profond, peu élevé, qui ombrage une petite rivière vive et limpide ; mais le paysage politique envahit complètement la scène.**

LE CANDIDAT.— Libres et indépendants électeurs de la paroisse de ***, je viens solliciter vos suffrages pour la prochaine élection. Vous me connaissez tous : les plus vieux d'entre vous étaient les camarades et les amis de mon père. Vous avez vieilli ensemble, et si, comme bien d'autres, il est parti avant vous, si vous n'avez pu le retenir pour continuer la route côte à côte, du moins vous avez conservé dans vos cœurs son souvenir, le souvenir de ses vertus, de son amitié, de sa probité. Et moi, moi qui porte son nom, j'ai été élevé, pour ainsi dire, par vous, vous qui êtes vieux ; avec vous, vous qui êtes jeunes. Vieillards, je suis votre fils ; jeunes gens, je suis votre frère.

Ce n'est pas par ambition que je veux me faire élire, c'est pour vous, c'est dans votre intérêt. Je voudrais que notre représentant fût de la paroisse. Assez longtemps nous avons été chercher notre député hors de chez nous ; assez longtemps nous nous sommes laissé dicter notre choix par les autres paroisses. Il est temps que cela cesse, et que cette paroisse, la plus riche, la plus populeuse, la plus intelligente du comté, remporte le prix dans le concours électoral comme dans les concours agricoles.

Vous êtes ceux qui contribuez le plus à la prospérité, à la bonne renommée du comté ; c'est à vous d'y faire la loi.

Je n'aurais pas sollicité vos suffrages, si des citoyens plus âgés et plus influents n'avaient pas refusé de les briguer. Je leur ai offert la candidature. J'ai offert la candidature à M. P., qui m'a répondu : " Comment voulez-vous que moi, qui

puis à peine me résoudre à aller en ville, tous les trois ans, j'aille à la Chambre tous les ans?" M. X., m'a dit : "Ma femme ne voudrait jamais y consentir, elle qui s'ennuie et qui pleure, seulement lorsque je m'absente durant trois jours. J'ai beau lui dire, qu'après tout, je ne suis pas bien amusant à la maison, elle dit, comme ça, que le temps est encore plus long, lorsque je n'y suis pas." M. V., m'a dit: "J'ai trop peur de me faire dire des bêtises. Maintenant tout le monde m'estime. Il y aurait des jaloux. On découvrirait toutes mes fautes et on oublierait toutes mes qualités ; à force de vouloir prouver que je ferais un mauvais député, on finirait par persuader à bien des gens que je suis un mauvais citoyen."— Tous ces messieurs m'ont engagé à me présenter et m'ont promis leur appui.

Ils m'ont demandé de me sacrifier pour le bien public, pour que notre paroisse ait enfin un de ses enfants en Parlement, et pour qu'elle ne soit plus en arrière, sous ce rapport, de la paroisse voisine, notre vieille rivale.

Voilà pourquoi, messieurs, je sollicite vos suffrages. En votant pour moi, c'est pour vous-mêmes que vous voterez, pour la gloire de votre paroisse. Quant à mes principes politiques, mon ami que voici, qui est avocat, vous les expliquera mieux que moi.

Le Marchand.— Messieurs, vous savez que je suis plutôt un homme d'action qu'un homme de paroles. J'ai eu le talent de faire fortune, ce qui vaut bien, je pense, celui de parler. Lorsque j'ai commencé les affaires, je n'avais rien. Avec cela je suis devenu riche ; vous savez que je vaux £15,000, presqu'autant que notre ancien seigneur. Je médite de ce temps-ci une affaire qui me donnera au moins £500 de profit. Je vous la conterai dimanche prochain, si elle se fait d'ici là.

Vous me connaissez ; vous savez que je suis incapable de vous donner un mauvais conseil. Vous comprenez bien, n'est-ce pas? que si je suis devenu riche c'est parce que j'avais du

jugement ? Eh bien ! suivez mon conseil, votez pour mon candidat. Je l'ai employé dans des négociations difficiles ; il a du tact et il entend bien les affaires. Si je tombais malade, je n'hésiterais pas à lui donner une procuration pour faire mes affaires.

Je ne dis pas ça pour me vanter, mais dans votre intérêt : ma position, ma fortune, font honneur à la paroisse du comté qui possède un homme aussi riche. J'espère que vous reconnaîtrez tout cela en votant pour mon candidat.

L'ORATEUR.— Messieurs.....

UNE VOIX ENNEMIE DANS LA FOULE.— Pas d'avocat !

L'ORATEUR.— Messieurs, je regrette de voir que le barreau compte ici un ennemi. C'est sans doute une victime de la justice, un plaideur désappointé. Je sympathise avec son malheur, même si c'est moi qui l'ai causé.

Je viens vous parler de questions plus graves. Aimez-vous votre pays ou ne l'aimez-vous pas ?.....

UNE AUTRE VOIX ENNEMIE.— Allons-nous-en, c'est un avocat ; il en a pour deux heures à parler, la soupe va refroidir ! (*Hilarité générale.*)

L'ORATEUR, *élevant la voix.*— Messieurs, le comté tout entier, les comtés voisins, les ministres, je pourrais dire tous les habitants du pays, ont les yeux sur vous en ce moment.

UN FARCEUR.— Comment le savez-vous ? Est-ce qu'ils vous l'ont écrit ? (*Rires approbateurs.*)

L'ORATEUR, *à pleine voix.*— Messieurs, je suis un homme public qui parle à ses concitoyens de leurs affaires. J'ai droit d'être entendu.

VOIX AMIES.— Parlez. Parlez !

LE MARCHAND.— Vous devez écouter, Messieurs ; c'est moi qui ai invité Monsieur à venir vous instruire de la politique du pays.

LE FARCEUR.— Nous en savons assez long. Nous n'avons pas besoin de savoir ce qui se passe en ville. (*Rires.* Un quart de l'assemblée entoure l'interrupteur avec admiration.)

L'ORATEUR.— Messieurs, je crois qu'il est nécessaire avant d'aller plus loin, que je vous fasse l'histoire des partis qui divisent actuellement notre beau pays. Messieurs, en 1841, *l'acte d'Union* nous fut imposé par l'Angleterre.....

UN ÉLECTEUR, *un peu lancé.*— Dites-donc, monsieur l'avocat, combien est-ce qu'on vous paie par discours? Si ce n'est pas trop cher, venez en faire un à la maison, quand les enfants seront couchés. (*Rires et applaudissements.* Un autre quart de l'assemblée entoure le partisan de Bacchus et le fait causer.)

L'ORATEUR.— Messieurs, malgré les interruptions d'une minorité de cette assemblée, minorité infime sous le rapport du nombre, minorité plus infime encore sous le rapport des qualités intellectuelles, je sais que vous désirez m'écouter et que vous reconnaissez dans notre candidat un homme intelligent, instruit, laborieux.

Je disais donc, Messieurs, que *l'acte d'Union* nous avait été imposé par la tyrannie anglaise. Permettez-moi de vous dire toute ma pensée sur cet acte infâme. Et d'abord quelle était notre position avant 1840?

LE FARCEUR.— 1840! C'est l'année où je me suis marié, une fameuse année! Il y a eu des fraises au mois de mai. (*Hilarité.*)

L'ORATEUR.— Messieurs, nous luttions depuis cinquante ans.....

SCÈNE III.

Le lendemain de la défaite. La scène représente une étude de notaire. L'ex-candidat, sans veste, une seule bretelle attachée, pas un coup de peigne : costume du désespoir. Il se promène à grands pas.

LE CANDIDAT.— Pourquoi ai-je écouté la voix perfide de l'ambition, la syrène parlementaire? Pourquoi ai-je voulu quitter cette modeste chambre, où j'ai fait tant d'actes de donation, de vente, d'échange, de transport ; où, depuis vingt ans, j'ai vu entrer, sou par sou, toute ma petite fortune. Un jour, j'ouvrais ma porte toute grande aux trente sous, un autre jour aux piastres. Mais pour les laisser sortir, je ne l'ouvrais qu'à demi, et pas tous les jours. Hélas ! je viens de dépenser en un mois, deux ans d'économie, la valeur de deux cents actes et de cinq cents conseils.

Le bonheur du notariat est plus accessible que la *félicité* parlementaire, et peut-être est-il plus doux. Dire que j'ai autant de plaisir à passer un contrat qu'au premier *jour* ! Le même battement de cœur lorsque le client entre, la même manière de lui offrir une chaise, la même chaise à *lui offrir*, les mêmes embarras et perplexités de rédaction à vaincre ! Rien n'a changé en moi, depuis le jour où je vis entrer par *cette* porte, (je le vois encore) un gros homme court avec un signe sur la joue gauche, qui me pria de lui préparer un *transport*. S'il avait su avec quel *transport* je l'accueillais, il ne m'aurait pas payé l'autre !..... Et dire que j'ai voulu *m'éloigner* de toute cette félicité, de tout ce bonheur intime, trois mois chaque année ! ah ! j'ai bien mérité ce qui m'arrive.....

Voyons ces lettres :

MON CHER AMI.— Je te félicite d'avoir
ton élection. D'après ce que tu m'é
que lorsque tu recevras cette lettre

élu par 200 voix de majorité. Mes condoléances à ton adversaire..... Tu seras bien bon d'user de l'influence considérable que te donne, sois-en sûr, ta nouvelle position pour obtenir un emploi quelconque pour mon fils cadet, dont je ne sais que faire et qui n'est propre à rien. Fais valoir tes votes futurs pour lui obtenir un bon salaire. Je compte sur toi comme sur moi-même.

MON EXCELLENT CANDIDAT.—

Je t'inclus le compte des provisions que je t'ai envoyées, à la demande de ton avocat, pour le dîner, à la clôture des *polls*. Je regrette bien de ne pouvoir aller boire à ton succès, avec l'excellent vin que je t'envoie. Je garde du moins six bouteilles de champagne pour boire d'ici, à ta victoire, avec quelques amis. Tu peux compter que mardi soir à sept heures, je serai, verre en main, à penser à toi.

P. S. L'épicier qui m'a fourni ces provisions, qui sont de première qualité, me prie de te dire qu'il te serait bien obligé, si tu lui envoyais un à-compte de suite.

Doit M. B. à..... (*historique,*)

2 doz. d'eau-de-vie à 5s.....	£6	0	0
24 lbs. d'amandes piquées à 1s.....	1	4	0
15 lbs. de raisin.....	0	7	6
4 meules de fromage.....	4	5	0
1 doz. de bouteilles d'olives.....	1	2	6
1 *barrique* de whiskey	5	0	0
1 " de bière.....	3	15	0
1 " de vin de Porte.....	15	0	0
3 *quarts* d'huîtres.....	3	15	0
3 paniers de champagne.....	11	5	0
Payé à 2 charretiers pour transport (8 lieues.).....	1	10	0
Total.....	£53	4	0

(avec un soupir) un fonds d'épicerie complet.... jusqu'à des olives, mon Dieu ! des olives !

TABLEAU.

LE CANDIDAT.—Combien ai-je eu de voix, d'après votre calcul ?

L'ORATEUR.—617.

LE CANDIDAT.—617 ! Et j'ai dépensé £624.

LE MARCHAND.—Il y a eu bien du gaspillage, vous auriez dû mettre vos fonds entre mes mains. Je vous aurais eu 100 voix de plus, et j'aurais dépensé £100 de moins.

L'ORATEUR.— N'importe ! je ne pensais pas que nous aurions autant de voix. La première fois que j'ai fait le tour du comté, j'aurais parié que nous ne dépasserions pas 200 voix. C'est 417 voix de gagnées pour l'avenir.

(*S'adressant au Marchand seul.*) Si notre candidat n'avait pas été si impopulaire hors de sa paroisse, nous ne perdions que par 100 voix. Avec un bon candidat, nous réussirons la prochaine fois. Pensez-vous que je devrais me présenter alors.....

LE CANDIDAT.— Vous m'avez dit, je crois, que j'avais eu 624 voix.

L'ORATEUR.— Non, mon cher monsieur, vous confondez le compte des électeurs avec le compte des frais. Vous avez dépensé £624, à ce que vous dites, et vous avez eu, à ce que je sais, 617 votes. Majorité des frais sur les votes : 7.

LA CHASSE AUX DOTS.

NOUVELLE.

I.

LA DISTRIBUTION DES PRIX.

L'heure des vacances venait de sonner à l'horloge des colléges, aux pendules des couvents, et ses douces vibrations se prolongeaient délicieusement dans le cœur des élèves. Les professeurs sentaient leur règne finir et les chefs de famille leur peine commencer.

Le mois de juillet, magnifique comme toujours, avait réservé sa plus belle journée pour la dernière séance des examens du couvent d'Armenonville, l'élégante maison d'éducation dans laquelle l'on donne aux jeunes filles une instruction si brillante et l'on développe avec tant de soins le goût pour la toilette et le luxe qu'elles tiennent de leurs mères. La grande salle était décorée à ravir : on y voyait tout ce que peut inventer de joli, de gracieux, l'art de plaire aux imaginations féminines ; on y respirait le parfum délicat de l'exquise propreté. L'auditoire, quoiqu'un peu mêlé de parents de toutes

sortes, ne laissait pas que d'être fort élégant. Aux premiers rangs se montraient les plus imposantes têtes de la ville de Montréal, les plus ravissants chapeaux de la saison. Les mères de famille venues de la campagne tapissaient le fond de la salle. L'observateur pouvait aisément saisir sur leurs figures franches et ouvertes la révélation anticipée des sentiments contraires qui allaient y éclater à la vue des prix remportés ou des défaites, sous forme d'accessits, essuyées par leurs enfants.

L'entrée était rigoureusement interdite aux jeunes gens encore en âge d'être amoureux. Un certain nombre des plus fringants, cependant, avaient réussi à lever la consigne, en invoquant leur titre de proches parents des élèves. Dans un pays comme le nôtre, où toutes les familles sont bien fournies d'enfants, qui peut donc manquer jamais de sœur, de nièce ou de cousine, s'il en a besoin ? Si, par hasard, vous n'en avez point, les gens en état de vous en prêter pour l'occasion ne sauraient vous faire défaut. Les vigilantes gardiennes qui ont institué ce réglement sévère mais juste, oublient qu'il ne suffit pas d'être le frère ou l'oncle d'une ou de plusieurs élèves pour perdre à l'instant tout attrait aux yeux du reste de la communauté. Cette qualité permise donne au jeune assaillant maintes intelligences dans la place.

La séance s'ouvrit par un défilé élégant, une revue des jeunes Grâces. L'on vit s'avancer sur la scène les élèves, trois ou cinq de front. Elles marchaient à pas cadencés jusqu'à la rampe et là faisaient au public, d'avance charmé, la plus jolie révérence du monde. Ce prologue muet eut grand succès. Tout le monde ne se rend pas également compte du plus ou du moins de mérite des exercices littéraires ; mais tout le monde est juge de la beauté, de la grâce, d'un salut, d'une révérence. C'est pour cela sans doute que l'on avait placé en tête du programme cette pantomime mondaine. Chaque mère n'eut d'yeux que pour sa fille et, n'ayant vu qu'elle, déclara

que le défilé était magnifique. Les simples spectateurs plus impartiaux trouvèrent, qu'en général, ces demoiselles n'étaient point aussi jolies qu'ils l'auraient désiré et qu'elles-mêmes se le figuraient. La beauté baisse, à ce qu'assurent les femmes d'autrefois, la taille diminue, le teint s'en va, les grands traits se perdent. Il y a trop de dentistes : cela fait tomber les dents de bonne heure !

Trois ou quatre jeunes filles frappèrent particulièrement la foule impartiale et non pas indifférente, et l'une d'elles, Mademoiselle Marguerite Aubé, plus que les autres encore. Aussitôt qu'elle parut, un mouvement général se produisit, et l'éclair de son regard traversa la salle, faisant jaillir de tous les yeux l'admiration. A dix-sept ans, sa démarche, son grand air étaient déjà d'une grâce accomplie et d'une assurance parfaite, sans l'ombre de cette timidité et de ce léger embarras qui se trahissent d'ordinaire dans les premiers essors de la coquetterie. L'attention se fixa sur elle, sur sa beauté faite pour être vue ainsi d'un peu loin, au-dessus de la foule. On avait pressenti ce succès, car elle n'était venue qu'à la fin du défilé et comme pour le clore magnifiquement.

La toilette de toutes ces demoiselles était charmante. A en juger seulement par là, les fortunes et les positions des parents devant être à peu près égales. Il s'en fallait de beaucoup pourtant qu'il en fût ainsi, et l'on se serait fort trompé en leur assignant à chacune un rang d'après le prix ou l'éclat de la robe. Plusieurs des plus riches se fussent trouvées au-dessous des moins à l'aise. Les mères de famille habillent leurs filles, non pas selon leur fortune, mais selon leur vanité, qui est souvent d'autant plus grande et exigeante que la fortune est plus modeste. D'ailleurs, il n'y a pas de pays au monde où les parents gâtent autant leurs enfants qu'au Canada, et où, en revanche, les enfants gâtent moins leurs parents.

Mademoiselle Aubé était mise au gré de ses désirs. Sa blanche parure coûtait fort cher à son père, petit marchand

de la rue Notre-Dame-Est, qui voyait les économies de plus en plus notables qu'il opérait chaque année sur les frais de sa propre toilette, rapidement dévorées par les chiffons de sa femme et les rubans de sa fille.

Les élèves achevaient de se former en groupe de chaque côté de la scène, lorsque l'attention des personnes placées près de la porte fut attirée par le bruit d'une contestation au dehors. Trois ou quatre jeunes gens demandaient entrée dans la salle, et le portier la leur refusait sous prétexte qu'ils n'avaient pas l'air de pères de familles authentiques.

—Vous nous offensez, dit celui qui tenait la tête de la colonne, voici monsieur : il a trois enfants, deux au couvent et un au collége ; cela ne se voit-il pas à sa figure : regardez bien ! Pourquoi donc n'aurait-il conservé de l'épaisse chevelure que nous lui avons connue, que cette touffe blonde, ce simple bouquet, qui répand une ombre si légère sur son front pensif? Et moi qui vous parle, je viens couronner ma fille aînée qui va remporter dans la minute un premier prix de sagesse ! Me priverez-vous de la joie de couronner ma fille aînée remportant un premier prix de sagesse?

Le portier avait ouvert la bouche pour écouter. Avant qu'il eut eu le temps de la refermer, les jeunes gens entrèrent dans la salle.

Celui qui venait de haranguer ainsi le fonctionnaire préposé aux billets d'entrée n'était autre que le Dr. Charles Blandy. Personne n'était plus connu dans la communauté. Maintes fois, les bonnes religieuses avaient surpris quelque élève brodant son nom sur un coin de mouchoir ou sur un bout de canevas. Ses initiales ornaient les marges de bon nombre de grammaires. Ce prestige lui venait de ce qu'il comptait parmi les élèves une sœur et quelques nièces et cousines, qui n'avaient pas fait faute de raconter à leurs amies combien elles l'avaient trouvé aimable pendant les vacances, et séduisant !

Aussi lorsqu'il entra dans la salle, se fit-il un mouvement parmi les élèves. Plusieurs se poussèrent du coude en chuchotant ; quelques-unes rougirent ; d'autres braquèrent leurs yeux sur lui afin d'être les premières à attirer son attention. Ce léger trouble, s'ils l'avaient observé, aurait suffi pour révéler aux parents où en était exactement le cœur de leurs enfants. Mais ce à quoi les parents ne songent guère, c'est à remarquer dans leurs enfants les penchants qu'eux-mêmes éprouvèrent à pareil âge et qui les mirent plus d'une fois à deux doigts de faire des folies. Cet aveuglement a une excuse. L'amour chanté par les poètes, ressenti par les amants, est douce chose et belle flamme, mais pas dans le cœur de sa fille ou de sa sœur, et l'on ferme les yeux pour ne l'y voir que le plus tard possible.

Le jeune docteur a reçu de la nature une figure que bien des gens ont portée avant lui, et dont plusieurs de nos arrière-neveux hériteront. Avant de l'atteindre, ses traits ont circulé un peu partout, et, en le quittant, iront se poser sur d'autres visages. Il a l'œil brun ou gris, les cheveux plus ou moins bouclés, le teint incertain ; ses dents ne viennent pas toutes de chez Trestler, mais toutes elles y ont passé. Un grand soin de son sourire, l'art des expressions, donnent à sa physionomie le cachet qui lui manque et qui la fait remarquer. Un homme est ce qu'il veut être, même physiquement. Avec du sérieux, il devient un personnage imposant ; avec de la grâce, un séduisant garçon.

Arrivé ainsi un des derniers dans la salle, Blandy trouva moyen d'aller se placer dans les premiers rangs, sans cependant déranger personne, tant il avait le talent d'arriver ! Il savait d'avance, par les intelligences qu'il avait dans le couvent, quelles seraient, à peu près, les élèves qui remporteraient les prix, et il voulait être bien en vue des parents pour les applaudir.

Tandis que l'adroit docteur prenait ainsi ses positions sur

les devants de l'auditoire, ses deux compagnons pénétraient dans le fond de la salle et s'y plaçaient en observation. Le premier, Alphonse Duport, celui-là même qui porte au front la touffe de cheveux signalée par Blandy au respect du portier, est un avocat heureux. Les clients naissent sous ses pas. Il est arrivé, avant trente ans, à l'apogée de son talent, de sa renommée ; et il emploiera le reste de sa vie à décliner lentement. Son embonpoint seul ne se ralentira pas, et l'ombre qu'il projette en marchant ira s'agrandissant chaque jour. Il attribue ce progrès physique au manque d'exercice, à l'assiduité au travail.

Pareil phénomène bien des fois sans doute vous a frappé. Vous avez connu étudiant un garçon maigre, fluet : vous le retrouvez, cinq ou six ans après, gras et luisant ; sa peau menace d'éclater en maints endroits ; bientôt il y faudra faire des reprises. Vous le félicitez ironiquement de sa belle santé et lui en demandez le secret, la précieuse recette. Il se rengorge et vous confesse que c'est uniquement à un verre de bière pris à propos à dîner, entre la poire et le fromage, que cette merveille est due.

L'avocat Duport a pour suivant fidèle, pour admirateur assidu, un jeune orateur aux longs cheveux. Ce garçon voudrait être né sur les marches d'une tribune. Nourri de politique, il a appris à lire dans les journaux. De bonne heure, il épelait les faits divers et le jour où il lut couramment un accident, il se dit à lui-même qu'il ferait un journaliste au besoin. En quittant le collége, il fonda un club pour y faire son premier discours et se mit à écrire dans les feuilles démocratiques des correspondances bien senties sur le progrès. A l'heure qu'il est, il collectionne les portraits des célébrités pour y trouver sa ressemblance ; il vient d'écrire à M. de Bismark : l'autographe qu'il en recevra lui servira de modèle, il se fera une signature d'homme d'état. Il a déjà des armes,

un cachet. Avec tout cela, il n'en est pas moins condamné à garder le nom de son père : Pierre Martel.

La séance s'ouvrit, naturellement, par un morceau de piano à quatre ou huit mains. Vous entendez ce clapotement musical, du large fauteuil où vous vous êtes plongé pour me lire commodément. Agaçant !

Le piano ayant fait silence, on vit s'avancer une des grandes pensionnaires qui se mit soudain à déclamer la *Prière d'une Mère*. Les paroles étaient françaises, la diction anglaise, les gestes cadencés, l'affectation choquante, les intentions excellentes, et la pensionnaire assez jolie. La salle éclata en applaudissements à la fin. Ils furent vifs surtout aux premiers rangs de l'auditoire, où se trouvaient les parents de l'élève, des mieux posés dans le monde.

Le père de Mademoiselle Caroline Perret est un de nos plus riches négociants. Directeur de banque et marguillier en charge, actionnaire important de la Compagnie du Richelieu et propriétaire du plus beau terrain au cimetière, il exerce une grande influence et jouit d'un crédit illimité. On calcule qu'il laissera £25,000 à chacun de ses enfants. Cette opinion n'était point étrangère, on le devine, à l'enthousiasme que créait la déclamation de Mademoiselle Perret. Elle influait grandement, dans tous les cas, sur l'admiration que manifestait le Dr. Blandy, que le hasard ou une habile prévision avait placé auprès de Madame Perret. Les applaudissements n'étaient pas finis que, penché du côté de l'heureuse mère, il la félicitait avec chaleur sur un succès si beau et si mérité.

—Madame, lui disait-il, il n'y a que vous qui n'applaudissiez pas. Si c'était ma fille, je crois que je n'aurais pas la force de me contenir ; je battrais des mains malgré moi, j'irais l'embrasser de suite, sans m'occuper du public. Quelle voix mélodieuse et quels gestes gracieux ! Elle a un port de reine, et elle déclame à perfection. De figure, permettez-moi

de vous le dire sans flatterie, c'est tout votre portrait. Personne ne saurait s'y tromper. On demanderait à l'auditoire : " Quelle est la mère de cette ravissante jeune fille ? " que tout le monde dirait, en vous montrant : " C'est cette belle personne ! "

—Docteur, ne répétez pas tous ces compliments à ma Caroline, vous lui tourneriez la tête. A son âge, je n'y aurais pas tenu. Je le dis souvent à M. Perret : Mon pauvre homme, si l'on m'avait dit lorsque j'avais dix-sept ans : " tu es belle et tu épouseras un prince," je l'aurais cru et je ne me serais jamais résignée à devenir ta femme.

—Votre fille, comme vous, madame, mériterait un prince. mais il n'y en a pas encore dans notre pays. Ce sera pour une de vos petites-filles. Vous verrez ça peut-être. Il faut du moins, puisqu'elle est venue trop tôt pour être princesse, que mademoiselle Caroline ait un époux digne d'elle, un mari qui sache lui obtenir la position à laquelle elle a droit, qui fasse d'elle la première dame du pays. C'est à vous, madame, à diriger son choix. Votre mari lui donnera la fortune, elle tient de vous l'esprit et la beauté : il faut que votre gendre mette à son service, au vôtre, une ambition sans bornes, une volonté d'arriver à l'épreuve de tous les accidents de la route. Le succès appartient à l'énergie. L'homme qui dit résolument : " Je monterai jusque-là," est aussi sûr d'y parvenir que s'il touchait déjà au but. J'ajouterai, — et je n'ai besoin pour en juger ainsi que de voir l'impression profonde que mademoiselle Perret a produite sur tout l'auditoire, sur moi, — j'ajouterai, que celui-là seul aimera véritablement votre fille qui, spontanément, lui promettra la plus haute destinée, et que l'on sentira, à son langage, à sa conduite, en état de tenir cet engagement d'honneur.

—Vous me rendez toute fière, cher docteur. Ce que vous dites-là de ma fille est si bien ce que j'avais rêvé pour moi-même. Et cependant j'ai épousé monsieur.....

—Pardon, madame, il y a grande différence : vous étiez pauvre et votre fille est riche ; Monsieur Perret vous a choisie, votre fille peut choisir. Vous le voyez, madame, je ne vous flattais pas tout à l'heure comme vous m'en accusiez, puisque je vous tiens maintenant un langage qui blesserait une personne de moins d'esprit que vous. Mais j'ai cru pouvoir me permettre, pour mieux faire comprendre ma pensée sur l'avenir réservé à votre fille, de faire allusion aux circonstances qui seules expliquent l'alliance, si inégale au point de vue du mérite personnel, que vous avez contractée.

— Caroline a le temps de songer à tous ces beaux rêves. Je ne veux pas la marier trop tôt et je désire qu'elle jouisse à loisir de toute sa gloire de jeune fille. Quand elle aura tourné toutes les têtes, nous songerons à lui trouver le mari que nous rêvons tous deux pour elle. Je ne vous en remercie pas moins de l'intérêt que vous lui portez, et alors, croyez-moi, cher docteur, je m'en souviendrai.

Tandis que le Dr. Blandy et Mme Perret se livraient à cet épanchement, si désintéressé, d'une part, si filial, de l'autre, la séance marchait son train. On jouait aussi la comédie sur la scène. Une lutte des plus vives s'y était engagée entre les coquillages, représentés par une perle fine, les fleurs, symbolisées par une rose des plus brillantes, et les oiseaux, figurés par un joli petit perroquet des mieux dressés. Les fleurs triomphèrent des coquillages, et furent à leur tour vaincues par les oiseaux.

Il y eut ensuite un chant de circonstance sur les vacances, paroles d'un poëte local, musique de Rossini ; puis, quelques autres exercices littéraires : et enfin, la distribution des prix. L'appel des élèves à couronner fut fait par Mademoiselle Perret, d'une voix claire et qui ne devenait sympathique qu'en prononçant son propre nom.

Les deux élèves qui remportèrent le plus de prix furent Mademoiselle Aubé et Mademoiselle Perret. A chaque prix,

c'était une ovation, à cette différence près, que lorsque Mademoiselle Perret descendait les degrés de la scène, les applaudissements éclataient aux premiers rangs de l'auditoire, et que, quand venait le tour de Mademoiselle Aubé, les applaudissements partaient du fond de la salle. Le Dr. Blandy était le principal champion de la première ; Duport et Martel les bruyants claqueurs de l'autre. On devine quelle secrète gratitude ressentait Madame Perret en voyant le zèle que déployait son jeune voisin pour la cause de sa fille. Deux ou trois fois elle lui céda l'honneur de la couronner.

En petit marchand qu'il est, le bonhomme Aubé s'était placé un peu en arrière et il fallait que sa fille fendit la foule pour aller le retrouver. Elle se rendait à lui sans se presser et en laissant au public tout le temps d'admirer sa beauté superbe. Les applaudissements l'accompagnaient sur tout le parcours et ne cessaient que lorsqu'elle avait repris sa place dans la foule des élèves. Aubé en était tout intimidé, et c'est en rougissant qu'il posait d'une main mal assurée les couronnes sur le front de Marguerite. Il l'admirait pourtant de tout son cœur et sa joie était pour le moins aussi grande que celle de Madame Perret.

La séance finie, Blandy prit congé de Madame Perret, qui l'invita à passer la soirée chez elle, où quelques amis devaient se réunir aux heureux parents pour célébrer les succès de Caroline ; et il rejoignit ses deux amis Duport et Martel à la sortie.

II.

AU TERRAPIN.

Les trois amis montèrent en voiture et prirent la route de la ville. Chemin faisant, ils devisèrent de la séance et discutèrent vivement la beauté ou l'élégance des jeunes pensionnaires.

La promenade ayant été un peu longue, Duport déclara qu'il se sentait l'estomac glacé et fit arrêter la voiture devant le restaurant Terrapin. Constatons en passant combien certaines gens prennent vite froid à l'estomac et sont forcés de réchauffer souvent les ressorts de leur appareil digestif pour le tenir en bon ordre.

Le restaurant était rempli de monde. Six heures allaient sonner, et les gens entraient prendre le coup d'appétit.

Le coup d'appétit ! terme élastique qui comprend depuis le petit verre de liqueur que les anciens savouraient jusqu'au grand verre d'eau-de-vie que les familiers des hôtels enveloppent à moitié d'une main discrète, en le vidant.

Trois jeunes gens étaient appuyés sur le comptoir, près de l'entrée, et débattaient les affaires du pays. L'un était *rouge*, l'autre *bleu*, le troisième écoutait et, tout en écoutant, buvait double ; il arrosait silencieusement les arguments de ses amis, et lorsqu'on lui demandait son sentiment sur un point vivement contesté, sa voix se perdait au fond de son verre. Les deux adversaires péroraient chacun leur tour ; aussitôt que l'un lâchait la parole, l'autre l'attrapait et il la gardait jusqu'à ce que la soif revînt la lui ôter.

A l'autre bout du comptoir, il y avait un groupe de cinq ou six buveurs. A première vue, ils n'avaient pas l'air d'être là chez eux. On les aurait pris pour de bons bourgeois ; mais peu à peu le ton haussait et les gestes se déréglaient. Tous ils

prétendaient savoir dépenser leur argent quand il le fallait. L'occasion ne pouvait être meilleure, puisqu'il s'agissait de fêter un ami de la campagne, retrouvé inopinément au coin d'une rue, quelque temps auparavant, et qui, depuis cette heureuse rencontre, revenait bien souvent en ville revoir les anciens camarades dont il avait été si longtemps séparé.

Aussitôt que quelqu'un faisait mine de donner le signal du départ, un autre se récriait et réclamait l'honneur de faire servir. Les six avaient déjà payé la traite ; il était entendu qu'on s'en irait après cela ; mais sans y prendre garde, on avait recommencé la tournée : impossible de ne la pas finir.

Sur un banc couvert d'un épais tapis, vis-à-vis le comptoir, un homme à figure cramoisie était étendu de tout son long. Son nez marquait l'apoplexie. Chaque jour, il venait là faire sa sieste. Parfois, les habitués ou des jeunes gens désireux de se former sous un maître expérimenté, le réveillaient pour trinquer. En un instant, il était sur pied et sa soif était prête.

Duport, Martel et Blandy s'attablèrent dans un coin isolé du restaurant. Duport commanda la consommation : il se fit apporter de l'eau-de-vie ; Martel, qui n'était encore qu'un élève, demanda de la bière ; enfin Blandy, qui ne trinquait que par politesse, se contenta d'un verre de *sherry*.

La conversation retomba sur les héroïnes de la séance à laquelle ils venaient d'assister. Duport et Martel tenaient pour Mademoiselle Aubé, Blandy pour Mademoiselle Perret :

— Mademoiselle Aubé est charmante, je l'admets, dit le docteur ; c'est la beauté en personne et je m'incline devant cette idole de vos cœurs. Je vais plus loin encore ; je ferai comme vous, je l'aimerai et je le lui dirai. Mais après ? Si, par hasard, elle préfère mes hommages aux vôtres et mon art à votre talent, l'épouserai-je ? Pousserai-je la passion jusqu'à l'enlever du second étage — au-dessus du magasin de son père — où elle demeure, pour l'installer dans une maison à son choix, rue Sherbrooke ou rue St. Denis, et lui donner là

le luxe qu'elle rêve, qu'elle exigera, sans s'inquiéter si le nombre de mes patients correspond au chiffre de ses dépenses ? Pousserai-je l'imprévoyance, l'aveuglement, jusqu'à me substituer à son père qu'elle est en train de ruiner, pour qu'elle me ruine à sa place ? Pardon ! mes bons amis, ce n'est point ainsi que j'aime les femmes, et que je comprends le mariage.

— Mon cher docteur, interrompit Duport, vous raisonnez comme si l'amour était un sentiment dont on peut à volonté diminuer ou augmenter la force, ainsi que vous diminuez ou augmentez la force d'une de vos potions. La puissance que vous a donnée la science de changer en remèdes, en calmants même, les poisons violents, vous aveugle ; l'habitude de guérir les grands maux, vous emporte. Le cœur, quand il est sérieusement atteint, résiste aux meilleurs traitements. Il se guérit tout seul ou il ne se guérit pas. Prenez-en votre parti : il vous ferait appeler que cela ne servirait à rien. Plus on le soigne, plus il est malade. Il y a des gens qui n'aiment que parce qu'ils veulent s'empêcher d'aimer, et il y en a d'autres qui n'aiment pas parce qu'ils veulent aimer. Mademoiselle Aubé a la beauté, le charme, elle me plaît ; c'est en vain que je voudrais aimer Mademoiselle Perret, qui n'est point sans mérite et qui est riche : mon cœur refuse net.

— Quel âge avez-vous, mon excellent Duport ? Quinze ans, l'âge de Roméo, n'est-ce pas ? On peut donc plaider longtemps sans connaître la vie, pas même la vie de ses clients. Voyons, rassemblez vos souvenirs : vous avez été initié au secret de plus d'un ménage ; les maris vous ont confié leur cause, les femmes ont invoqué l'appui de votre éloquence, et comme vous êtes bon enfant, vous avez remis ensemble des gens qui ne demandaient qu'à se prendre aux cheveux, et qui déjà même s'en étaient arraché quelques-uns. Eh bien ! d'où venaient d'ordinaire ces discordes intestines ? Répondez. De ce que le mari n'était pas assez riche pour subvenir aux goûts de luxe, aux habitudes de dépense de sa femme, n'est-ce pas ?

— Ce sont là des exceptions, docteur, des exceptions qu'en dehors de mon bureau je ne rencontre guère.

— Je le sais, Duport. Pourtant, qui vous a dit que vous ne tomberiez pas dans ces exceptions ? Mais je ne veux rien exagérer pour ne pas affaiblir ma cause. Je vous ai signalé les cas mortels, auxquels tout le monde se croit sur d'échapper ; j'en arrive maintenant à la série de ces petits désordres intérieurs qui rongent le bonheur et éteignent chaque matin la flamme joyeuse du foyer domestique, au malaise constitutionnel qui bannit la paix du sein de la famille. Avant d'aller plus loin, cette dissection sociale vous plaît-elle et dois-je continuer ?

— Comment donc, dit Duport. Le tribunal veut tout entendre ; c'est notre cause à tous qui se plaide là. Si vous dites la vérité, il nous faut la connaître ; sinon, nous l'apprendrons peut-être à nos dépens.

— J'expose mes illusions à vos coups, dit Martel, et je ne les crains point. Je ne me marierai jamais et ce n'est pour moi qu'affaire de curiosité que de savoir quels maux j'évite, à quels biens je renonce.

— Jeune homme, répondit le docteur, ne dites point cela tout haut : les jeunes filles comploteraient votre perte et l'une d'elles vous ferait mentir. A vingt ans l'on veut se marier tout de suite ou ne se marier jamais. La première fillette venue vous tourne la tête ; vous tombez à ses genoux ; les parents vous relèvent et vous mettent à la porte. Vous lui écrivez de se tenir prête, que dans quelques jours vous irez l'enlever et partirez avec elle pour New-York. Mais la monnaie vous manque pour acheter les billets de passage, et ce détail vulgaire vous ramène à la raison. La meilleure amie de la belle captive, que vous avez choisie pour confidente, devient premier rôle. Votre passion s'en va et vous commencez à nourrir un autre projet d'enlèvement qui n'aboutira pas, toujours faute de monnaie.

— Le portrait n'est pas mal dessiné, mais ce n'est pas le mien, reprit Martel.

— Le vôtre, attendez, le voici: un garçon, qui n'a fait qu'une bonne classe, sa rhétorique, sort du collège avec la résolution de prendre le premier train *express* qui passera à destination de la postérité. Son désir est de devenir un homme célèbre, à la première occasion. Afin de n'être point pris au dépourvu par la gloire, il se compose une figure historique. Les souverains d'un pays libre, ce sont les orateurs ; il veut être orateur. Il a toujours dans sa poche un discours, ce qui lui permet d'improviser impunément. A tout propos il monte à la tribune ; il fait tourner toutes les réunions auxquelles il assiste, dîner ou fête d'amis, en séance parlementaire. Quant aux femmes, comme en général elles ne lisent pas ses articles et prêtent une oreille distraite à ses harangues, il les tient à l'écart. Un jour cependant, il en rencontre une à qui un peu de littérature recueillie ça et là dans le *Journal pour Tous*, permet de l'éblouir. Elle lui insinue qu'il ressemble à Victor Hugo et elle lui prend le cœur dans quelques phrases prétentieuses. Lui qui ne devait jamais se marier, le voici épris ; son éloquence change de thème, il répond maintenant à la santé des dames. Bref, amoureux comme on ne l'est plus de nos jours, de tribun il se fait chevalier, et épouse, sans un sou vaillant, l'héroïne que lui a formée le *Journal pour Tous*.

— Nous nous éloignons de la question, dit Duport. L'éloquence française s'abreuve de verres d'eau sucrée ; je propose de vider les nôtres en l'honneur du docteur Blandy, avant de le laisser poursuivre.

S'échauffant à la discussion, le docteur avait insensiblement élevé la voix de façon à être entendu dans toute la salle devenue presque déserte. Les trois jeunes gens qui buvaient au comptoir, s'étaient rapprochés pour écouter, et un peu aussi dans l'espoir que le débat ne se terminerait pas sans un verre de vin.

Ils connaissaient Duport pour s'être grisés quelquefois avec lui. On sait que rien ne lie les gens comme d'avoir fait des sottises ensemble.

On commanda un renfort de bouteilles et les verres se remplirent, sauf celui de Blandy, qu'il ne vidait jamais.

— Messieurs, dit Duport, comme président de cette paisible réunion, je donne la parole à M. Martel pour une santé. Ce jeune orateur excelle dans le toast ; surtout il est sans rival dans la spécialité des toasts intimes : "A notre ami Poinsot ! l'orgueil du jeune barreau, l'espoir de son intéressante famille !" "A Monsieur et Madame Robinet, qui nous ont donné cette délicieuse soirée !"

— Monsieur le Président, dit Martel, je serai bref ; car, je sens à l'agitation du mien, que vos verres s'impatienteraient. Quelques mots suffiront pour vous faire l'éloge de notre cher docteur Blandy. C'est le médecin des dots ; il ne prend sous ses soins que celles qui sont florissantes. Tandis que ses confrères s'épuisent au chevet des malades ; lui, il promène ses prescriptions à la vanille, ses doucereux conseils, de salon en salon. Vous le rencontrez partout où les gens se portent bien, distribuant la santé. Il ordonne aux dames d'aller au bal, sous peine de névralgie perpétuelle. Il offre des bonbons aux jeunes filles en guise de remèdes, et s'il le faut, il prend héroïquement les pilules à leur place. C'est lui qui reconnaît et certifie les inquiétants symptômes qui se révèlent chez les jeunes pensionnaires au couvent, lorsque les parents ont bien envie de les ramener à la maison. S'il faut en juger par le nombre de cas qu'il anticipe, il a le talent de prévenir les maladies. Là où vous voyez une personne bien portante, il flaire une malade et opère une cure merveilleuse. Il recrute principalement sa clientèle parmi les gens riches qui ont des filles à marier. Il cause affaires avec le père, ménage et domestiques avec la femme, toilette et bals avec la fille ; il invite le fils à venir chez lui s'habituer à fumer. Dans le

monde cependant, il ne néglige personne ; il fait la cour aux vieilles filles, reconduit les mères de famille à leur voiture, porte la santé du maître de la maison au souper et tient compagnie aux vieilles invitées qu'un fort appétit a retenues à table après les autres dames. C'est ainsi qu'il se forme un renom mondain qui lui permettra de croquer un jour la plus belle dot, sans que personne puisse y trouver à redire. Bref, Messieurs, parti à peu près de rien, sans grands talents, sans figure, il est arrivé, il arrivera. Je ne connais à son habileté qu'un point faible ; c'est qu'il n'en garde pas bien le secret. Séduit par ses propres récits et heureux de s'y retrouver tel qu'il veut être, il raconte aux uns comment il a berné les autres. Cela donne l'éveil et pourrait nuire à sa fortune.

— Bravo ! Martel, s'écrièrent à la fois les jeunes gens, c'est bien tapé.

— Pardon, Messieurs, reprit Martel, je dois reporter vos applaudissements à qui ils reviennent de droit C'est Blandy qui a parlé de lui-même par ma bouche ; c'est lui qui s'est immolé par mes mains. J'ai emprunté à ses spirituelles confidences les traits les plus frappants du portrait.

— Martel est trop modeste, reprit le docteur, j'ai été sa victime et non son collaborateur. Il y a du vrai cependant dans ce qu'il dit, mais ce n'est pas à moi à le crier sur les toits. Avant tout, je suis sincère envers moi-même, et je ne me cache rien. Défauts et qualités, je sais tout sur mon propre compte, et parfois je cède au plaisir de me raconter aux autres.

— A la question, s'écria Duport en se versant un nouveau verre d'eau-de-vie, ou la fin du débat m'échappera dans les fumées de cette généreuse boisson. Tom, ajouta-t-il en se tournant du côté du garçon de *bar*, Tom, vous n'avez jamais eu de meilleure eau-de-vie.

— A la question, exclamèrent les jeunes gens.

— Messieurs, dit Blandy, en trempant ses lèvres dans son verre de *sherry*, je n'ai plus qu'un quart d'heure à vous

donner. Il faut que dans une heure je soie, en cravate blanche, chez le digne M. Perret.

Les jeunes gens vidèrent leurs verres d'un trait et le docteur commença :

— Vous vous marierez tous un jour, mes chers amis ; je le souhaite du moins, car le mariage seul a chance de vous empêcher de venir si souvent au Terrapin. La question est de savoir comment vous vous marierez. Presque toutes les jeunes filles des classes aisées dans notre pays, sont élevées pour épouser des gens riches. Si vous n'êtes pas rentiers, peut-être vaudrait-il mieux que vous ne vous mariassiez pas. Pour vous distraire de votre intérieur troublé par des exigences excessives, vous n'en viendriez que plus souvent ici et tôt ou tard vous y laisseriez votre vie misérablement. De nos jours, les parents négligent volontiers de donner une dot à leurs enfants ; en revanche, ils consacrent tous les soins à les mettre en état de faire honneur à la fortune de leurs maris. La toilette est un art que l'on ne possède jamais bien si on n'en a pas reçu de bonne heure les premières notions. Les femmes qui s'habillent mal sont celles qui ont eu des mères économes. On entoure donc les jeunes filles de tout ce qui peut leur former le goût : on leur met aux mains les armes élégantes avec lesquelles elles doivent fusiller nos écus. Le moment de les marier arrive, un bon jeune homme se présente. On regarde sa figure, est-il beau ou laid ? On examine son habit, est-il à la dernière mode ? On mesure sa taille, est-ce celle d'un grenadier ? Est-il invité dans la bonne société ? N'a-t-il pas un petit cousin qui est marchand de *hardes faites* au Marché Bonsecours ? Enfin, quels sont ses revenus ? S'il ne se tire avec honneur de toutes ces questions, il est éconduit. Les gens parfaits sont rares. Après d'infructueuses recherches, il faut bien se résigner à prendre un mari qui est laid, ou qui ne s'habille pas à la mode, ou qui n'est pas dans la société, ou qui a un petit cousin marchand de

toutes faites au Marché Bonsecours. S'il n'a point autant d'argent qu'on le voudrait, c'est à lui d'en gagner davantage et non à la femme de se sacrifier. Le train qui porte le jeune couple part à grande vitesse. La lune de miel est charmante; le mari est fort amoureux, et la jeune femme a des toilettes ravissantes, un trousseau magnifique. Il admire la beauté de sa femme, et celle-ci s'extasie devant ses robes.

— C'est juste, dit involontairement un buveur qui écoutait par dessus l'épaule d'un des jeunes gens.

Blandy se tourna de son côté, et lui dit avec le plus grand sang-froid :

— N'est-ce pas, Monsieur?

Le buveur rougit et quitta la place.

— Les toilettes passent de mode, continua Blandy, on les envoie au grenier ; les comptes arrivent, et un beau jour le train conjugal déraille sur une note de couturière. Le mari se relève un peu meurtri et moins amoureux ; la femme crie qu'on lui refuse le nécessaire. Pour arranger l'affaire, le mari va commander un bijou, et le train repart, même vitesse. Les comptes se suivent, les accidents se succèdent, les illusions s'en vont et la gêne reste. L'homme qui avait rêvé une femme douce, aimante, désintéressée, se trouve en face d'une créancière impitoyable dont il ne peut satisfaire les exigences. Elle a compté trouver la fortune en l'épousant, et lui l'amour ! Ils ont perdu tous deux la partie ; elle est pauvre, et il n'est point aimé.

— Alors j'ai raison de dire : "A bas le mariage," exclama Martel.

— Pas tout-à-fait, reprit Blandy. Le mariage est l'acte le plus sérieux de la vie, et on le fait à la légère. Lorqu'on a dit : *J'aime*, on croit avoir tout dit. Mais, malheureux, c'est précisément parce que vous êtes amoureux que vous choisirez mal. Attendez que vous le soyez moins pour voir si, par hasard, vous ne vous trompez pas dans votre choix. Et

d'abord, dites-moi quels défauts vous voulez que votre femme apporte dans le ménage ? Vous allez répondre que vous entendez qu'elle n'en apporte aucun, c'est-à-dire toute différente de vous qui en avez votre bonne part. Tous les hommes, même les plus intelligents, rêvent des femmes parfaites. Mais ne savez-vous donc pas qu'il n'y en a point et faut-il l'épreuve du mariage pour vous l'apprendre ? Entre bien des qualités, il vous faut donc choisir celles que vous estimez le plus ; entre bien des défauts, il faut vous résigner à ceux que vous redoutez le moins. Quant à moi, mon choix est fait. Je veux que ma femme soit riche ; peu importe qu'elle ne soit point jolie. Chacun sa passion dominante ; la vôtre est la sentimentalité peut-être, la mienne est l'ambition. Les gens qui font des mariages d'amour ne sont pas meilleurs que ceux qui font des mariages d'intérêt ; chacun cherche le bonheur où il croit le trouver. Si la jeune fille que j'épouserai m'apporte en dot les rentes qu'après vingt ans de travail je n'aurais pas encore, elle me rendra bien autrement heureux que si elle offrait chaque jour à ma vue la plus jolie figure du monde. Sa fortune durera plus longtemps que n'aurait duré sa beauté.....

Martel seul écoutait. Les autres se saluaient d'un bout de la table à l'autre, et buvaient des santés particulières en échangeant des signaux de gaîté.

—Vous êtes tous plus ou moins gris, reprit le docteur, dans un quart d'heure, vous serez sous la table. Bonne nuit !

III.

UNE SOIRÉE CHEZ MADAME PERRET.

A huit heures précises, le docteur Blandy faisait son entrée dans le salon de Mme. Perret. Il avait relevé sa moustache pour laisser paraître son plus fin sourire, et il était mis avec tant de soin, qu'au premier abord, on n'aurait pu dire s'il était beau ou laid.

La maîtresse de la maison vint à sa rencontre, et M. Perret interrompit une dissertation sur la hausse des farines qu'il faisait à son neveu, captif dans un coin de la chambre, pour saluer amicalement de la main le nouveau venu.

Mme. Perret était encore toute rayonnante du triomphe de sa fille. Elle lui avait posé dix fois ses couronnes sur la tête, et elle se promettait très-sincèrement de lire tous ses livres de prix. Il lui semblait qu'ils devaient être beaucoup plus intéressants que les autres ouvrages, et elle n'était pas loin de croire qu'ils contenaient quelque chose de particulier au sujet de sa fille. Comme toutes les personnes qui n'ont reçu qu'une instruction incomplète, elle s'exagérait les bienfaits du savoir et elle s'imaginait que Caroline venait de se couvrir d'une gloire immortelle, qui rejaillissait sur toute sa famille.

M. Perret n'avait guère d'illusions sur les hommes ; il les jugeait d'après ses livres. Mais il lui en restait à l'égard des femmes. Les prix remportés par son fils au collége l'avaient toujours laissé froid. Il n'y attachait même plus la moindre importance depuis le jour où, ayant commandé à son héritier, encore chargé de lauriers, un calcul un peu raide, il l'avait vu se mettre lentement en besogne, tâtonner, raturer, enfin demander grâce. Les triomphes de sa fille faisaient sur lui une impression bien différente ; il y trouvait un plaisir mêlé d'attendrissement.

Les affaires avant tout pourtant, et le parfait négociant n'avait point assisté aux examens, de peur de manquer une spéculation arrivée à point. Le récit enthousiaste que Mme. Perret avait brodé en son honneur, lui faisait regretter de n'y avoir pas été, d'autant plus que la spéculation n'avait point abouti comme il l'espérait. On n'avait pas manqué de lui dire que le plus digne appréciateur du talent et des succès de Caroline avait été Blandy.

Le docteur arrivait donc en pays conquis.

— Vous vous êtes fait attendre, lui dit Mme. Perret du ton le plus aimable. Ma fille avait hâte de vous voir pour vous remercier de vos applaudissements. Elles les a distingués au milieu de tous les autres.

— Un médecin se doit à son art, répondit le docteur ; j'ai trouvé chez moi, en rentrant, quelques-uns de mes confrères qui venaient me consulter sur un cas des plus intéressants.

Les confrères qui avaient consulté le docteur n'étaient autres que Duport et Martel.

Mademoiselle Perret était en ce moment au piano où elle attristait de fausses notes cet infortuné *Carnaval de Venise*, qui ne doit plus être gai depuis le temps qu'on le trouble ainsi dans sa joie. Lorsqu'elle vit s'avancer sa mère et le docteur, l'artiste arrêta la fête au moment où elle prenait une tournure alarmante pour les oreilles des auditeurs.

Blandy en avait entendu assez pour être fixé sur le talent musical de la jeune fille dont la dot le séduisait.

— Il faudra que je renonce à avoir un piano dans mon salon, se dit-il à lui-même, ou que je le tienne fermé à clé.

L'esprit est chose rare, et Mademoiselle Perret n'en avait point. Elle causait suffisamment de tout ce qui l'intéressait ; de ses toilettes, des variations de la mode, des cancans sur ses petites amies, des mariages prochains ou supposés, mais au-delà, elle ne s'aventurait pas. Blandy savait renfermer sa parole dans ce cercle restreint ; et à le voir en faire le tour,

sans jamais le franchir, on sentait combien son esprit était discipliné à tout. Après les premiers compliments, il mit la conversation sur le sujet qui avait le plus de chance de plaire à la mère et à la fille.

Mme. Perret n'avait pu se dispenser d'inviter Mademoiselle Aubé, compagne de classe et amie de Caroline. Mais cela lui causait des remords. Qu'allait-on penser dans le monde, lorsqu'on saurait qu'elle avait invité dans son salon aristocratique la fille d'un petit marchand qui n'était pas dans la société? Il est vrai que ce monde a bien des raisons de n'être point exclusif, car qui de nous n'a pas parmi ses aïeux un ancêtre quelconque du genre de l'auteur des jours de M. Perret, qui avait été journalier?

— Vous avez fait un acte de générosité qui tournera la tête de cette petite, dit le docteur. Il aurait mieux valu pour elle la laisser passer la soirée chez son père. Elle ne voudra plus aller que chez les personnes de même position que vous, de peur de décheoir, et du coup vous faites manquer son mariage avec le principal commis du bonhomme Aubé, qui, depuis quatre ou cinq ans, la regarde grandir, le cœur rempli d'espérances qui ne se réaliseront pas. Elle se croit maintenant l'égale de mademoiselle Perret et ne voudra pas épouser moins qu'elle.

M. Perret avait terminé sa dissertation sur la hausse des farines et lâché son neveu. Il vint droit à Blandy.

Faut-il vous le présenter? Vous le connaissez déjà.

Monsieur Joseph N. Perret est un homme qui a eu le talent de faire fortune, ainsi qu'il aime à le proclamer en toute occasion au sein de sa famille et dans les réunions publiques, où il prend la parole en s'excusant de n'être point préparé, comme s'il se préparait jamais! Parti de la petite épicerie qui existait autrefois au coin de la rue Craig et de la rue St. Urbain, il est arrivé avant cinquante ans à une honnête aisance dont ses détracteurs portent le chiffre à cent mille

louis. Son père lui avait laissé pour seul héritage une garde-robe complète de redingotes, qui l'ont mal habillé jusqu'à l'époque où Mme. Perret l'a définitivement émancipé du joug paternel.

C'est un excellent homme, fin en affaires, économe de l'argent des autres comme du sien, tenant avant tout à ce qu'on ne le mette pas dedans, ne souscrivant jamais trop, et faisant subir à ceux qui lui arrachent l'aumône un interrogatoire minutieux et sévère sur l'usage auquel ils la destinent. Il sait sur le bout de ses doigts la fortune d'un chacun, et tient en mémoire même des banqueroutes où il ne perd rien. Les gens dont il fait le moins de cas, sont ceux qui n'ont pas de propriété. Il leur refuse le droit d'exprimer une opinion sur quoi que ce soit.

— M. X. n'a pas un morceau de terre à se mettre sous les pieds, dit-il.

Le premier conseil qu'il donne aux jeunes gens, c'est d'avoir pignon sur rue.

— Les jeunes gens ! les jeunes gens ! s'écrie-t-il brusquement, se marient aussitôt qu'ils se trouvent à la tête d'un revenu suffisant pour payer une dispense de banc et acheter une chaîne conjugale dont le premier anneau se met au doigt de la femme, tandis que le reste de la chaîne se met au cou du marié. Etonnez-vous après cela, ajoute-t-il, qu'il y ait dans le monde tant d'étranglés !

Il avait, naturellement, un penchant particulier pour Blandy, qui lui paraissait un garçon en train d'arriver à la propriété.

Au milieu de toutes ces qualités cependant, s'épanouissait un défaut qui n'était pas sans laisser des inquiétudes au docteur. Perret déclarait à qui voulait l'entendre qu'il ne donnerait point de dot à ses filles, et qu'il obligerait ses garçons à gagner leur vie comme s'il n'avait rien à leur laisser.

Son rêve, c'était de marier Caroline au fils d'un homme plus riche que lui. Mais ce n'était pas chose facile à trouver.

Il changeait chaque année son testament — à mesure que le patrimoine s'arrondissait — pour reculer davantage l'époque où ses enfants jouiraient enfin des écus qu'il avait amassés. Il voulait leur distribuer l'argent, après sa mort, avec autant de parcimonie que durant sa vie. S'il avait pu laisser s'accumuler sa fortune jusqu'à la cinquième ou à la sixième génération, il serait mort heureux et tranquille.

Son raisonnement d'ailleurs, n'était pas sans plausibilité :

— Mes petits enfants, disait-il, élevés par mes enfants dans le luxe, à même les rentes du bonhomme, auront plus besoin de secours que Caroline et Pierre. Il faut que les gens riches d'à présent évitent le sort de l'ancienne noblesse, qui n'a pas su conserver son patrimoine. Je ne veux pas qu'un Perret en soit réduit plus tard à compter sur une place du gouvernement pour vivre.

Tel était le beau-père que se destinait le docteur Blandy.

Le docteur Blandy se trouvait, pour ainsi dire, au sein de sa future famille ; il faisait face à M. Perret, il avait à sa droite Mme. Perret, et à sa gauche Mademoiselle.

— Quel superbe groupe ! se disait à elle-même Mademoiselle Aubé en l'observant de l'autre bout du salon ; il y a là l'intérêt, la sottise, la vanité et la coquetterie. Je serais curieuse d'entendre le dialogue.

Précisément, la conversation roulait sur Mademoiselle Aubé.

— Le docteur était en train de me démontrer que nous avions eu tort d'inviter Mademoiselle Aubé, dit Mme. Perret à son mari.

— J'avais des raisons particulières pour te presser de l'inviter, répondit M. Perret. D'abord, il ne fallait à aucun prix laisser croire à des sentiments de jalousie entre notre fille et cette petite ; puis, j'ai quelques affaires à régler avec M. Aubé,

et je ne veux point que l'on pense que mes intérêts de commerce influent sur mes relations sociales. Il faut saisir ce brave homme demain, et dans huit jours il sera en banqueroute.

— Vraiment, dirent d'une seule voix Mme. Perret et sa fille.

— C'est sa troisième banqueroute, continua Perret ; la première fois il a payé 10*s.* dans la £, la seconde 5*s.*, et cette fois je crois qu'il paiera à peu près rien. Il est en train de manger le fond du sac ; je parierais pour qu'il nous laisse au moins quelque chose. C'est sa fille qui le ruine. Elle lui mange ses profits de l'année pendant les vacances.

— Elle n'a donc pas de cœur, dit Mme. Perret.

— Si je te laissais libre, tu en ferais autant, dit Perret en lui tapant familièrement sur la joue. Crois-tu que cette petite a conscience de ce qu'elle fait ? Elle suit son penchant sans regarder où il mène son père. Elle a envie de tout ce qu'elle voit, et ce dont elle a envie, elle l'achète : ici un chapeau, là une robe. Dans le magasin paternel, elle ne se refuse rien. Chez les autres marchands, il y a du crédit. Qu'est-ce qui coûte cher, dès l'instant que l'on ne déboursé pas d'argent ?

— Alors, c'est le père qui est coupable, dit Mme. Perret.

— Crois-tu qu'on lui demande son autorisation pour chaque dépense ? répondit M. Perret. Il apprend les choses quand elles sont faites et collectionne les comptes quand ils sont acquittés. D'ailleurs, c'est un maladroit en affaires. Un homme qui fait deux fois banqueroute et qui ne s'enrichit pas, n'entend rien au commerce. Lorsqu'on paie 7*s.* 6*d.* dans la £, les créanciers sont aussi fâchés que quand on paie 2*s.* 6*d.* ; il ne faut pas les mettre en colère en pure perte. Moi qui vous parle, j'aiderais Aubé à se relever si la façon dont il fait banqueroute ne m'ôtait toute confiance dans son sens commercial.

— Ce que tu dis, interrompt Mme. Perret, me paraît manquer d'élévation.

— Je parle affaires et voilà tout. Fais-moi le plaisir de remonter à l'origine des fortunes de ceux que tu reçois dans tes salons. Combien n'y en a-t-il pas qui ont puisé leur premier capital dans un fonds de banqueroute ?

Perret menaçait de rentrer dans ses théories favorites sur les fortunes des autres, quand sa femme qui tenait à laisser sa fille seule avec le docteur, prit un prétexte pour rompre l'entretien et entraîner le bavard vers d'autres auditeurs.

Blandy n'était pas homme à perdre son temps. Il était convaincu de l'importance d'entrer le premier dans la lice qui allait s'ouvrir et où la jeunesse contemporaine se disputerait le cœur de Mlle. Perret. La jeune fille devait être d'ailleurs admirablement disposée à écouter le tendre langage de l'astucieux docteur ; rien ne prédispose à l'indulgence du cœur comme le succès.

En ce moment, Mlle. Perret était presque jolie. Le bruit flatteur des applaudissements avait fait monter à ses joues ce coloris charmant qu'apporte l'émotion. L'amour-propre satisfait donnait à ses yeux un éclat qui leur manquait d'ordinaire.

Ce petit accès de beauté aidant, Blandy devait être à demi sincère dans les aveux qu'il s'apprêtait à faire ; c'est plus qu'il n'avait jamais été, bien certainement.

— Mademoiselle, dit le docteur, je n'ai pu encore trouver l'occasion de vous féliciter sur votre brillant succès. C'est le prélude de bien d'autres, mais je suis heureux d'avoir été témoin du premier. Vous avez été charmante de grâce, de modestie. Vous paraissiez être seule à ignorer que c'était à vous que s'adressaient les applaudissements. J'aimerais à vous entendre déclamer encore une fois cette *Prière d'une Mère*, que vous avez dite avec une intonation si juste, avec un sentiment si vrai de toutes les nuances de l'affection.

— Vous me flattez, Monsieur, et je ne mérite point les éloges que vous me décernez. Je n'ai fait que répéter ce que l'on m'a enseigné.

— Mais cette toilette ravissante que vous portiez avec tant d'élégance, c'est bien à vous qu'en revient tout l'honneur ! On n'apprend de personne à se mettre ainsi.

— Pour ma toilette, j'avoue que j'en étais plus fière que de mon talent. Ma mère avait passé quinze jours à la composer, à en assortir les nuances délicates ; et j'y rêvais chaque nuit. Si vous saviez quelles inquiétudes cause un ruban dont on n'a pas trouvé la place, quel mal il faut se donner pour régler l'ensemble des effets que l'on veut produire ! Ce n'est pas trop de cinq ou six miroirs et de bien des heures. Votre toilette est prête, vous allez partir, vous êtes déjà sur l'escalier ; soudain un doute vous frappe, un soupçon vous vient, vous courez à la glace ; vous l'avez échappé belle : votre ornement vous tombait sur les oreilles.

Ce n'était pas pour causer toilette que M. et Mme. Perret avaient laissé leur fille en tête-à-tête avec le docteur. Sur un mot, l'entretien changea de route et arriva promptement à destination.

Je ne sais pas si les interminables dialogues des amoureux vous intéressent dans les romans. Moi, je fais mes excuses à l'auteur et je les passe. C'est toujours un peu la même chose. Le jeune homme roucoule, la jeune fille soupire, et le lecteur bâille.

Vous avez dû voir des gens s'endormir profondément en lisant un feuilleton. Pour peu que vous soyez auteur, vous vous êtes approché sur le bout du pied avec inquiétude et prudence pour constater si, par hasard, ce n'était pas une de vos œuvres qui produisait ce merveilleux effet. Presque toujours, vous constatez que ce cas de sommeil foudroyant est amené par le récit d'un tête-à-tête amoureux, d'un tendre entretien.

On ne sera donc pas surpris si je ne répète point ici ce que se dirent Blandy et Mademoiselle Perret. Qu'il suffise au lecteur de savoir que le docteur fut ému, éloquent, et que la jeune fille parut aussi touchée de son amour que convaincue de sa sincérité. Il est rare qu'une femme, surtout à cet âge, doute sérieusement des sentiments qu'on lui exprime. Elle trouve si naturel de les inspirer !

Tout en causant avec Mlle. Aubé, Mme. Perret avait suivi du regard, sur la figure de sa fille, les progrès de la déclaration. Comme bien des femmes, elle avait le talent de voir plusieurs choses à la fois. Son regard allait d'une direction à l'autre, et rien ne lui échappait. A mesure qu'avançait l'entretien du docteur et de Mlle. Perret, elle devinait le plaisir qu'y trouvait sa fille, et sentait Mlle. Aubé rougir de dépit à côté d'elle.

Lorsque Blandy eut lâché le grand mot, et que sa compagne parut se recueillir pour y répondre, l'excellente femme jugea que le moment d'intervenir était venu. Abandonnant Mlle. Aubé à ses réflexions, elle s'approcha du jeune couple.

Heureuse de la diversion qui arrêtait sur ses lèvres un acquiescement toujours difficile à exprimer, même lorsque c'est le cœur qui l'inspire, Mlle. Perret s'empressa d'adresser la parole à sa mère du plus loin qu'elle la vit venir, et s'échappa sous prétexte d'aller la remplacer auprès de Mlle. Aubé.

— Vous vous êtes mis de bonne heure à l'œuvre, malgré ma défense, dit Mme. Perret au docteur.

— Vous le savez, Madame, la passion ne raisonne pas. Une fois auprès de Mlle. Perret, je n'ai plus été maître de ma volonté ; l'entretien a pris soudain une tournure que votre fille, je le confesse, ne m'a pas paru blâmer aussi sévèrement que vous.

— Je sais tout, mon cher docteur. Je sais que ma fille vous convient parfaitement et que vous lui convenez de même.

Vous avez besoin de sa fortune pour arriver à la position à laquelle vous avez droit, et elle a besoin de vous pour que sa fortune lui obtienne dans le monde le rang qu'elle mérite. Vous vous aimez juste assez pour être heureux. Allez dire cela à Mlle Aubé.

Mme Perret s'en alla trouver son mari.

— Perret, lui dit-elle, que penses-tu du docteur Blandy?

— Blandy? il sera riche un jour.

— Tu sais, c'est son futur gendre. Quelle dot donnerez-vous à ta fille? Cela l'intéresse, ce garçon.

— Je ne lui donnerai que ma bénédiction.

— Tu verras que le docteur ne trouvera pas que c'est assez.

IV

LE MARIAGE DE BLANDY.

Un an s'est écoulé dans l'existence de Blandy depuis le dernier chapitre. L'habile docteur a consacré cette année laborieuse à faire la cour à la famille Perret.

Exact comme le canon de l'île Ste. Hélène, on l'a vu tous les soirs, à huit heures précises, sonner à la porte de la magnifique résidence de l'opulent négociant, du *Beaver Hall*. Il venait déposer ses hommages aux pieds de Mademoiselle Perret. Souvent l'après-midi, on le rencontrait accompagnant les deux dames dans les magasins; et lorsqu'on les apercevait quelque part, on pouvait dire, sans risquer de se tromper, qu'il n'était pas loin.

Chaque dimanche après-midi, il faisait à pieds le tour de la montagne avec son futur beau-père, qui avait pris depuis

longtemps cette habitude, un peu pour se dégourdir les jambes appesanties par l'assiduité au bureau, un peu pour laisser reposer son équipage.

La fille l'aimait, la mère le consultait, le père l'admirait.

D'accord unanime, le mariage fut fixé au cinq octobre, et l'on s'occupa des préparatifs de la fête. Le programme fut discuté en famille, remanié, corrigé, augmenté.

M. Perret n'était pas modeste. On lui avait dit si souvent, en sollicitant sa souscription, qu'il était la plus forte tête du commerce et un des caissiers de la patrie, qu'aucun doute ne lui restait plus à cet égard. Il désirait que sa fille fut mariée à dix heures du matin, en grande pompe.

Madame Perret voulait inviter au mariage tous les gens haut placés qu'elle ne fréquentait point et avec lesquels elle souhaitait ardemment de se lier.

Quant à la jeune fille, elle s'occupait du choix des garçons et des filles d'honneur. Le nombre avait été fixé à trois, puis à six, enfin à douze couples. Le problème était de mettre ensemble les gens qui se convenaient le mieux, et de dorer la pilule à ceux qui seraient moins bien accouplés que les autres. Toutes les bonnes petites amies de Mademoiselle Perret voulaient avoir un bon parti comme garçon d'honneur, et jeter, pour elles-mêmes, durant le déjeuner de noces, les bases d'un mariage bien assorti. Il y avait un ou deux malheureux avocats sans clients que l'on se passait à la ronde ; personne n'en voulait. Martel avec ses longs cheveux ne prenait pas.

Mademoiselle Perret songeait bien un peu aussi aux cadeaux qu'elle allait avoir. Elle faisait des calculs ingénieux sur le plus ou moins de générosité des gens, sur l'habitude qu'on leur connaissait de donner beaucoup ou peu, de bien choisir l'objet, ou d'y mettre une maladresse qui en détruisait le prix. Elle allait faire visite à ses ainées récemment mariées pour voir ce qu'elles avaient eu et juger de ce qu'elle pouvait espérer.

Une sourde rivalité régnait entre la fiancée de Blandy et les filles d'honneur. Qui d'entre elles aurait la plus brillante toilette, le jour du mariage ? Chacune des filles d'honneur méditait d'éclipser la mariée, et celle-ci ne voulait rien épargner pour remporter la palme. L'important pour cela, c'était de tenir secret jusqu'au grand jour le feu d'artifice principal. Mais il est difficile, même à une femme, de cacher quelque chose à d'autres femmes qui sont décidées à tout savoir. On se disait donc déjà à l'oreille quelle étoffe Mademoiselle Perret avait choisie pour sa robe de noces.

De plus sérieuses pensées remplissaient l'esprit de Blandy. Il songeait au contrat de mariage, il s'inquiétait de la dot. Plusieurs fois, en faisant le tour de la montagne, il avait tenté d'amener M. Perret sur ce terrain ; mais le bonhomme n'avait point paru entendre de cette oreille-là. De guerre lasse, il s'était adressé à Mme. Perret. Elle lui avait donné de vagues espérances, en y ajoutant un étourdissant éloge de l'avenir qui l'attendait comme médecin des bonnes familles et des malades élégants.

Mademoiselle Perret en savait-elle quelque chose ? Il tenta de l'effrayer par une sombre peinture de sa position, par un sermon sur l'économie qui devrait de toute nécessité régner dans le jeune ménage. Elle parut fort rassurée et ne dit mot.

Si M. Perret méditait de déposer un don de £15,000 dans la corbeille de mariage, le secret était bien gardé.

Le jour du contrat de mariage arriva enfin. Les parents des deux côtés, les garçons et les filles d'honneur y avaient été invités et se trouvaient assemblés dans le salon de M. Perret.

La physionomie de la réunion était curieuse à observer. Une seule pensée agitait tous les esprits, une question muette se posait sur toutes les lèvres : quel dot M. Perret allait-il donner à sa fille ?

De temps à autre, on chuchotait, on discutait dans les coins du salon. Les parents du marié ne voulaient pas accepter moins de £15,000 ; les parents de la jeune fille déclaraient que ce serait bien assez de £5,000.

Mme. Perret ne faisait qu'un rond, disant un mot aimable à celui-ci, tapant sur la joue à celle-là, offrant un verre de vin à un troisième. Elle n'avait jamais tant parlé.

Quant à M. Perret, il rayonnait. De temps à autre, il se frottait les mains avec une indicible expression de satisfaction et de félicité. Evidemment, il était au comble de ses joies ; ce mariage faisait déborder son cœur paternel.

Maître de lui-même, le Dr. Blandy ne laissait rien voir sur sa souriante figure du trouble profond, de la cruelle anxiété qui tourmentait son esprit. Il avait l'air d'un amoureux en passe d'arriver au bonheur.

Le notaire parut.

Les invités prirent place autour de la chambre, et le silence se fit. Qui aurait regardé Blandy avec attention en ce moment, l'aurait vu pâlir légèrement ; il se remit promptement.

La solennelle lecture commença. Ce fut un coup de théâtre.

M. Perret accordait au Dr. Blandy la main de sa fille, et bornait là sa paternelle munificence.

Tous les regards se fixèrent sur Blandy, qui sourit agréablement à la joie méchante des uns, à la sympathie des autres. Il se pencha à l'oreille de sa fiancée et lui dit un mot d'amour.

Le contrat signé, des groupes se formèrent. Mme. Perret vint trouver le docteur.

— Vous serez riche un jour, lui dit-elle.

— Peut-être, répondit le docteur.

— Mon mari tient avant tout à ce qu'on dise qu'il ne donne rien à ses filles.

Survint M. Perret :

— Eh bien ! mon gendre, s'écria-t-il, je viens de vous réhabiliter. On disait que vous épousiez ma fille pour sa fortune : on ne le dira plus.

— Certes, dit Blandy en s'inclinant, je n'avais pas songé à cette ruse de guerre ; mais ma gratitude pour avoir tardé un instant, n'en sera que plus vive. Vous êtes un beau-père modèle ; vous sacrifiez votre renom de libéralité pour sauver la réputation de votre gendre. Ma femme et moi, nous ne l'oublierons jamais.

En quittant Blandy, M. Perret alla prendre par le bras un de ses vieux amis et l'entraîna vers le buffet. Il remplit deux verres de vin jusqu'au bord et en offrit un à son compagnon :

— A la santé des vieux, mon bonhomme, dit-il. Qu'est-ce que tu penses de moi ? Suis-je digne de ton amitié ? Enfin m'escompterais-tu un billet de vingt-cinq mille piastres, si je te le présentais sur l'heure ?

— Comment donc ! Tu viens de montrer aux jeunes gens ce que nous sommes. S'ils croient nos écus fondus exprès pour eux, ils se trompent. Qu'ils deviennent riches, et l'on verra ensuite ce que l'on peut faire pour eux !

— Tu m'imiteras ?

— Peux-tu en douter !

— Alors un autre verre de vin, buvons : " A nos gandres ! "

.....

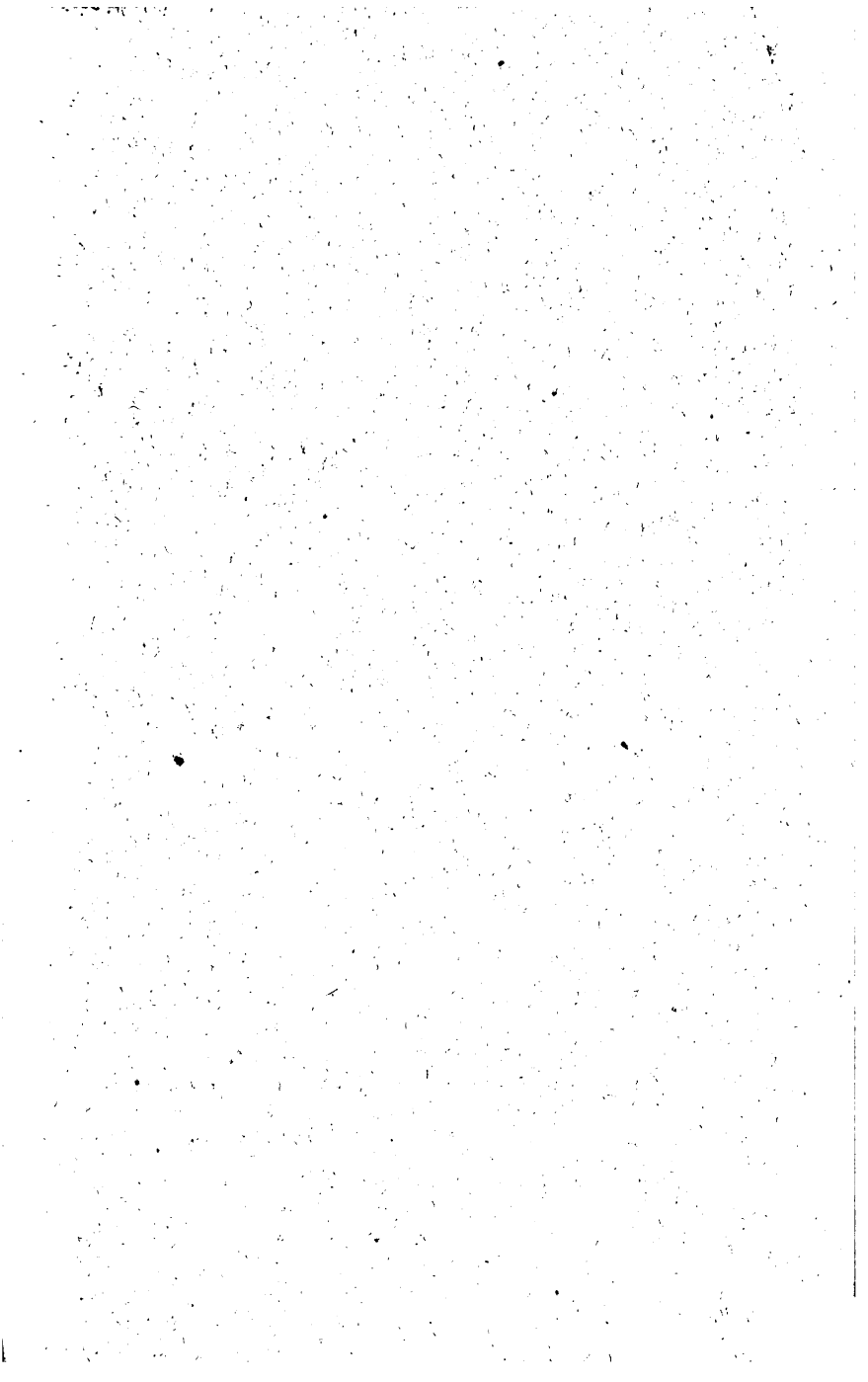
.....

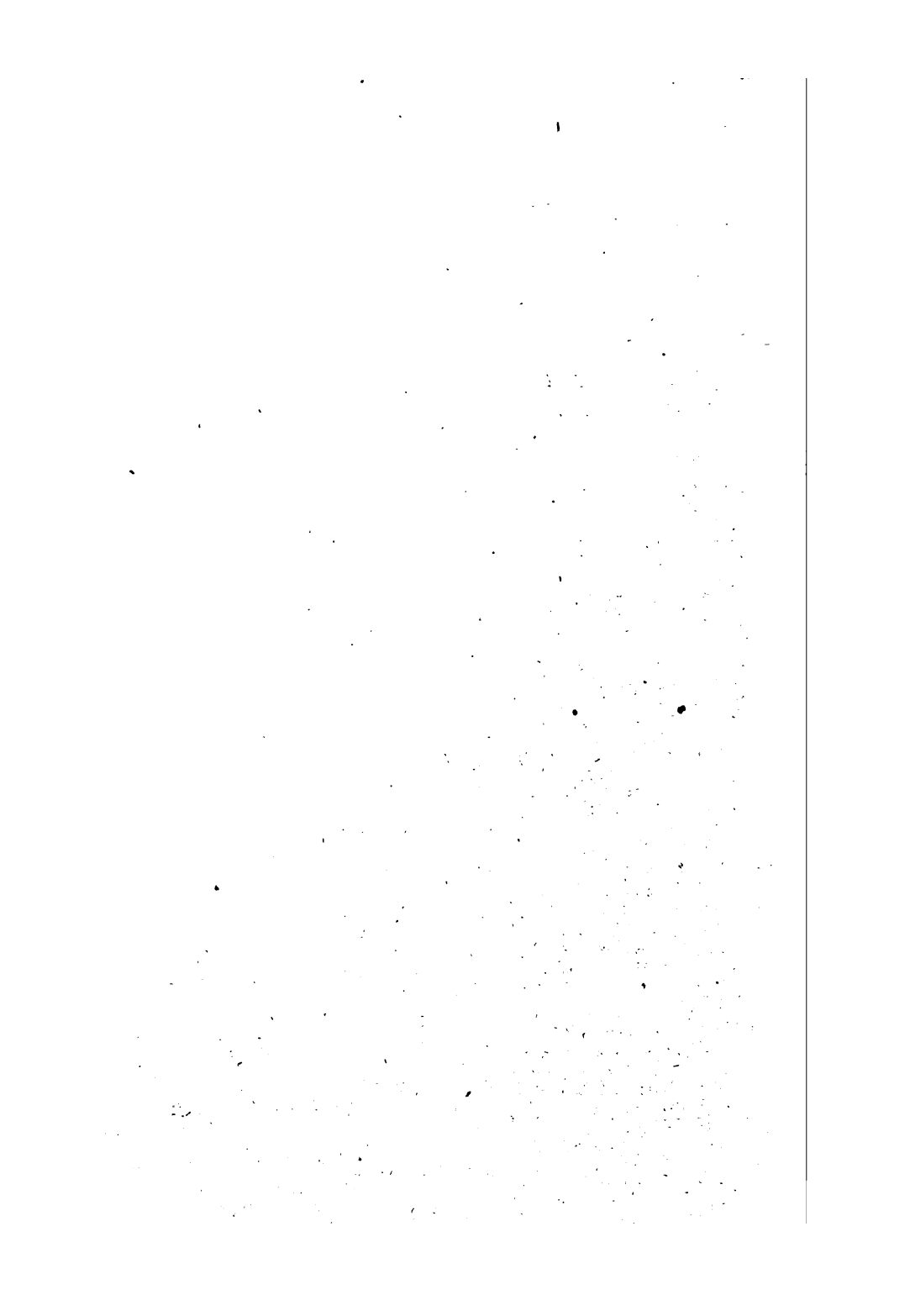
Ici finit le roman du docteur Blandy. S'il ne vous a pas ennuyé, ami lecteur, je vous raconterai un de ces jours que la politique fera relâche, l'histoire de Duport et de Mademoiselle Aubé, que nous avons laissés en route.

TABLE DES MATIERES

PAGES

Québec
Une promenade à St. Roch — 15
La chambre locale à voir dresser — 33
Bals d'enfants — 31
La vieille rue Dalhousie — 43
Le Jour de l'An — 55
L'hiver — 69
L'invasion fénienne — 71
Les déménagements — 77
Au marché — 83
La saison des plaies — 89
Les vacances — 99
La Succession-Bonnet — 109
Après les vacances — 117
A propos de funérailles — 123
L'Evénement — 129
Au Palais — 137
Hors du Palais — 143
La Confédération — 149
Au pouvoir — 153
A la campagne — 159
Par lettres — 165
La lune de miel — 173
Spirituel confrère — 179
A propos de chemins de fer — 185
Voyage en Europe — 191
Noël — 197
Les visites du Jour de l'An — 203
Ottawa — 209
Scènes électorales — 217
La chasse aux dots. — I. La distribution des prix — 231
II. Au terrapin — 241
III. Une soirée chez Madame Perret. — 251
IV. Le mariage de Blandy — 260





This book should be return
Library on or before the las
stamped below.
A fine of five cents a day is in
by retaining it beyond the sp
time.
Please return promptly.

OCT -2 1925